



MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES
SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME DOUZIÈME.

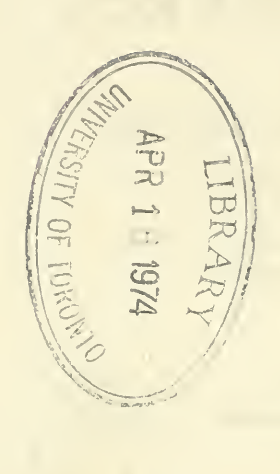


Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e.

—

1833.


LIBRARY
APR 1 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement de la révolution de l'Espagne. — L'empereur à Bayonne. — L'impératrice à Bordeaux. — Les étrennes de Junot. — La caisse de diamans. — Le collier de saphirs. — Le mauvais ami. — Madame Foy en Roxelane. — Madame Trousset. — La folie de Saint-James. — Le jardin de fleurs et le jardin d'Armide. — La comédie. — Madame Laplanche-Mortières. — Le général Lallemand. Millin. — Michaud — La mauvaise actrice. — La comtesse Dupont. — La fète de famille. — L'abus des talens. — La gavotte. — La rosière. — *Le mal de reins dans le talon.* — La pauvre famille. — Les environs de Paris. — La femme faisant manger les yeux de son enfant par une araignée. — Le pauvre père. — La rosière à Versailles.

Tandis que l'Espagne commençait sa révolution, qu'elle illuminait avec le feu des incendies, et que ses cloches sonnaient le tocsin de toutes

parts, nous étions à Paris dans la plus profonde ignorance. L'empereur n'était pas encore de retour; l'impératrice était partie pour Bayonne en passant par Bordeaux, et elle s'était arrêtée quelque temps dans cette dernière ville... L'intention de l'empereur était que cette partie de la France, d'ailleurs si maltraitée depuis la guerre, reçût au moins de bonnes paroles, un accueil gracieux, de ces choses enfin qui coûtent si peu à ceux qui possèdent le pouvoir et rendent si contens ceux qui les reçoivent. L'impératrice avait donc *reçu l'ordre* de l'empereur d'être aimable pour les Bordelais, et à bien dire, cet ordre ne lui était pas difficile à remplir, car on sait combien elle était facile et bonne pour accueillir ceux qu'on lui présentait. Les Bordelais furent charmés d'elle et par elle, et lorsque, vers la fin du mois d'avril, elle quitta Bordeaux pour aller rejoindre l'empereur à Bayonne, et faire les honneurs de la France à Maria-Luisa et à Charles IV, elle y laissa des regrets. Voilà ce qui me fut dit l'année suivante lorsque j'allai dans les Pyrénées pour y prendre les eaux.

L'empereur était donc à Bayonne, organisant ou plutôt désorganisant l'Espagne avec une ardeur qui, en vérité, tenait du vertige... Nous recevions bien encore des nouvelles, nous autres pauvres femmes qui attendions à Paris qu'une lettre vînt nous rassurer; mais Bayonne était là comme un creuset au travers duquel passait notre correspon-

dance, et nous ne recevions que ce qu'il plaisait au maître de nous laisser parvenir. Le résultat de cette belle manœuvre inventée par Louvois, et perfectionnée de nos jours, était au moins de nous préserver de toute inquiétude, mais aussi de nons tenir dans une ignorance profonde.

Je n'avais plus le Raincy, ainsi que je l'ai dit plus haut. J'avais écrit à Junot que je désirais une campagne, et qu'il voulût bien m'en laisser louer une dans les environs de Paris... J'attendis quelque temps sa réponse, enfin elle me parvint par un officier du prince Eugène qui avait été envoyé à Lisbonne, et qui en revenait avec une commission pour moi. Cette commission, qu'il devait ne remettre qu'en mes mains, était, me disait Junot dans un billet venu par l'estafette, renfermée dans une petite cassette que je ne devais ouvrir, me disait-il surtout, que devant mes amis... Comme cette cassette tient en grande partie à beaucoup de désagrémens survenus depuis dans l'existence de Junot et dans la mienne, je vais rapporter ici tous les détails de cette affaire. Il me faut pour cela remonter un peu dans le passé, c'est-à-dire à la fin de l'hiver que je viens de décrire.

J'ai parlé des fêtes nombreuses qui s'étaient succédé sans aucune interruption. Le lendemain de l'une de ces fêtes, j'étais encore au lit quand on m'annonça M. Ivan, chirurgien de l'empereur, et dont Junot était fort entiché, comme en géné-

ral son bon cœur le portait à l'être de tous ceux avec lesquels il avait fait la guerre dans les beaux jours d'Italie. Comme j'ai toujours respecté les anciennes affections, je mettais tous mes soins à être agréable aux gens qui lui plaisaient ; en conséquence j'avais demandé à M. Ivan de vacciner mon fils ; et c'était pour visiter le bras blanc et potelé de mon Napoléon, qui, dans ce moment, était lumineux de beauté, que M. Ivan se trouvait d'aussi bonne heure chez moi. Il venait de remettre la ligature de l'enfant et de le poser sur mon lit, quand on vint me dire que l'aide-de-camp du prince Eugène que m'avait annoncé Junot demandait à me voir pour me remettre une boîte dont il était chargé pour moi. Le faire attendre eût été trop long ; j'étais d'ailleurs entourée de mon enfant, de mes femmes, d'un ami de mon mari, du moins je devais le croire ; je fis prier l'officier d'entrer... C'était un jeune homme poli, bien appris. Il me remit une petite caisse grande comme une caisse d'eau de Cologne avec une lettre de Junot. Voici ce qu'il m'écrivait :

« Ma chère Laure, voici mes étrennes. J'ai bien » chargé Nitot de te les donner de ma part [1] ; » mais tu m'en as données de trop belles, toi, » pour que je me borne à *mon cadenas*... Je t'en-

[1] C'était un fort beau solitaire qu'il avait chargé Nitot de monter en cadenas, et d'attacher à mon collier de perles sans que je le susse. Cela fut exécuté en effet, et le matin du jour de l'an, lorsque je m'habillai pour aller faire ma

» voie une parure de saphirs, composée de neuf
» pierres pour le collier, quatre pour les giran-
» doles, dont les poires sont d'une bien belle lon-
» gueur; sept plus petites pour le peigne, et un
» saphir isolé dont tu pourrais faire une plaque
» de ceinture, une agrafe, ce que tu voudras.
» Si la pierre n'est pas trop grosse, pourquoi ne
» l'offrirais-tu pas à l'Éminence? C'est à ta vo-
» lonté.

» Je joins à cet envoi de quoi le rendre encore
» plus agréable. Je sais que tu aimes les pierres
» de couleur entourées de diamans, et la boîte
» de jaspe sur laquelle est un camée représentant
» le Saint-Père contient de quoi te contenter à
» cet égard-là. Je crois que les pierres ont été
» bien choisies; elles ont d'ailleurs passé par les
» mains de *Roberto de Souza*, *avaliador de todas*
» *pedras e diamantes*, *brutas*, *lapidadas escoli-*
» *das*, etc., etc.; tu dois te le rappeler... c'est
» lui qui m'avait fait acheter tes deux parures
» d'aigues-marines et de rubis-balais, mais sur-
» tout le beau fil de perles qui forme le rang su-
» périeur de ton collier.

» Mon avis est que tu fasses tailler tes pierres
» en Hollande. Paris, à ce que me dit Quintella,
» qui est passé maître dans les questions de lapi-

cour à Madame, je vis avec une joyeuse surprise cette augmentation de beauté à une parure déjà fort belle. Junot était alors à quatre cents lieues de moi, et il y avait huit ans que nous étions mariés.

» daire, est beaucoup plus cher pour la taille des
» pierres brutes. L'Angleterre l'est encore plus...
» Paris est le lieu où l'ouvrage est le mieux fait,
» à ce qu'il prétend ; mais tu me comprendras
» lorsque je te dirai que j'aime mieux que cette
» opération se fasse, soit à Bruxelle ou Anvers,
» soit à la Haye ou Amsterdam... Tu dois avoir
» là-bas un ami, je pense; M. Fornier de Mont-
» cazal... S'il est revenu à Paris, charge Devois
» ou Nitot d'envoyer les pierres, mais surtout ne
» te laisse pas tromper. Je t'envoie une belle pa-
» rure; quant à son prix, ne crois pas que j'aie
» fait des folies. Je joins ici l'estimation et le
» poids de chaque pierre de couleur, ainsi que
» le poids général de tous les bruts. Tu connais
» maintenant pourquoi je ne voulais pas que cette
» boîte fût ouverte devant vingt têtes folles comme
» celles qui pouvaient être dans ton salon. Je n'ai
» déjà que trop d'envieux, et en te voyant un
» collier de saphirs, entouré de diamans que je
» t'ai envoyés *bruts*, ils crieraient après moi,
» comme si j'avais dépouillé le prince du Brésil
» avant son départ. Quant aux diamans bruts
» et taillés de la couronne de Portugal, ils ont
» emporté jusqu'à un morceau de cristal que tu
» dois te rappeler avoir vu au cabinet d'histoire
» naturelle de Lisbonne, et qui était taillé à l'imi-
» tation parfaite du fameux diamant *du Portugal*,
» auquel il ne manque que l'absence d'un cra-
» paud pour en faire le joyau le plus beau du

» monde entier. J'ai acheté ceux-ci de mes pro-
» pres deniers. Ils me coûtent une somme très-
» raisonnable, et que je te dirais s'il n'était im-
» poli d'annoncer la valeur d'un présent. Quoi
» qu'il en soit, ma Laure, porte-le avec orgueil;
» il est *non-seulement à toi*, mais il est une preuve
» même de ma modération, et j'en suis fier... Je
» désire que tu offres de ma part la boîte avec le
» camée représentant le Saint-Père à notre bon
» oncle l'abbé de Comnène... Un homme ver-
» tueux aura le portrait d'un homme vertueux...
» A propos du pape, monseigneur Galeppi se met
» à tes pieds... C'est un homme bien spirituel,
» mais dont l'état habituel de finesse et de ruse
» finit par devenir fatigant.

» Nous sommes ici dans des occupatious telles
» qu'elles doivent être pour des Français : nous
» travaillons et nous nous amusons... Je donne
» des fêtes... j'en reçois... Geouffre [1] *est le surin-*
» *tendant des menus plaisirs*; c'est lui qui a la
» direction des spectacles et des bals... Magnien
» n'est pas plus léger que tu l'as connu, et seu-
» lement un peu plus ennuyeux. Si tu viens ici,
» comme tu me le fais espérer, emmène avec toi
» toutes les jeunes femmes de *ton état-major*. Je
» demanderai Lallemand pour que Calo vienne
» avec toi, quoique je présume bien qu'elle mar-

1 Mon beau frère, M. de Geouffre, père de mon neveu Adolphe de Comnène.

» che sans son mari. Madame de Laborde doit » aller souvent chez toi, à ce que m'a dit le gé- » néral que j'ai nommé gouverneur de Lisbonne. » Fais-lui bon accueil ; je tiens à ce que tu sois » bien pour elle. Son mari est un vrai brave... » un vrai soldat de la bonne-roche celui-là... Sois » bonne aussi pour madame Thiébault. Si tu viens, » détermine-les à venir toutes. Nous avons déjà » un assez *bon fonds*... madame Trousset et ma- » dame Foy, ainsi que madame Thomières... Ma- » dame Foy est belle-fille de Baraguay-d'Hilliers. » C'est une assez jolie femme blonde, le nez en » l'air... en tout *la physionomie très... très-Roxe-* » *lane*[1] .. Quant à madame Trousset, elle est bien » plus belle que madame Foy; mais il ne faut pas » se hasarder auprès de celle-là.. c'est une femme » vertueuse, et positivement vertueuse. Je ne sais » ce qu'on a conté sur elle... ce que je sais, *moi*, » c'est que j'ai été repoussé, et repoussé avec cet » accent qui vous dit : *N'y revenez pas*, etc. »

J'ouvris ma boite; elle contenait 500 *karats* de diamans bruts en petites pierres d'entourage de six à sept grains, et comme elles devaient perdre la moitié à peu près en passant par la taille, c'était bien ce qu'il fallait pour entourer [1].

Dans ma joie de jeune femme... Voyez, dis-je à Ivan, comme c'est une chose agréable d'avoir

[1] M. Cavagnari, alors chargé de la direction de nos affaires, et par les mains de qui elles ont passé, peut certifier de la vérité de ce que je dis.

un mari galant comme un Sylphe et faisant ses générosités comme un Aboulcacem.

Et je lui lus la lettre de Junot; après quoi je lui montrai toutes *mes richesses*. Il en demeura tout ébloui, et en vérité bien plus que cela ne valait, car toute la parure entière ne fut jamais d'un prix bien élevé... Après m'avoir félicité sur mes belles étrennes, Ivan s'en fut. Je ne l'accuse pas d'avoir parlé dans un sens peu charitable de ce qu'il avait vu, mais ce que je sais, c'est que l'impératrice, qui n'était pas encore partie à cette époque, c'est que toutes les femmes, qui déjà étaient jalouses de ma position dans le monde, se mirent à crier qu'il n'y aurait plus moyen d'y tenir, si la femme d'un lieutenant de l'empereur recevait en don pur et simple, de son mari, *des caisses de diamans bruts*... Je n'exagère pas en affirmant qu'au bout de huit jours il y en avait un tel nombre, que l'aide-de-camp du prince Eugène eût été bien empêché pour les apporter sur son cheval. Oh! pitié! pitié!... J'en aurais ri, mais la chose n'était pas de nature à égayer, je le devais bientôt apprendre.

D'après ce que Junot m'avait écrit, je me mis en quête d'une maison de campagne. J'en trouvai une charmante, à Neuilly. C'était ce qu'on appelait la folie de Saint-James; cette ravissante maison était toute meublée. Comme elle a été ravagée par la bande noire, au point d'être méconnaissable, je ne passe jamais devant sans éprouver un

sentiment de tristesse amère ; il me semble voir un ami souffrant qui a eu de meilleurs jours... Oh ! qu'elle est puissante la magie des lieux rappelant un souvenir chéri !... qu'il est profond celui que j'attache à ces belles rives de la Seine, à ces ombrages fleuris du parc de Saint-James ! Et cette serre... ces plantes embaumées donnant un parfum des contrées lointaines, nous révélant un monde inconnu !... Oh ! tout cela était bien beau !. . tout cela avait un charme bien doux !

La maison n'était qu'un grand pavillon... mais il contenait ce qui m'était nécessaire à cette distance de Paris. Un très-beau salon et une grande salle à manger avec un premier salon servant de salon de musique. De l'autre côté du salon était une charmante chambre à coucher, un petit salon de travail, une salle de bains et mon cabinet de toilette. Cet appartement donnait sur un jardin de fleurs, uniquement à moi seule, et fermé, du côté du jardin, par un treillage à la manière suisse, et de l'autre, par un canal bordé d'une allée de tilleuls, conduisant de la porte de mon cabinet de travail, jusqu'à une grotte qui donnait sur la rivière, un peu au-dessous du laminoire qui était au bas du pont. La serre chaude, l'une des plus belles des environs de Paris, après celle de la Malmaison, avait, à cette époque, trois cents pieds d'ananas, ce qui en assurait cent par année à la maison, et renfermait une immense quantité de plantes exotiques et indigènes de la

première beauté. Le perron du pavillon était formé par deux escaliers de douze marches, sur lesquelles les jardiniers avaient soin de placer des vases étrusques, remplis des plus belles fleurs, élèves de la serre. Je me rappelle qu'un jour, on mit sur le perron, plus de quarante magnolias, daturas ou orangers *pompoleum* [1]; le même jour, mon jardin de fleurs, dans lequel l'on n'entrait que par mon appartement, était rempli de plus de deux mille pieds d'héliotropes, d'œillets, de jasmin, de roses des quatre-saisons, de roses moussues, et tout cela, planté en corbeille et entouré d'une épaisse bordure de réséda... Ah! c'était un lieu de délices, qui donnait bien la preuve que les jardins d'Armide ont pu exister... tout ce qui formait ombrage était, acacia, ébénier, lilas ou catalpa; mais toujours arbre à fleurs...

La proximité de Paris me permettait d'y venir souvent au spectacle. Ils n'étaient guère fréquentables l'été, cependant l'Opéra était toujours suivi.

Après le dîner je montais en voiture avec madame Lallemand, qui demeurait toujours avec moi et quelques-unes de ces dames, et puis nous venions à Paris. A minuit nous repartions pour Neuilly par une de ces nuits d'été fraîches et

1 C'est un oranger dont la fleur est énorme, et d'un parfum admirable.

belles, de ces nuits claires dans l'ombre, où la nature se devine à travers ce voile de gaze brune jeté sur elle... ou bien à la lueur d'une lune qui éclairait notre course rapide... et lorsque nous arrivions près de l'allée qui conduisait au pavillon de Saint-James [1], un vent parfumé venait frapper notre visage... c'étaient des bouffées embaumées d'une odeur fantastique, tant elle était suave et pourtant enivrante... elle venait du parc du pavillon... et surtout de ce jardin de fleurs qui entourait mon appartement... Oh! je le répète! c'est un doux souvenir que celui de cette ravissante habitation!...

Le matin je montais à cheval avec madame Grandsaigne; quelquefois, lorsque nous étions matinales, nous rencontrions le duc de Gaëte, qui montait le cheval limousin, avec la housse de velours galonnée et le bridon d'or... J'étais toujours charmée de ces rencontres. Le duc de Gaëte était homme de bon esprit et d'excellentes manières... il est si poli, et si poli avec l'intention de l'être, qu'on lui en savait doublement gré... seulement il n'aimait pas beaucoup le galop de chasse que madame Grandsaigne et moi lui faisions courir.

Je trouvai une salle de spectacle dans l'oran-

1 J'ai donné la description de cette délicieuse retraite, parce que, à l'époque où madame de Bourbon l'occupait, elle n'était déjà plus comme lorsque je l'avais. On la détruisit aussitôt après mon départ.

gerie, avec les décorations. Le général Lallemand, alors major d'un régiment de dragons, venait d'arriver à Neuilly, où il demeurait avec sa femme qui était toujours avec moi. En revoyant des coulisses, un théâtre, notre goût de comédie nous reprit, et nous nous écriâmes aussitôt qu'il fallait jouer au moins *le Collatéral!*... Millin, qui était un de mes plus fidèles habitués, appuya la motion de toutes ses forces, et en vérité je ne sais pourquoi, car il jouait comme une vraie pantoufle. M. de Planard (Eugène de Planard), auteur de plusieurs pièces charmantes, et cousin de madame de Grandsaigne, fut enrôlé à l'unanimité; madame Laplanche-Mortières avait de grands yeux bleus, une figure qui pouvait être bien; elle joignait à cela une voix qui, quoiqu'elle fût dans le haut de la tête, et un peu criarde, était encore plus de mise que celle de madame Lallemand, dont le rhume éternel s'opposait à toute entreprise théâtrale de sa part. Madame Laplanche-Mortières fut donc recrutée pour les jeunes premières, et nous arrêtâmes de jouer la jolie petite pièce de *Défiance et Malice* et *les Rivaux d'eux-mêmes*. Le général Lallemand fit Blinval dans Défiance et Malice, et moi Céphise. Dans les Rivaux d'eux-mêmes, je remplis le rôle de la soubrette, qui m'allait mille fois mieux que celui de madame Derval qu'on m'avait imposé à la Malmaison, où l'on ne jouait presque jamais dans les rôles qui vous convenaient... Madame Laplanche-

Mortières fit madame Derval, le général Lallemand Derval, M. de Planard joua le rôle de l'ami, et Millin celui de l'aubergiste, qui devait être bien difficile, car jamais il n'a su dire les vingt paroles dont il se compose... Par cet exemple, j'acquis ce jour-là la preuve incontestable qu'on peut très-bien comprendre un rôle et ne pas bien le jouer. Sans doute M. de Planard *comprenait* son rôle, car il est difficile d'avoir plus d'esprit; toutefois, ceux qui ont assisté à la représentation dont je parle doivent se rappeler combien il était inférieur au général Lallemand. Dugazon n'était plus en état de diriger nos travaux dramatiques; ce fut Michaut, *le pourichinel du théâtre de la république* [1], qui fut notre répétiteur; j'en fus peut-être plus contente. Dugazon avait une habitude de raillerie, lorsque vous manquiez, qui long-temps avec lui mettait son écolière mal à l'aise. Michaud comprenait fort bien *qu'on ne comprît* pas au premier mot, et sa manière de démontrer était parfaite; je n'ai connu que mademoiselle Mars qui fût meilleure maitresse. J'ai eu des leçons de déclamation de Talma. J'ai vu mademoiselle Raucourt et Monvel donner des leçons à Junot. J'ai même entendu Talma professer souvent son art pendant deux mois que nous passâmes ensemble à Aix en Savoie, et jamais je

1 On appelait ainsi la Comédie Française pendant le temps de la révolution.

n'ai entendu une démonstration plus facile que celle de Michaud. Avec un tel maître le rôle de *Malice* n'était pas bien difficile, et en effet la pièce ne fut pas mal jouée; ces sortes de rôles sont bien plus aisés qu'on ne croit. *Les Rivaux d'eux-mêmes* furent également bien représentés : mais une chose qui me surprit beaucoup, ce fut de voir à quel point il fut difficile de faire comprendre le rôle à madame Mortières... Michaud y perdait sa science. Il y avait entre autres choses une simple parole dont elle ne pouvait prendre la juste intonation : ce n'était pourtant pas difficile ; il fallait dire seulement :

« Bonjour, mon cher Dupont. »

Mais c'était l'entrée en scène, et il fallait que cela fût bien dit ; Michaud y tenait, et il avait raison. Cette parole est un des souvenirs les plus comiques de mes souvenirs niais. Cette pauvre madame Mortières a été plus de huit jours à bien accentuer ce malheureux *bonjour*. Elle croyait que *jouer la comédie*, c'était une obligation de se changer tellement et la voix et le corps qu'on n'y reconnût plus rien ; en conséquence, elle prenait toutes les intonations de sa voix, et comme elle l'avait claire et perçante au dernier point, on pense que l'échelle du diapason se parcourait sur tous les tons. Elle me rappelait ce proverbe de l'officier du gobelet, où l'on apprend à *un mystifié* à demander à *boire pour* le roi, et celui qui le mystifie lui persuade que la qualité du vin se

reconnait à l'intonation de la voix. En conséquence, du vin de Champagne se demande, lui dit-il, d'une voix haute et claire... du vin de Roussillon, avec une voix de lutrin... et cette pauvre madame Mortières disait son *bonjour, mon cher Dupont*... comme mon officier du gobelet disait :

— A boire pour le roi !...

Et puis il se joignait à cela une démarche embarrassée, une figure souriante, avec une peur qui contractait ses lèvres... elle était bien drôle... On m'a dit que depuis elle avait joué la comédie avec un succès étonnant chez madame de la Briche... à la bonne heure... je veux bien le croire.

Notre représentation fut charmante ; elle avait attiré beaucoup de monde, bien que nous fussions dans la *morte saison*. Après *les Rivaux d'eux-mêmes*, nous revînmes au château, et l'on dansa jusqu'à deux heures du matin.

J'avais invité à cette représentation la comtesse Dupont, femme du général Dupont. Son mari, d'après ce que m'avait écrit Junot, devait se trouver bientôt sous ses ordres [1], et j'avais *ordre, moi*, de lui faire des prévenances. Je l'invitai donc avec madame Bergon sa mère, qui, soit dit en passant, avait l'air aussi jeune que sa fille, si ce

1 Cela devait être sans l'affaire de Baylen Le grand-duc de Berg, dans une seconde lettre écrite à Junot, comprenant la force des raisons qu'il lui donnait, devait en effet diriger la plus forte partie du corps de Dupont sur le Portugal.

n'est plus. Madame la comtesse Dupont, pour me rendre ma politesse, m'engagea à son tour à une fête qu'elle donnait aux Thernes, dans une assez jolie campagne qu'elle avait, ou bien qui appartenait à son père. Cette fête a laissé dans ma mémoire un souvenir singulier de l'abus qu'on peut faire des talens.

Nous arrivâmes au grand jour. L'heure était indiquée, je crois, pour sept heures. A peine descendue de voiture, je fus saisie aux deux tempes de cette vapeur de solennité, qui donne d'abord le frisson, et puis la migraine... Qu'on vienne me dire ensuite que les pressentimens ne sont pas vrais... Tout était sérieux dans cette maison, et l'on se préparait à s'y amuser avec un air de tristesse qui pouvait, par exemple, être là plus qu'ailleurs un pressentiment de ce qui se passait en Espagne. Madame Bergon, en l'honneur de qui se donnait la réjouissance, n'était pas plus souriante que les autres, et au bout d'un quart d'heure j'aurais donné de grand cœur dix révérences pour un sourire de cordialité.

Lorsqu'on fut rangé en cercle dans un grand salon, la fête commença par une symphonie de la composition de madame la comtesse Dupont. Après les applaudissemens de rigueur, car le moyen d'en refuser à la maîtresse de la maison! elle se mit à un pupitre, et *chanta* une cantate dont les paroles étaient de *madame la comtesse Dupont*, et la musique de *madame la comtesse Du-*

pont. Nouveaux applaudissemens... nouveau silence... Alors madame Bergon nous engagea à passer dans une chambre voisine, et là nous vîmes un grand portrait à l'huile représentant le général Dupont, et le portrait était l'ouvrage de *madame la comtesse Dupont ;* il n'était ni bien ni mal fait. C'était l'œuvre d'une femme allant dans le monde, et qui, ainsi que toutes les jeunes filles de cette époque, avait reçu une éducation extrêmement soignée, sous le rapport des arts surtout, ce dont on avait fait la critique très-spirituellement, quelques années plus tôt, dans le joli vaudeville du *Tableau des Sabines*. Quant à celui de madame Dupont, ce qui m'en est resté de plus frappant dans le souvenir, c'est qu'il n'avait que peu ou pas de jambes... Je tenais le bras de madame Lallemand, que je serrais de toutes mes forces, car l'ennui me faisait tourner à la mort, lorsque madame Bergon me pria de me retourner, en me demandant poliment si je n'avais pas été à Boulogne.

— Mon Dieu ! pensai-je, va-t-on nous lire une relation de voyage?... ce n'était pas tout-à-fait cela : il était seulement question de regarder, et d'*admirer* conséquemment, des vues des environs de Boulogne, faites, dessinées et gravées par *madame la comtesse Dupont ;* entre autres *celle de la barraque* du général Dupont, autant que je peux m'en rappeler. Ces vues n'étaient que des *eaux fortes*, et l'on sait que cette manière du *trait simple*

n'est tout au plus supportable que pour la figure, parce que là tous les contours sont purs et arrêtés ; mais, pour un paysage, c'est absurde... J'étais du reste dans un tel état par l'excès de l'ennui ; que je ne pouvais articuler une parole. Ma compagne était tout aussi malade... Dans le moment où j'allais faire bien sûrement une impolitesse en m'en allant, nous entendîmes les violons s'accorder dans le salon. C'était encore le temps où j'étais fort distraite par une contredanse. Je me sentis ranimée par les bons accords de Julien ; nous nous empressâmes de passer dans le salon... Qui croit-on que j'y trouvai ?... *madame la comtesse Dupont !*... oui... elle-même... en propre personne... posée au milieu de la chambre, ayant à ses côtés un monsieur coiffé du *tricorne*, et tous deux se disposant à faire la révérence du menuet de la cour..... Un menuet, bon Dieu !... en 1808 !... J'éprouvai vraiment un tel mouvement nerveux, que, dans ce moment, je fus, je crois, conquérante sur moi-même en ne disant pas tout haut :

— Ma foi, c'est par trop fort !

On pense bien que la gavotte s'ensuivit !.... Je ne sais laquelle fut dansée... J'en étais arrivée à ce point de stupeur qui précède le moment où l'on mène tuer les gens en grande cérémonie... Enfin, madame Dupont s'en vint me demander bien poliment, et comme si la gouvernante de Paris avait eu soixante-dix ans... si je ne serais pas disposée à danser une contredanse... Je ne

pus m'empêcher de lui répondre que mes jambes étaient un peu engourdies... et elle fut bienheureuse que ma langue et mon esprit le fussent aussi, car elle aurait eu sans cela une de ces paroles qui vengent de plusieurs heures d'ennui ; et pour dire le vrai de la chose, c'était, à cette époque surtout, une vraie mystification pour moi et mes amis que de nous faire tomber dans un tel guêpier ; car ma maison, et surtout ma société intime, étaient faites de manière à pouvoir dire encore aujourd'hui qu'elle était la plus agréable de Paris, et peut-être l'une des plus *sociables*, doucement, joyeusement sociable de l'Europe.

Ah ! jamais je n'oublierai cette soirée !... Ce que je n'ai pas besoin de dire ensuite, c'est que la comtesse Dupont est une des femmes le plus remarquablement instruites que l'on puisse rencontrer, et j'ajouterai, dont la réputation est la plus pure... Mais qu'importe à ceux qui ne sont pas ses amis, et qui vont chez elle pour s'amuser ?... c'est la morale du monde ; je ne dis pas qu'elle soit la meilleure... mais elle règle le code, non pas *social*, mais sociable.

Quelques jours après, il y eut encore chez moi, à Neuilly, une fête dont l'objet avait une solennité touchante : il s'agissait de couronner une Rosière ; c'était celle de Sûresne. La princesse de Vaudemont l'avait couronnée et dotée l'année précédente, et en ma qualité de dame de charité

de toute la banlieue, on vint me demander de donner la couronne et la dot, c'est-à-dire, de la doubler, car la fondatrice l'avait déposée en instituant la Rosière.

Madame Desbayssins, autrefois mademoiselle Mourgue, avait habité quelques mois une grande maison qui se voyait encore sur le sommet de la montagne. Un jour, en descendant rapidement la côte, la portière de sa calèche s'ouvrit... sa fille, âgée de cinq à six ans, tomba sous la roue, et fut tuée sous les yeux de sa mère... je ne conçois pas un plus affreux malheur...

Madame Desbayssins fut presque insensée de douleur, et une parole de plus à cet égard est superflue... La malheureuse mère fut entourée de tant de soins par les habitans de Sûresne, qu'en apprenant qu'ils regrettaient leur couronnement de la Rosière, elle en rétablit la cérémonie, et fonda une dot pour chaque rosière. Voilà du moins la version qui me fut contée par les commères du pays, car je n'ai pas l'avantage de connaître madame Desbayssins personnellement, et quant *aux autorités*, c'est-à-dire, le maire et les électeurs, j'aurais, je crois, fait plutôt parler les statues de mon parc.

J'avais invité cent personnes pour voir cette cérémonie dont nous avions perdu le souvenir, et qui ne se conservait plus qu'à l'Opéra-Comique. Dès le matin, les salons du château et même la vaste pelouse qui est au devant, étaient rem-

plis par les curieux qui voulaient voir un couronnement de Rosière. C'était ma fille aînée, Joséphine, qui était alors une ravissante enfant, aux boucles de cheveux soyeux, aux joues seulement rosées et au regard d'ange, qui devait poser la couronne : on était bien sûr que la prêtresse était digne de faire son office.

Il y avait à cette époque une grande quantité d'étrangers à Paris. Ma position m'imposait l'obligation d'en voir beaucoup, et l'ordre de l'empereur était que surtout les Russes fussent traités avec une extrême bienveillance et toute la prévenance de l'hospitalité. Ce fut quelques semaines après qu'il eut à Erfurth cette fameuse entrevue avec l'empereur de Russie. Ce temps est celui où Napoléon eut une puissance affermie et certaine. La Russie était de bonne foi, et j'en ai la preuve par-devers moi... une preuve certaine... Malgré les affaires d'Espagne, l'empereur Napoléon aurait été toujours le maître de l'Europe en demeurant lié avec celui de Russie... En vérité, quand on voit l'avenir ainsi livré au pillage par des pensers pourtant si nobles et si grands, on ne peut s'empêcher de pleurer... oui, de pleurer en larmes de sang et de feu sur un tel malheur.

Je voyais donc beaucoup de Russes[1], et le jour du couronnement de la Rosière il y en

1 Mais jamais je ne suis allée à la cour de Russie, ainsi qu'on a bien voulu le dire dernièrement dans un article

avait un grand nombre à Neuilly. Tous les étrangers de distinction qui étaient alors à Paris furent également invités par moi pour voir cette cérémonie. Ce fut donc tout-à-fait une chose remarquable que *le cortége*, depuis le château jusqu'au village de Sûresne. Ma fille fut placée sous un dais qui était à la droite de l'autel; il y avait autour d'elle une foule de ses jeunes amies dont j'avais invité les mères... Hélas! parmi elles il y en avait deux de bien remarquables, l'une par sa beauté, l'autre par son charmant caractère et son aimable esprit, qui toutes deux sont mortes bien jeunes et bien heureuses; ce sont les deux jeunes princesses de Metternich, Marie et Clémentine. Marie, l'aînée, était moins jolie peut-être que sa sœur, mais comme elle était aimable et douce, comme son mari a dû être malheureux de sa perte!... Clémentine était belle comme les beaux enfans du Corrège. Ses grands yeux noirs, ses joues rondes et roses avec des traits si purement dessinés en faisaient une des plus jolies enfans qui puissent flatter l'orgueil maternel. Madame de Metternich en jouissait pleinement, car elle était excellente mère, et la mort l'aurait frappée doublement si elle eût vu périr ses enfans... car tous trois sont morts... L'aîné de tous, Victor, était aussi à cette fête... quel joli enfant!... Mon

parfaitement aimable sur moi, et dont je suis au reste bien reconnaissante. (*Encyclopédie des Gens du Monde*, TREUTTEL et WURTZ.)

Dieu ! vos décrets sont puissans, et il faut s'y soumettre... Mais de quelle amertume de tels malheurs remplissent les jours qui restent à passer sur la terre !... Quelle plus désastreuse douleur peut ravager l'existence que cette mort promenant ainsi sa faux sur les joies de l'âme, et moissonnant la plus légère espérance en abattant ces têtes chéries dans lesquelles on revit... Je crois pouvoir affirmer que M. de Metternich est l'homme de l'Europe le plus malheureux aujourd'hui... surtout depuis la mort de son dernier enfant... Tant de jeunesse frappée de mort, tant d'espérances détruites, et cela dans le cœur d'un père... et quel père ?... d'un homme dont la renommée doit être pour lui un avenir, et qui voit cet avenir sans postérité pour l'assurer... Car, sans égoïsme, sans sécheresse d'âme, n'est-ce donc pas un besoin pour l'homme dont les travaux le placent au premier rang, de savoir que son nom vivra dans le cours des âges... Et quand on pense qu'au milieu de ce bouleversement causé par la mort dans sa famille, il a dû pleurer sur la perte d'une ravissante créature, belle par tout ce qui fait qu'une femme l'est véritablement, la perfection du corps et de l'âme, et la création complète de M. de Metternich, on répètera avec moi que, malgré les honneurs qui l'accablent de leur poids, malgré la renommée qui le proclame le plus habile, l'amitié de son souverain, ses immenses richesses, il est L'HOMME LE PLUS MALHEUREUX de l'Europe... Quelle fin pour

tant de travaux... quelle nuit profonde répandue sur un avenir... Oui, oui, il est bien malheureux... et j'ajouterai qu'il ne le mérite pas.

Lorsque nous arrivâmes à Sûresne, le conseil était assemblé pour décider du sort des trois *candidates... Tout le cortége* était fort impatient de les voir. Quelques jeunes Russes me demandèrent si l'une des conditions de la fondatrice n'était pas qu'elles fussent fort belles, et l'un deux motiva parfaitement sa demande. Selon lui, la vertu était bien plus *couronnable* après avoir été attaquée, si elle reste pure, que si jamais un propo d'amour n'avait frappée l'oreille de la jeune fille; et quand elle est jeune et jolie tout à la fois, son mérite est bien plus grand de sortir victorieuse de plusieurs attaques. Je trouvais qu'il avait raison, mais j'ignorais comment étaient les postulantes... je savais seulement qu'elles étaient trois... qu'elles étaient vêtues de blanc et qu'elles étaient jeunes... Sans être bien romanesque, on pouvàit s'attendre à voir un spectacle au moins intéressant... aussi ces jeunes gens étaient-ils le plus près de la porte de la mairie, afin de voir les trois anges de pureté et de beauté qui allaient sortir du lieu où leur sort se décidait... Le bruit des fifres, des tambours, annonça enfin que le jury avait prononcé, et l'adjoint du maire sortit en proclamant le nom de la Rosière...C'était la fille d'un vigneron du village... A peine ce nom fut-il connu qu'une rumeur s'éleva rapidement parmi la foule des paysans. La

Rosière méritait son bonheur, mais les autres le méritaient aussi; et les frères, les cousins, les pères, et même les amoureux, car elles en peuvent avoir pour *le bon motif*, prirent aussitôt fait et cause et les coups de poing commencèrent à donner à la fête une couleur un peu anti-romantique... Cependant le tumulte s'apaisa à la vue du maire et des autorités du pays qui sortaient de la mairie pour venir à l'église. Ce fut un vrai coup de théâtre, et j'avoue que moi-même je ne pus m'empêcher d'être surprise en voyant les trois postulantes à la couronne de roses... J'avais tort cependant, car un moment de réflexion m'aurait fait comprendre que des filles de vignerons, de journaliers ne pouvaient être autrement qu'elles étaient. Le fait est que nous vîmes arriver trois grosses filles bien robustes, courtes de taille, ramassées, le teint hâlé, coiffées d'un immense bonnet rond, bien épais, bien empesé, portant un *déshabillé* de grosse percale blanche, à la taille courte, aux manches venant au milieu du bras, et laissant voir une main qui se détachait en bronze sur le blanc éclatant de la percale, ainsi qu'une partie de ce malheureux bras... De plus, les trois *candidates* n'étaient point jolies, si ce n'est pourtant la Rosière, qui était mieux que ses rivales. Jamais je n'ai vu un désappointement plus comique que celui de tous les jeunes gens, qui avaient déjà fait un petit roman dans leur tête tout en attendant les Rosières. Comme nous étions déjà placés, je ne pus rire à

mon aise de la figure attrappée de beaucoup d'hommes de ma société; mais je m'en dédommageai ensuite. Le prince Gagarin entre autres était presque malheureux de voir ainsi *mourir* la création de son imagination, cette jeune fille blonde, pâle, cachant sa joie sous un grand voile blanc.

— Mais pourquoi vous attendiez-vous à la voir pâle? lui demandâmes-nous ensuite.

— Parce que les devoirs de la vertu coûtent toujours à remplir, nous dit-il d'un ton comiquement sententieux.

Et elle n'était pas si mauvaise sa réflexion.

Le complément de la cérémonie fut mieux que le commencement. Joséphine, qui ressemblait à un vrai ange, posa sur l'énorme bonnet rond de la rosière une guirlande de roses dans laquelle auraient tenu les trois têtes, et puis elle lui passa autour du cou un grand cordon bleu moiré avec un nœud et je ne sais quoi au bout. La pauvre fille ainsi harnachée s'en alla se mettre à genoux devant un vieil évêque *in partibus*, qui faisait la cérémonie, et qui était aussi sous son dais, et formait le pendant le plus étrange à la figure toute charmante de Joséphine, qui, avec ses cheveux blonds tout bouclés, ses bras blancs et potelés, sa robe de crêpe garnie seulement de deux rouleaux de satin, ses petits pieds chaussés d'un soulier blanc et d'un bas à jour... tout cela frais comme elle... et devant ce bouton de rose suave et pur, ce vieux prêtre, cette fille laide peut-être,

mais toute palpitante du bonheur de la vertu, et cependant moins pure encore que la petite *séraphine* qui venait de lui en donner le prix, et dont j'étais, moi, l'heureuse mère... Venait ensuite l'entourage bizarre de ces paysans grossièrement vêtus, aux visages brunis par le hâle, fatigués par le travail, au regard envieux et malin... puis ces hommes de haute noblesse, dont l'habit à moitié boutonné laissait entrevoir leur poitrine couverte de plaques et de cordons, et dont le regard n'avait rien de hautain ni de malveillant : il y avait dans cet assemblage de choses ainsi opposées un grand texte à la réflexion. L'un des Russes qui était là me dit tout bas, après avoir longtemps regardé cette petite église encombrée par cette même foule que je viens de décrire :

— Eh bien! après tout, ces hommes-là (et il me montrait les paysans), ces hommes-là ont un cœur qui vaut bien l'or et les diamans qui couvrent le nôtre. Je suis toujours attendri en voyant un de mes semblables courbé par le travail et vieux avant l'âge... Je me dis qu'il n'y a dans le code fait par l'homme ni justice, ni bonté..... Voyez, regardez ce vieillard qui est auprès du maire... quelle figure patriarcale!... Je suis sûr que cet homme-là mérite au moins autant le prix de vertu que la jeune vigneronne.

Je ne pus m'empêcher de sourire; car celui qui me parlait était un jeune enthousiaste polonais, à l'âme forte et pûre, au cœur loyal, et

renfermant en lui tout ce qui fait l'honnête homme. Il se nommait *Joseph Motzchinsky;* il avait été élevé par un de mes amis, qui dans l'émigration lui avait donné ses soins, et qui me l'avait fait connaître. Il avait un ami nommé *Gabriel Rzewszki*, dont je parlerai plus tard, et qui était bien remarquable par ses talens et son esprit.

La remarque de M. Montzchinsky me parut singulièrement en contradiction avec mon opinion basée, du reste, sur la réalité des choses. Je le dis au comte, qui parut fort étonné en apprenant que tous les environs de Paris étaient peuplés de manière à ce qu'on serait plus en sûreté dans une forêt d'Amérique, si vous voulez, vous, ÉTRANGER, les parcourir sous la seule garde de la bonne foi... Il n'existe nulle part sur le globe un être plus égoïste, plus intéressé, plus dépouillé de tout sentiment honnête faisant le charme de l'intérieur des familles... Autour de Paris, vous ne trouvez pas, comme dans plusieurs parties de la France et de l'Europe, de ces cœurs généreux, de ces mœurs patriarcales qui rappellent les coutumes et les mœurs bibliques dans ce qu'elles ont de parfait. Le tableau de ce que j'avance est d'une effrayante vérité. Dans la banlieue, dis-je au comte Joseph... entrez dans l'une de ces maisons qui bordent la route... vous y trouverez une femme entourée de cinq ou six enfans... presque nus... sales... misérables... cachés sous une couche de vermine et de fange... et tout cela *pour inspirer*

plus de pitié!... Là, tout est spéculation : si l'un des nombreux enfans vient au monde avec une difformité qui puisse attirer l'attention et provoquer l'aumône, sa mère, cessant d'être mère, *refusera la guérison gratuite d'un médecin,* afin de *pouvoir utiliser le pauvre difforme*, et faire servir *l'infirme* [1].... Mais que la famille soit exempte de toute affection corporelle; examinez l'intérieur de cette chaumière... voyez ce petit jardin dans lequel fleurissent quelques pieds d'œillets, quelques rosiers, une bordure de violettes : eh bien! tout cela est entouré d'une surveillance rigoureuse; on épie le plus petit bouton... dès qu'il perce son enveloppe, il est coupé pour faire des bouquets inodores que la plus jolie des filles de la chaumière va vendre à l'Opéra bien au delà

1 Dans l'été de 1808, étant à Neuilly, dans la maison de Saint-James, je trouvai un jour, dans l'une de mes promenades matinales, une famille composée de la mère, du mari, d'une veille aïeule *et de sept enfans...* tout cela mourait de faim... l'un des enfans était dans un état affreux : il avait une énorme loupe au-dessous de l'oreille gauche qui le faisait boucoup souffrir, et qui prenait chaque jour un accroissement rapide. Cette loupe était oblongue et placée de telle façon, qu'en vérité elle avait l'air d'une seconde tête... La mère le porta à Paris, et s'établissant avec lui sur le boulevard Montmartre, elle récolta d'abondantes aumônes les trois premiers jours qu'elle y fut. Je la vis le lendemain, et frappée de cette loupe, j'en parlai à Halley, qui alors était mon médecin... Halley, homme aussi bon qu'il était spirituel et habile, proposa un traitement et une guérison complète. Il donnait ses soins, moi je donnais l'argent... La

de la valeur d'une pauvre fleur... Plus tard ce commerce lui en facilite un autre, et c'est ainsi que ces toits de chaume de la banlieue de Paris recèlent à eux seuls plus de vices et de complet égoïsme qu'on n'en trouve peut-être dans des provinces entières.

C'était après mon retour au château que je parlais ainsi au comte Montzchinsky... Il m'écoutait assez attentivement, et me dit ensuite que depuis long-temps il avait été frappé par tout ce que je venais de lui dire, mais sans s'en rendre compte; l'explication que je lui donnais lui faisait voir clair dans cette obscurité, et il m'en remerciait.

— Eh bien! venez avec moi faire une promenade un matin dans ces prairies qui sont près de

mère *refusa*, sous la prétexte d'abord que l'enfant souffrirait, et disant enfin qu'il serait *le gagne-pain de toutes la famille* .. Cela rappelle cette femme qui, pour rendre son enfant intéressant, lui mettait deux araignées sur les yeux, les y fixant pendant la nuit avec deux coquilles de noix. Les insectes rongeaient l'œil, et le malheureux infortuné poussait de tels cris, qu'un médecin qui demeurait dans la maison, étonné de leur violence, voulut en savoir la cause; il monta dans le galetas de cette misérable femme, et surprit le secret infernal que la rapacité seule d'un monstre pouvait inventer!... Halley, en racontant cette histoire, en éprouvait une telle indignation, qu'il pleurait .. Il me citait encore une foule de ces femmes, de ces hommes qui font des plaies, des blessures volontaires à leurs pauvres petits enfans....

la route, lui dis-je, et vous verrez bien plus encore. Nous y allâmes en effet, et il fut tellement frappé de ce qu'il vit, qu'un jour il me dit :

— Mais il est impossible qu'un homme soit aussi méchant... celui-ci est un monstre !

C'était un jardinier, demeurant au vieux Neuilly, celui qu'occupe aujourd'hui Louis-Philippe. Cet homme avait deux chambres qui étaient occupées par un vieux père paralytique. Ces chambres donnaient sur la rivière. La femme d'un riche marchand de Paris vint prendre le lait d'ânesse à Neuilly, et proposa au jardinier un prix assez élevé de ses deux chambres ; mais il fallait que le vieux père en sortît. La maison était à lui, mais étant impotant, il était soumis à la verge de fer de son fils. Le misérable s'y prit de façon à tromper les administrateurs de l'hospice Beaujon, et le vieux père fut mis un matin sur un brancard et porté à l'hôpital. Il y mourut le sixième jour. De ces faits-là il y en a par milliers dans cette classe mitoyenne du paysan à l'homme des villes. Ce n'est plus le sauvage, et pourtant il n'y a en lui nulle clarté de la civilisation, si ce n'est quelques besoins qui pour lui sont du luxe, et lui donnent *la passion de l'envie portée* au point frénétique de lui faire briser toutes les entraves pour se procurer ce *qu'il veut.* C'est la fille sauvage de Racine le fils, voulant avoir ce que tenait sa compagne,

et la faisant rouge[1] pour s'en rendre maîtresse.

Il y a une différence immense entre l'homme demi-paysan et le paysan des provinces, et l'homme de la banlieue avec l'ouvrier de Paris. L'ouvrier de Paris est le type de l'honnêteté, de l'honneur et de toutes les bonnes qualités; l'ouvrier de Paris est le père de famille estimable, image de Dieu dans sa maison, donnant aux siens l'asile et la nourriture, étant leur providence; enfin l'ouvrier de Paris connaît la misère, mais il ignore le repos et l'oisiveté. C'est, je le répète, un type et surtout un type de tout ce qui est bon. Comprenez bien qu'en disant OUVRIER, je n'ai pas dit MARCHAND. Ce n'est pas que j'attaque la classe marchande; mais il y a une immense différence entre les deux classes. J'ai été à même de juger de cette différence pendant le temps où j'étais gouvernante de Paris, et dame pour accompagner Madame-mère, qui était, comme on le sait, protectrice des sœurs de charité et de tous les établissemens de ce genre. Je voyais souvent, *et de très-près*, la misère et l'infortune, et jamais, je le répète, je n'ai eu à signaler un vice, parmi la classe ouvrière, si ce n'est l'ivrognerie. Je sais qu'on peut m'objecter qu'il est à lui seul plus fu-

1 Lorsque plus tard cette fille put rendre sessouvenirs dans notre langue, elle dit : « Nous trouvâmes un chapelet » sur le rivage, je le voulus, elle le voulut aussi; enfin » je la frappai, *et la fis toute rouge*». » C'est-à-dire qu'elle la tua

neste que tous les autres ; cependant je crois pouvoir répondre que c'est seulement par exception, et exception même rare, qu'on trouvera un ouvrier s'enivrant dans le courant de la semaine, et les exceptions ne servent pas de base pour porter un jugement ; lorsque le dimanche un malheureux maçon, par exemple, qui aura été pendant sept jours de suite, depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, suspendu entre le ciel et la terre à une hauteur de trente ou quarante pieds, arrivera à mettre le pied sur une terre ferme, ne lui reprochez pas tant de chercher l'oubli de sa misère au fond d'un broc de vin... Non, non : l'ouvrier de Paris est un homme estimable... il nourrit sa femme et ses enfans, et ne se donne pas seulement le nom *de prolétaire* parce qu'il met des enfans dans le monde. Le titre *de prolétaire* dignement porté est honorable et grand. Autrement, si la paresse, l'égoïsme l'accompagnent, ils déversent le mépris sur celui qui veut le prendre ; quant à moi, du moins, je ne mets aucune différence entre *le prolétaire* paresseux, et la femme faisant manger les yeux de son enfant par une araignée.

Pour en revenir à la cérémonie de la Rosière dont cette digression nous a détournés, j'ajouterai que le curé de Sûresne entendit très-bien son affaire. Au lieu de faire quêter les Rosières, il vint me demander de lui donner *deux quêteuses*. Madame Lallemand et madame Laplanche-Mortiè-

res s'offrirent de la meilleure grâce du monde, ainsi que madame de Grandsaigne. Tous les hommes se précipitèrent aussitôt pour leur donner la main, surtout à madame Lallemand, qui était alors une des plus jolies femmes de Paris. Toutes *la Russie et la Pologne* étaient à ses pieds, bien qu'elle fût très-cruelle, ou plutôt parce qu'elle *était cruelle*. M. *Divof*, que nous appelions *Pipinka*, M. de *Shepping*, le prince Gagarin, M. le comte Motchinski, et que sais-je encore, même en y comprenant le général Tolstoy, ambassadeur extraordinaire de l'empereur de Russie; enfin, c'était vraiment une épidémie. Il est vrai de dire qu'elle était bien charmante alors madame Lallemand... J'en étais fière comme de ma propre sœur... et lorsqu'elle allait au bal, ou bien qu'elle se trouvait en vue comme pour cette quête, j'avais *émotion* de son triomphe. Ce jour-là il fut complet; elle obtint à elle seule plus que toutes les autres, et la quête générale produisit près de 2,000 fr. Je doublai la dot de la Rosière, et j'engageai le maire de Sûresne à venir dîner le lendemain à Neuilly, et à amener avec lui son adjoint et sa fille vertueuse. Ils arrivèrent tous trois; mais qui n'a pas vu la Rosière le lendemain de la cérémonie, et lorsque l'espèce de prestige répandu sur elle était tout-à-fait évanoui, arriver chez moi avec son *déshabillé* de bazin blanc, son grand cordon bleu et son immense bonnet rond, sur lequel se balançait la grosse guirlande de roses

qu'elle s'était cru obligée de conserver, comme le maire de mettre son uniforme; qui n'a pas vu la vertu de Sûresne arriver ainsi dans mon salon, n'a rien vu de comique, malgré le *solennel* de sa position, si ce n'est pourtant l'explication qu'elle nous donna du retard de son mariage avec son amoureux, parce qu'il avait *eu mal aux reins, et que ce mal ce reins était ensuite tombé dans le talon.*

Ce sont les paroles de la Rosière.

Un mot encore sur elle.

Me trouvant à Versailles en 1821, j'eus besoin d'un serrurier pour faire ouvrir un tiroir dont j'avais perdu la clef. On m'amena un homme qui se mit à instrumenter d'une main, et de l'autre à essuyer ses yeux comme quelqu'un qui pleure à moitié. Tout cela, joint à une singulière expression, me fit demander à cet homme s'il me connaissait.

— Moi!... non, me répondit-il... mais ma femme!... Oh! ma femme vous connaît bien!...

Sa femme était la Rosière de Sûresne... et lui était cet amoureux dont *le mal de reins était tombé dans le talon.* Ils étaient venus demeurer à Versailles [1], et leur établissement prospérait très-bien. J'étais pour quelque chose dans ce bonheur-là... Il me procura une de ces sensations fugitives

1 Ils s'appellent Lebœuf, et sont établis rue du Grand-Montreuil, à cinquante pas de distance de la maison que j'ai occupée pendant sept ans à Versailles.

qui ne marquent plus que par éclair lorsque le malheur a désillusionné sur tout ce qui est reconnaissance et bons sentimens ; mais je sentais encore à cette époque qu'on est heureux par soi-même d'obliger même des ingrats. Ce temps-là est passé.

CHAPITRE II.

Retour de l'empereur. — *Faites ce que je veux.* — Joseph en Espagne. — Tristesse de Paris. — Mon inquiétude. — J'écris à l'empereur. — Réponse par l'archichancelier. — La remontrance. — Je vais à Saint-Cloud. — Scène violente entre l'empereur et moi. — Le comte Frochot. — Le peuple de Paris. — Aumônes abondantes de moi et de Junot. — Aumônes de Madame-mère et de la reine Julie. — *Bouquet* de la ville de Paris. — Fête à l'Hôtel-de-Ville. — Sa tristesse. — Souper particulier. — Lettre d'Espagne. — Situation révélée. — Le catéchisme d'un bon Espagnol. — Napoléon et le péché. — Murat et Godoï. — On gagne le ciel en tuant un Français.

L'empereur revint à Paris dans les premiers jours de septembre. Il avait passé à Bayonne plus de temps qu'il ne l'avait voulu ; mais la besogne de l'Espagne n'avait pas été aussi coulante qu'il l'avait cru d'abord. Tout n'avait pas été sans empêchement, non-seulement dans l'intérieur du pays, comme l'opposition du conseil de Castille, mais l'opinion elle-même de tous les grands d'Espagne qui formaient ces cortès bâtards qu'on nommait la junte, et que Napoléon, accoutumé à tout faire plier sous son joug de fer, croyait

suffisante pour calmer et contenter les esprits espagnols... Cette junte est précisément la même affaire que la fameuse chambre des deux cent vingt-un... a-t-elle contenté la France ?... je ne le crois pas, et nous sommes pourtant bien meilleurs enfans que les Espagnols pour accepter tout ce qu'on nous donne... Tout en signant, parce qu'ils avaient une main droite qui n'était pas paralysée, et que Napoléon quand il regardait de son œil de feu, et vous disait avec sa voix basse et pourtant sonore, cette parole accentuée au diapason de l'âme la plus élevée :

— Faites ce que je veux !...

Quand il regardait et parlait ainsi, voyez-vous, il était impossible de lui résister... Ils signèrent donc, tous ces grands d'Espagne, et sur la foi de leur garantie, Joseph entra en Espagne, et Napoléon revint à Paris.

Au moment où il y rentra il put se dire, s'il fut bien instruit, que pour la première fois il trouvait sa belle capitale différente de ce qu'il l'avait laissée. Il enchaînait bien la volonté agissante ; mais la pensée !... la pensée était toujours libre, et cette faculté était grandement occupée depuis toutes les affaires de l'Espagne. Le peuple lui-même commençait à raisonner sur cette étrange histoire. Tout ce qui faisait partie de l'armée de Portugal ne donnait plus de nouvelles ; et il y avait deux mois qu'aucune lettre n'était arrivée à Paris, lorsque l'empereur revint du Midi seulement

pour quelques jours ; il allait ensuite à Erfurth.

J'étais mortellement inquiète de Junot. L'archichancelier, que j'avais vu plusieurs fois dans l'absence de l'empereur, m'avait paru d'une telle ignorance, que, ne pouvant croire ce qui était pourtant vrai, c'est que Junot n'avait pas donné de ses nouvelles même à l'empereur, j'en vins à présumer quelque malheur. Nous n'avions aucune idée alors de la manière dont on pourrait faire la guerre en Espagne, et cette totale cessation de nouvelles paraissait impossible. Un de mes amis fort intimes, qui pouvait savoir par l'Angleterre ce qui se passait en Portugal, n'avait lui-même aucune nouvelle. C'était à devenir fou... Aussi lorsque l'empereur revint, je lui écrivis pour savoir de lui s'il avait quelque certitude de l'existence de Junot, et le suppliai de me dire un mot, un seul mot qui pût me rassurer.

Il ne me répondit que quelques jours après, et le messager qui fut chargé de me transmettre la réponse fut l'archichancelier, qui me gronda presque, et me dit que l'empereur trouvait étrange que je me permisse de l'interroger sur les choses qui touchaient immédiatement à sa politique. La remontrance me parut singulière ; mais je vis que l'archichancelier était du même avis, et je pris le parti de me taire. Je ne répondis rien, et paraissant recevoir *la leçon* qu'on me faisait avec soumission, je fis partir, aussitôt après que l'archichancelier m'eut quittée, une lettre pour l'empe-

reur, dans laquelle je lui demandais une audience pour le jour même, ayant une faveur à lui demander. L'empereur était à Saint-Cloud, et j'étais à Neuilly.

Le motif de ma demande était fort sérieux.

Depuis que Junot était gouverneur de Paris, qu'il fût absent ou présent, je faisais toujours les honneurs des fêtes de l'Hôtel-de-Ville; cette fois ce fut toujours comme par le passé, et on m'apporta la liste des femmes qui devaient recevoir l'impératrice, pour que je la soumisse au grand-maréchal. La ville de Paris voulait fêter la saint Napoléon, quoiqu'on fût alors au mois de septembre, l'empereur étant absent au 15 août.

Je trouvais tout simple de faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville, et de remplir mon devoir de gouvernante de la ville de Paris, lorsque ma vie était naturellement ce qu'elle devait être. Mais dans ce moment la chose était différente, et je le comprenais si bien, que ce motif me fit écrire ma lettre pour demander une audience.

L'empereur me fit dire d'aller à Saint-Cloud le soir à neuf heures; il était dans son cabinet donnant sur le petit jardin particulier réservé pour lui. La porte en était ouverte, et au moment où j'entrai il était sur le perron de cette porte, et regardait devant lui avec distraction comme les gens occupés qui fixent devant eux sans voir. Lorsqu'on ouvrit la porte il tressaillit, et se retourna vivement vers moi en me demandant, avec une

sorte d'humeur, pourquoi je ne voulais pas croire à la vérité de ce qu'il m'avait fait dire par l'archichancelier.

— Votre mari se porte bien... A qui diable en avez-vous avec vos *jérémiades de femmelette ?*

— Sire, je suis rassurée depuis que Votre Majesté a eu la bonté de me faire dire que je devais l'être... Mais dans la position où je me trouve aujourd'hui, je viens prier Votre Majesté de me permettre de ne pas aller demain à l'Hôtel-de-Ville.

Il était tourné un peu vers la porte du jardin ; en entendant ce que je venais de dire, il se tourna rapidement, et me dit avec une intonation de voix singulière :

— Hem !... qu'est-ce que vous dites ?... ne pas aller à l'Hôtel-de-Ville ?... et pourquoi cela ?

— Parce que je crains qu'il ne soit arrivé quelque malheur à Junot, sire... Je demande pardon à Votre Majesté, poursuivis-je avec fermeté, car ses sourcils froncés annonçaient un orage... mais je n'ai pas de nouvelles de Junot, je le répète, et... *Votre Majesté n'en a pas non plus...* Je ne veux pas m'exposer à recevoir la nouvelle de sa mort peut-être au milieu d'un bal.

Je ne sais où je prenais tant d'audace ; mais j'en avais. L'empereur me regarda avec un œil de colère, puis il leva les épaules, mais il se contint.

— Je vous ai dit que votre mari se portait

bien... pourquoi ne voulez-vous pas me croire?... Je ne puis vous en donner la preuve... *mais je vous en donne ma parole.*

— C'est certainement assez pour me rassurer, sire... mais je ne puis faire une circulaire pour en faire part aux quatre mille personnes qui doivent se trouver à la fête de la ville, et qui trouveront extraordinaire que je me mette autant en évidence, tandis que j'ai des motifs d'inquiétude...

— Et pourquoi ces quatre mille personnes savent-elles que vous êtes inquiète? cria-t-il d'une voix terrible en avançant sur moi avec une impétuosité qui me fit presque peur!... Voilà le résultat de tous vos *conciliabules* de salon... de tous vos bavardages avec mes ennemis... Vous déclamez contre moi... vous attaquez tout ce que je fais... Qu'est-ce qu'un ministre de Prusse qui est de vos amis, et qui dernièrement a *parlé chez vous de ma tyrannie envers son roi...?* En effet... je suis un tyran bien cruel... Si leur grand Frédéric dont ils font tant de bruit avait eu à punir la déloyauté que j'avais à châtier, moi, il en aurait fait bien davantage... et après tout, Glogaw et Kustrin seront mieux gardées par mes troupes que par les Prussiens, car ils n'ont pas lieu d'être fiers de la manière dont ils les ont défendues...

C'était la dixième fois peut-être depuis mon retour de Portugal que l'empereur me répétait ce qui s'était dit chez moi... Les autres fois je savais

que la chose était juste... mais je n'avais pas entendu le ministre de Prusse, qui, en effet, venait beaucoup chez moi, dire un mot qui eût rapport à ce que me répétait l'empereur. C'était un homme extrêmement circonspect, très-doux, parlant peu, et en tout d'un commerce très-sûr... Le baron de Brochahausen était d'ailleurs dans cette position difficile d'une nation humiliée et malheureuse, et personne moins que lui n'était susceptible de soutenir cette attitude... Aussi se renfermait-il habituellement dans un silence complet; et quoiqu'il vînt tous les jours de la vie chez moi, nous disions quelquefois en riant après son départ :

— Le baron a dit *sept paroles* ce soir.

Du reste, il était le meilleur des hommes... excellent père, et l'un des Prussiens les plus estimables que j'aie rencontrés. Ses enfans venaient souvent jouer avec les miens, car nous étions voisins.

Cette connaissance que j'avais donc de son caractère me fit voir sur-le-champ que l'empereur voulait me tirer, ce qu'il appelait vulgairement lui-même, les *vers du nez;* j'étais convaincue, je le répète, que M. de Brochahausen était, si l'on avait parlé chez moi, le dernier homme qui eût ouvert la bouche... Aussi répondis-je avec fermeté que Sa Majesté avait été mal informée, et que je répondais que jamais une parole telle qu'il venait de me la rapporter n'avait été dite chez moi.

Il frappa du pied... vint à moi comme l'éclair...

— J'en ai donc menti ?... cria-t-il de nouveau.

— J'ai l'honneur de répondre à Votre Majesté, dis-je avec beaucoup de calme, qu'elle est mal informée.

— Oh ! sûrement... voilà ce que vous DITES TOUS quand on vous parle comme je le fais.

— D'après ce que me dit Votre Majesté, il paraît que je ne suis *pas la seule accusée*... et je crois pouvoir affirmer que les autres le sont aussi injustement que moi...

Le mot TOUS ne m'avait pas échappé.

L'empereur, lorsque quelque chose le touchait fortement, et qu'il ne parlait pas, concentrait dans son regard tout ce qu'il y avait de puissance accablante en lui. Il l'attacha sur moi de tout son poids... Je baissai les yeux, mais il dut voir que ce n'était pas par crainte... Seulement, il ne me convenait pas de lutter avec lui de cette manière... quand je les relevai, il me regardait toujours... mais l'expression était changée, et, pour dire la vérité, elle était étrange, et jamais dans le cours de ma vie je n'avais été moins disposée à la supporter cette expression, et encore moins ce qu'elle signifiait...

— Quels sont les ordres de Votre Majesté? dis-je en me dirigeant vers la porte. L'empereur ne répondit pas sur-le-champ,.. puis il me dit :

— Je vous *défends de répéter* ce que je viens de

vous dire, entendez-vous bien... songez à m'obéir ! *ou vous aurez affaire à moi.*

— J'obéirai, sire, non par crainte de votre colère... mais pour ne pas rougir devant des étrangers vaincus en leur montrant notre mésintelligence de famille.

— Je saluai et me disposai à sortir... j'avais hâte de m'éloigner... Cependant, avant de m'en aller, je voulus mettre à fin la cause pour laquelle j'étais venue, et je dis à l'empereur qu'il me semblait plus convenable que je ne fusse pas au bal de l'Hôtel-de-Ville, où ma position me plaçait en première ligne immédiatement après l'impératrice, surtout, ajoutai-je, avec les bruits qui courent sur l'armée de Portugal.

Il reprit alors son *expression souveraine :*

— Et quels sont ces bruits ? demanda-t-il avec un accent qui allait jusqu'à l'âme et faisait frissonner. Je ne fus pas exempte cette fois d'une sorte de peur, et je répondis à demi-voix.

— On dit qu'elle est perdue... que Junot a été forcé de capituler comme Dupont... et que les Anglais l'ont emmené au Brésil...

— C'est faux !... faux, vous dis-je... Et il frappa de son poing sur la table avec une telle violence, qu'il jeta par terre une foule de papiers... C'est faux... cria-t-il en jurant cette fois comme un sous-lieutenant de hussards... Junot ! capituler comme Dupont !... tout cela est mensonge... mais précisément *parce qu'on le dit*, vous devez aller à

l'Hôtel-de-Ville... *vous y devez aller*, *entendez-vous?* et si vous étiez malade, *vous devriez y aller encore*. C'est ma volonté. Bonsoir.

Lorsque je fus remontée dans ma voiture, je pleurai comme un enfant... l'empereur me semblait bien dur envers moi et envers Junot... Cependant, en y réfléchissant, je compris qu'en effet il n'était rien arrivé de fâcheux à mon mari, puisqu'il insistait autant pour que je fusse à ce bal... En rentrant à Neuilly, chez moi, je trouvai un de mes amis qui m'attendait, pour savoir le résultat de ma démarche ; il me rassura également ; et lorsqu'après une longue promenade sous les tilleuls embaumés qui bordaient le canal, il me quitta pour retourner à Paris, et me laisser prendre du repos, j'étais rassurée et beaucoup plus tranquille.

Malgré l'absence de Junot, la ville de Paris avait fait, au mois de janvier et au dix d'août, ce qu'elle faisait toujours pendant son séjour à Paris. Le préfet et les maires étaient venus me complimenter au premier de l'an, et le jour de ma fête. Seulement, comme j'étais prévenue, j'étais venue de Neuilly à Paris, pour recevoir M. Frochot et les douze maires, dont plusieurs, connaissant plus particulièrement ce que je faisais pour les pauvres de leur arrondissement, me portaient un intérêt plus direct... C'est ici que je dois rendre justice à la bonté de cœur de toute la famille impériale. Cette même année où j'étais à Neuilly, je

demandai à l'impératrice et à Madame-mère des secours pour mes pauvres du faubourg Saint-Jacques et du faubourg Saint-Marceau. L'impératrice donna beaucoup, et Madame-mère, étant protectrice des sœurs de charité, donna immensément cette même année. On a bientôt dit qu'elle *est avare*, c'est un *dicton* populaire qu'il est difficile de combattre, parce que c'est vrai, mais à côté de cela il y a des traits d'une haute bienfaisance. Quant à la reine d'Espagne, elle était toujours prête à donner pour les malheureux, lorsqu'on lui demandait au nom des pauvres ouvriers malades... Je l'ai vue faire des aumônes immenses à ce nom invoqué près d'elle : *la misère laborieuse*, disait-elle, *est si intéressante !... c'est une noblesse bien autrement positive devant Dieu... et dont les lettres sont véritablement entérinées au pied de son trône.*

— Monsieur le préfet, disait un jour l'empereur au comte Dubois, occupez-vous d'abord des marchés et des hôpitaux... puis des ponts, des quais... de tout ce qui facilite les communications et le commerce... mais les marchés surtout... de beaux marchés... IL FAUT QUE LE PEUPLE AIT SON LOUVRE...

J'avais été assez heureuse pour faire donner également par deux hommes biens puissans, mais qui ne donnaient guère habituellement... aussi me demandèrent-ils le secret, comme si l'action eût été mauvaise... L'un était l'archichancelier,

et l'autre était Berthier... néanmoins malgré ces secours accordés à ma sollicitude agissante, Junot et moi nous étions dans une grande avance vis-à-vis des malheureux de Paris, car dans les trois années 1808, 1809, et 1810, il y a eu de distribué, tant par mes mains que par celles de M. Cavagnari, sécrétaire du duc, et membre du corps législatif, plus de quarante mille francs de secours aux malheureux, sans compter les bons de pain, de viande et de bois, le linge, les couvertures, et cette foule de secours immédiats accordés à la première nécessité... On savait cela dans Paris... et j'ai une telle confiance dans la bonté et la reconnaissance du peuple parisien, que, s'il y avait jamais des troubles, j'irais me mettre à l'abri au milieu d'un groupe de ces bons et dignes ouvriers de Paris, en leur disant : « Mes enfans, c'est moi qui fus jadis votre gouvernante, et *qui jamais n'ai repoussé la demande d'un malheureux...* » oh! je suis bien sûre qu'ils se rappelleraient *tous* de moi... Je suis certaine de retrouver *là* au moins la reconnaissance qui m'a été déniée par ceux qui venaient rire et chanter dans mes salons dorés, et qui m'ont méconnue au jour du revers... C'est une chose particulière que l'impression produite par l'ingratitude du monde... Ce monde est toujours le même... et jamais on ne le veut voir ce qu'il est... on s'étonne de sa méchanceté, de sa bassesse, et pourtant il fut toujours ainsi... pourquoi donc exiger pour soi

ce qu'il ne fut pour personne...? ne donne-t-il pas du pied contre la bière d'un roi !... eh bien ! nous ne sommes rien, et quand une fois notre bonheur *est enterré*... c'est fini de nous...

La ville de Paris vint donc, le 10 d'août, *m'offrir un bouquet.* Cette fois il était contenu dans une corbeille de porcelaine, d'une immense dimension, et formé des plus belles fleurs artificielles. Ce n'était pas le présent en lui-même qui me touchait... c'était le souvenir de Junot que la ville de Paris reconnaissait en moi. J'étais bien fière de son nom dans un pareil moment. Peut-être y étais-je pour quelque chose par moi-même... mais j'en rapportais tout le mérite à lui...

Je fus donc à la ville. Je ne sais pourquoi cette fête, ordonnée comme les autres, ayant les mêmes magnificences, me parut triste et sombre. L'empereur n'y vint pas, ou n'y vint qu'un moment. J'étais si absorbée, que je ne me rappelle plus maintenant s'il vint à la ville ce même jour-là. Comme je n'allais pas au-devant de lui ordinairement, la chose est moins frappante pour moi. L'impératrice n'y parut qu'un moment, et ne voulut pas demeurer à souper... Je ne comprends pas comment l'empereur, qui ordinairement tenait beaucoup à se rendre populaire dans sa ville de Paris, ne fit pas ce soir-là un effort sur lui-même pour gagner des cœurs dans les rangs bourgeois de l'Hôtel-de-Ville... *Le sénatus-consulte* qui autorisait la levée de quatre-vingt mille conscrits, des classes 1806,

7, 8 et 9, lesquels devaient être mis de suite en activité, était déjà rendu... et une sorte de stupeur frappait le peuple de Paris... et pourtant l'empereur était encore bien aimé à cette époque... De plus, on parlait de quatre-vingt mille conscrits sur la classe de 1810, et ceux-là avaient à peine dix-huit ans... ils étaient, disait-on, réservés pour garder les côtes... L'empereur connaissait tous les bruits qui circulaient, et certes il n'ignorait pas ce qui se disait dans les boutiques de Paris. Je crois que c'est là le motif qui lui fit m'ordonner d'y aller. En me voyant absente, les propos absurdes qui se débitaient sur le sort de Junot et sur celui de l'armée auraient pris une consistance qui eût été dangereuse. C'est ainsi que les hommes comme Napoléon ne considèrent les intérêts privés que comme une chose parfaitement nulle, dans la balance politique, car depuis j'ai appris que la bataille de Vimeiro, qui se livrait le 21 d'août, pouvait détruire et Junot et son armée!... et l'empereur ignorait-il entièrement la bataille de Vimeiro le 4 septembre?... je ne le crois pas... il devait en avoir une nouvelle, au moins confuse, par l'Angleterre.

Cette fête de Paris fut donc triste. L'impératrice ne voulut pas souper... Quoique j'eusse un mal de tête affreux, je ne voulus pas m'en aller aussi, car la chose eût été ridicule. Je demeurai à souper, et quelques étrangers de marque vinrent avec moi dans une salle séparée dans laquelle était une

table de cinquante couverts, autour de laquelle s'assirent seulement les femmes; les hommes demeurèrent debout derrière elles.

Frochot, alors préfet de la Seine, était un homme non-seulement spirituel, mais ce qu'il devait être pour être à la tête d'une semblable cérémonie. Il était homme de bonnes manières, poli froidement et avec une dignité parfaite... faisant les honneurs de l'Hôtel-de-Ville avec la même aisance qu'il eût fait ceux de sa propre maison; mettant dans ses rapports avec moi toute la grâce imaginable, et pour dire la vérité, en l'absense de Junot, je n'avais que faire à l'Hôtel-de-Ville, où d'ailleurs se seraient très-bien passées les choses sans moi ce même jour-là. De plus, le comte Frochot était aimable, et cette condition si nécessaire dans le monde, lui était bien utile dans ces vastes galeries de l'Hôtel-de-Ville, où circulaient non-seulement les plus grands millionnaires de France, mais tout ce que l'Europe envoyait alors à Paris de grand, de noble, et de remarquable comme naissance et comme faveur. M. de Metternich, alors ambassadeur d'Autriche; l'ambassadeur de Russie, qui était encore, je crois, M de Tolstoy; le baron de Brochahausen, ministre de Prusse, l'ambassadeur d'Espagne, et cette foule de ministres d'Allemagne, parmi lesquels la Bavière, la Saxe et le Wurtemberg tenaient rang de royaumes!...

Sur ces entrefaites, je reçus de Madrid une lettre confidentielle tout-à-fait intéressante; elle m'était

écrite *à moi*, *moi seule*, et j'avoue qu'en la lisant je fus émue du sentiment qui l'avait dictée ; elle l'était par un de ces Espagnols au cœur vraiment grand et généreux. Je dois taire son nom, et je suis fâchée que des considérations de famille me fassent garder le silence... Cette lettre m'était adressée, parce que son auteur était de mes amis, et que, connaissant ma position à la cour impériale, il espérait que je pourrais peut-être faire parvenir quelques paroles de vérité à l'oreille de l'empereur... Il ne savait pas que Napoléon n'écoutait jamais une voix de femme. Cependant je regrettai de n'avoir pas reçu cette lettre plus tôt ! si elle me fût parvenue avant mon audience ; je lui en aurais parlé, mais sans la lui montrer.

« L'Espagne est perdue, me disait-on... et vous » ne vous douteriez pas de la cause du mal... » D'abord les désastres de Baylen ; Castanos a » surtout tiré grand avantage de la signature » d'un de vos vingt-quatre grands-officiers d'empire... Il dit que les capitaines de Napoléon ne » tiennent plus à lui, puisque Marescot, qui » n'avait nul besoin de sanctionner la honte de » Dupont (vous voyez que je parle comme un » Français... c'est que je suis homme et militaire !) s'est empressé de signer... Mais ce n'est » pas tout... c'est le départ du roi Joseph, son » malheureux départ de Madrid huit jours après » y être entré !... Chère duchesse... vous savez » que *la défiance n'inspire que la défiance*... en

» montrant aux Espagnols qu'il n'avait pas con-
» fiance en eux, Joseph leur indique la route
» qu'ils doivent suivre... O ma pauvre patrie!...
» que la Vierge et les saints la protégent, elle en
» a grandement besoin...

» ..... Une junte suprême s'est établie à Aran-
» juez... ces beaux ombrages ont vu de tristes
» scènes et de sanglantes tragédies... Les eaux
» du Tage ont été rougies du sang espagnol...
» Sans doute on s'est battu pour Phillippe V et
» pour l'archiduc... mais l'état de la guerre n'é-
» tait plus le même. C'est la querelle de votre em-
» pereur avec le pape qui fait aussi tout le mal...
» Si vous saviez quel catéchisme on apprend aux
» enfans!... Eh bien! tout aurait été évité si
» l'empereur Napoléon avait fait faire le procès
» à *Godoï*... et qu'il eût été pendu... Au lieu de
» cela, il traite avec lui!... [1] c'est pitoyable...
» Je vous envoie un exemplaire du catéchisme
» qu'ils ont répandu en Andalousie... Combien
» il serait important que l'empereur le vît!... »

Le reste de la lettre ne contenait que des répétitions de ce que j'ai déjà dit plus haut. Voici quelques fragmens de ce *catéchisme* :

— Qui es-tu, enfant ?

— Espagnol par la grâce de Dieu.

(1) Ce fut le prince de la Paix qui traita comme chargé de pleins pouvoirs du roi Charles IV avec Duroc!... Encore une action de ce maudit borgne!...

— Que veux-tu dire par là ?

— Homme de bien [1].

— Quel est notre ennemi ?

— L'empereur des Français.

— Qu'est-ce que l'empereur Napoléon ?

— C'est un méchant, la source de tous les maux, le foyer de tous les vices.

— Combien a-t-il de natures ?

— Deux : la nature humaine et la diabolique.

— Combien y a-t-il d'empereurs des Français ?

— Un véritable en trois personnes trompeuses.

— Comment les nomme-t-on ?

— Napoléon, Murat, et Manuel Godoï (prince de la Paix).

— Lequel est le plus méchant ?

— Ils le sont tous trois également.

— De qui dérive Napoléon ?

— Du péché.

— Murat ?

— De Napoléon.

— Et Godoï ?

— De la fornication de tous les deux.

— Que sont les Français ?

— *D'anciens chrétiens devenus hérétiques.*

— Quel supplice mérite l'Espagnol qui manque à ses devoirs ?

— La mort et l'infamie des traîtres.

(1) *Hombre de bien!* Cette expression est intraduisible... comme le simple mot *hombre*.

— Est-ce un péché de mettre un Français à mort ?

— Non, mon père... *on gagne le ciel en tuant un dé ces chiens d'hérétiques.*

Voilà les principaux articles du catéchisme que les prêtres espagnols enseignaient aux enfans, et que beaucoup de grandes personnes savaient fort bien.

CHAPITRE III.

Convention de Cintra. — Situation du Portugal à cette époque. — *La cour* du gouverneur-général. — M. Galeppi en triton, et Berthier en uniforme de le garde royale. — Junot fait forcer les Espagnols à l'obéissance. — Soulèvement d'Oporto. — Désarmement des Espagnols. — Il s'opère sans qu'un seul coup de fusil soit tiré. — Courriers arrêtés à Badajoz. — Le général Graindorge, avec quelques dragons, se bat contre 1,400 hommes, en tue *trente*, etc. — Le roi don Sébastien. — Miracles. — On veut assassiner Junot. — Procession à Lisbonne. — Conspiration. — Projet de nouvelles *Vêpres siciliennes*. — Le saint sacrement ne veut pas sortir du tabernacle. — Il en sort à la parole de Junot. — Conseil de généraux. — Beja. — Un moine sollicite le pardon de la ville. — Junot le lui accorde, et le récompense. — Une poule pond un œuf miraculeux. — Les Anglais débarquent avec un immense matériel. — Loyauté de M. de Bourmont. — Junot accepte ses services. — Bataille de Vimeiro. — Kellermanne au camp des Anglais. — L'amiral Siniavin. — Sa trahison. — Texte de la convention de Cintra. — L'empereur n'en apprécie pas tout le mérite pour Junot.

Enfin, des nouvelles de Junot parvinrent en France ; elles étaient fâcheuses pour Napoléon ; mais qu'elles étaient glorieuses pour Junot et tous ceux qui tenaient à lui !... Quelle belle con-

duite!... La gloire des armes françaises n'avait pas été souillée, et c'était *à lui*, bien à *lui seul* qu'on le devait. Que de fois depuis sa mort terrible j'ai pleuré devant ce monument de sa victoire sur l'Angleterre, *la convention de Cintra!* Hélas! celui à qui toute sa vie était dévouée a seul méconnu cette grande œuvre...

Cette campagne de Portugal, qui mérite une place toute particulière dans nos fastes militaires, cette campagne de Portugal qui paraitra toujours plus belle à mesure qu'elle sera plus connue, avait déjà reçu son complément de gloire par tout ce que l'armée avait eu à souffrir en traversant les montagnes du Beira. Il y manquait l'admirable exemple d'une armée inférieure en nombre, opérant par la seule crainte de *ce qu'elle pourait* faire avec un chef comme Junot, ce qu'un autre n'aurait peut-être pas osé demander avec vingt mille hommes de plus.

Déjà depuis long-temps Junot était prévenu que le Portugal était fortement travaillé par l'Angleterre et par les juntes provinciales de l'Espagne. Cependant il faisait tout ce qu'on peut faire pour conserver cette belle portion de la Péninsule. L'armée, en partie licenciée, avait rendu aux campagnes une multitude de bras qui, en remuant seulement cette terre aimée du ciel, doublaient ses récoltes. Les champs étaient couverts de la plus belle moisson que de mémoire d'homme le Portugal eût vue mûrir. Le commerce, profi-

tant d'un change lucratif, doublait en quatre mois ses capitaux. Les fortunes partieulières avaient été respectées ; les charges maintenues, les traitemens de l'ancien gouvernement en grande partie payés ; les ordres de chevalerie conservés ; enfin, rien ne donnait à ce pays la physionomie d'un pays conquis, puisque les envoyés des puissances alliées de la France continuaient à y résider, si ce n'est mon ancien adorateur, monseigneur Galeppi, le nonce du pape, qui, après une résidence de plusieurs mois, et les plus profondes assurances d'un dévouement sans bornes, après avoir été tous les jours au gouvernement faire ce *qu'il appelait sa cour* au gouverneur général, en sortant un soir de chez lui, après un entretien confidentiel de plusieurs heures, le fourbe se déguisa, se sauva de Lisbonne, fut s'embarquer sur une chaloupe qui l'attendait à la côte, et rejoignit ainsi la flotte anglaise. Et comment croyez-vous qu'il était déguisé?... en matelot... En vérité, l'empereur disait en 1815 qu'il n'aurait infligé d'autre punition à Berthier, pour sa perfidie, que de lui ordonner de le venir trouver dans son uniforme de capitaine des gardes, et moi, je n'aurais pas voulu autre chose que de voir monseigneur Galeppi en matelot... Il devait faire un singulier triton.

Le Portugal livré à lui-même, et malgré l'éloignement de la famille de Bragance, éloignement béni d'ailleurs par les trois quarts de la nation,

serait donc demeuré tranquille; mais quatre causes, et quatre causes majeures amenèrent le mal.

La première fut la communication avec les Anglais, chose impossible à empêcher, parce que Junot n'avait pas assez de troupes pour garder tout le littoral du Portugal.

La seconde était la présence d'une armée espagnole, presque aussi forte que la nôtre.

La troisième, et peut-être devrais-je dire la première, était la capitulation de Dupont; et la dernière enfin, le soulèvement de l'Espagne, qui, comme une plaie dévorante, s'étendait autour d'elle, et gagnait jusqu'aux parties les plus saines de la Péninsule. Junot avait bien fait arrêter la distribution des lettres; mais les messagers passaient, et les Anglais tenaient au courant de tout. Ce fut en vain que Junot traita les troupes espagnoles comme ses propres troupes, rien ne prévalut contre l'orage qui devait éclater.

Le courage militaire de Junot est assez connu. Je dois maintenant faire connaître son courage morale, sa présence d'esprit *et son sang-froid*, qualités qu'il déploya grandement dans les affaires de Portugal.

La première marque de révolte des troupes espagnoles fut de refuser l'obéissance. Les chasseurs de Valence ne voulurent pas aller à Sétubal. Junot ordonna au major Dulong de prendre le régiment qu'il commandait, *et de forcer les* Espagnols à l'obéissance. Le régiment de

Valence formait la garnison d'Alcacer-do-Sol; en y arrivant, le major Dulong [1] le trouva en bataille, et disposé à la défense; le sang allait couler, quand la fermeté du major Dulong fit changer la chance en notre faveur. Il parvint non-seulement à faire obéir le régiment espagnol, mais les soldats le portèrent dans leurs bras en le proclament à grands cris un homme brave et loyal.

Le plan de l'insurrection s'exécutait sur toute la surface du Portugal. Le 9 juin au matin, Junot reçut la nouvelle que la ville d'Oporto était entièrement soulevée. Le général français Quesnel et tout son état-major avaient été enlevés par les Espagnols, ainsi que toutes les autorités civiles et militaires.

Au même instant Junot résolut le désarmement de toutes les troupes espanogles qui étaient en Portugal.

Mais ce projet, tout admirable qu'il était, présentait d'immenses difficultés; car les Espagnols étaient en grande méfiance de nous, et Junot voulait éviter l'effusion de sang. Toutefois ce désarmement eut lieu sur toute la rive droite du Tage SANS QU'UN COUP DE FUSIL EUT ÉTÉ TIRÉ. Les grenadiers de la Vieille-Castille, les canonniers

1 Ce major Dulong était un homme fort distingué. Il s'est brûlé la cervelle, ne pouvant résister à la violence des douleurs que lui causait une blessure qu'il avait au bras droit. C'est une *lâcheté courageuse* singulière.

à cheval, les artilleurs, le régiment de Sant-Iago (cavalerie), les grenadiers de la Nouvelle-Castille, le régiment de Murcie, celui de Valence, toute la garnison de Sinès, toutes ces troupes, vraiment troupes d'élite, furent désarmées par nos soldats... et cependant se méfiant de ce qui leur arrivait, car leurs armes étaient chargées!...

Ce fut la force et l'habileté des mesures qui assura ce résultat. Il fit une grande sensation en Portugal ; mais dès lors il eût fallu des miracles pour sauver ce pays.

Dans ce même moment Junot apprenait que tous ses courriers étaient arrêtés à Badajoz... il en envoya par Almeida... ils eurent le même sort. A partir de cette époque les communications furent aussi bien interceptées que si l'armée française eût été sur les Cordilières.

Je ne puis résister à raconter ici ce que fit le général Graindorge : il avait sous ses ordres le régiment de Murcie... ce régiment se débanda sous ses yeux. Le général Graindorge, n'ayant avec lui que quelques dragons, se jette au milieu du régiment (il était fort de quatorze cents hommes!), il essuie le feu *de tout le régiment*... tous ses habits sont criblés de balles... malgré cette résistance il tue *trente hommes, deux officiers*, et ramène avec lui trois cents prisonniers, dont vingt-six soldats et un officier sont entrés à l'hôpital de Setubal.

Voici maintenant ce que fit Junot. Je le cite comme preuve de courage moral.

J'ai parlé dans les volumes précédens *de la Fête-Dieu à Lisbonne;* je m'exprime ainsi, parce que en effet la Fête-Dieu à Lisbonne, ou la Fête-Dieu autre part, c'était bien différent. C'était une solennité attendue par tout le royaume que sa procession; on y venait du fond des provinces les plus reculées, et en vérité c'était un beau spectacle... La statue de saint George y paraissait couverte des diamans de la maison de Cadaval, et le roi ou le prince régent suivait toujours la procession chapeau bas. Junot avait ordonné que la solennité aurait lieu comme si la cour eût été à Lisbonne; seulement il prétexta une légère indisposition pour ne pas y paraître, ne voulant pas avoir l'air de remplacer le prince du Brésil...

Quelques mois avant, les moines et les prêtres portugais avaient essayé des miracles pour s'emparer de l'esprit du peuple : on avait annoncé que le roi don Sébastien, mort depuis trois cents ans en Afrique, devait revenir. Ces sottises, répandues par les moines, exaltèrent l'esprit de la populace ; elle se porta sur les lieux les plus élevés de Lisbonne pour mieux voir arriver le *Roi-Messie,* et la foule entoura la statue de Joseph Ier, qui avait, disait-on, tourné deux fois sur sa base[1]. Le résultat de ces pauvretés fut l'as-

[1] Ceci avait lieu le 15 décembre, et il faut remarquer que le 2 décembre seulement le général de Laborde était arrivé à Lisbonne, avec les fragmens de sa belle division.

sassinat de plusieurs Français, et de troubler la tranquillité de la ville. Junot ordonna que les spectacles auraient lieu comme à l'ordinaire. Il réunissait chez lui ce même jour toutes les autorités civiles et militaires, il voulut que personne ne manquât au rendez-vous; et il se rendit à l'Opéra avec tous ses convives, quoiqu'on l'eût averti qu'il y avait des Portugais qui avaient juré de l'assassiner.

— Mon sort était entre les mains de Dieu, me dit-il lorsque je lui reprochai de s'être ainsi exposé... Le fait est que sa fermeté et son sang-froid imposèrent aux Portugais... comme plus tard ils imposèrent aux Anglais.

C'est sans doute cette même raison qui le détermina à ne pas écouter les conseils qui lui furent donnés de ne pas laisser faire la procession; ce parti eût révélé une crainte qu'il eût été honteux d'avouer autant que dangereux. Junot ordonna que la procession aurait lieu comme si le roi de Portugal avait été à Maffra; seulement on prit des précautions extraordinaires. Douze pièces de canon furent placées sur la place du *Roscio* devant le palais de l'inquisition, et la garnison tout entière fut sous les armes *pour faire honneur à l'évêque et à son clergé*. Ces précautions semblaient assurer le repos de la journée. Quant à Junot [1], il s'était rendu au palais de l'inquisition,

1 Pour avoir une excuse valable pour ne pas suivre la procession, Junot s'était fait saigner le matin.

grand, beau et lugubre bâtiment, situé sur la place du Roscio, à côté de l'église de *Santo-Domingo*, d'où la procession devait sortir pour aller à l'église San-Jose, parcourir les trois rues Auguste, des Orfèvres en or, des Orfèvres en argent, et où elle devait rentrer.

Ceux qui ont été à Lisbonne, et se sont trouvés à cette admirable cérémonie, savent combien elle est solennelle; et ceux qui ne la connaissent pas le comprendront, quand ils sauront qu'il se trouve à cette procession plus de cinquante mille individus... La procession était partie depuis une heure, et marchait dans le plus profond silence, que troublaient seulement les chants sacrés, lorsque, au moment où le saint-sacrement allait sortir de l'église, il se fit un mouvement en même temps à la place du commerce et à celle du Roscio; la file s'arrêta tout à coup, et le désordre commença à se mettre dans les rangs.

Le matin même à quatre heures, le duc d'Abrantès avait été averti qu'il y avait une conspiration contre les Français : c'étaient les *Vêpres portugaises*... car l'évêque était à la tête. Il devait pour signal lever le saint-sacrement; alors on crierait qu'on *assassinait* les Portugais; et comme la plus grande partie de la population de Lisbonne se trouvait sur le passage de la procession, on espérait engager une lutte où les Français devaient succomber. Aussitôt que ce premier mouvement eut lieu, le duc vit qu'il était temps de prendre

un parti. Il descendit promptement du palais de l'Inquisition, où il était, et traversant la foule immense dont les flots couvraient la place du Roscio, il se rendit à l'église de Santo-Domingo, où l'évêque attendait le saint-sacrement, qui, disait-on, ne voulait pas sortir du tabernacle. Junot le joignit rapidement à l'autel !

— « Monsieur l'évêque, lui dit-il tout bas, je » connais tous vos projets, je les connais depuis » ce matin au point du jour ; et cependant vous » êtes là, et j'y suis aussi... c'est vous dire que » toutes mes précautions sont prises, et que vos » projets sont entièrement découverts... Que le » saint-sacrement sorte donc... et sans effort !... » Monsieur l'évêque, je suivrai la procession avec » tout mon état-major... je la suivrai respectueu- » sement, tête découverte... Au premier bruit, au » premier tumulte... vous et votre clergé vous » serez sacrifiés... Songez-y bien. »

L'évêque voulut répliquer.

« Monsieur l'évêque, lui dit Junot, je vous ai » déjà dit que JE SAVAIS TOUT... Marchons... et sur- » tout faites bonne contenance... Je vous suis... » En effet, malgré la chaleur et le mal qu'elle pouvait faire à ses nombreuses blessures, Junot suivit la procession se tenant tête nue derrière l'évêque portant le saint-sacrement ; car aussitôt que Junot avait parlé d'une voix ferme, le tabernacle ne l'avait plus retenu... l'évêque était pâle... il tremblait... mais il allait toujours. Bientôt la terreur se

répandit parmi le clergé en voyant le gouverneur-général suivre la procession; cette terreur fut portée à un point extrême, lorsque la procession arrivant sur la place du *Roscio*, et se disposant à entrer dans l'église de Saint-Joseph en face du palais de l'Inquisition, les grenadiers formant la haie tirèrent pour saluer le saint-sacrement à son passage. A ce bruit tout ce qui portait robes et chappes se laissa tomber la face contre terre, en criant au secours... les grenadiers les relevèrent en leur montrant qu'ils n'avaient rien de cassé, et la procession continua.

Il est à remarquer que l'évêque *seul demeura debout; mais la peur lui donnait du courage.* Par intervalle Junot lui disait :

— Monsieur l'évêque... je suis là !...

Ce qui est également remarquable, c'est que la foule qui s'était pressée sous le palais de l'Inquisition, soit par hasard, soit à dessein, en voyant la tournure que prenaient les choses, se mit en joyeuse gaieté, et les rires les plus fous accompagnèrent les moines, dont les robes, toutes souillées de poussière, n'avaient rien que de ridicule, et ne portaient d'autre signe que celui de leur maladresse et de leur poltronnerie.

Mais quelle que fût l'issue de cette importante journée, Junot n'en fut pas moins dans la plus vive inquiétude en apprenant, à peu de distance, que le général Loison ne donnait aucune nouvelle; et sa division formait la plus forte partie de l'ar-

mée de Portugal [1] ; que les Espagnols avaient passé la Guadiana, et que les Anglais se présentaient à la barre de Lisbonne au nombre de dix mille hommes.

En apprenant la nouvelle de l'arrivée des Anglais, Junot voulut avoir l'avis de ses généraux, c'est-à-dire de ceux qui étaient près de lui. Le plus habile n'y était pas, c'était le duc de Valmy... en conséquence, le 26 juin, le général de Laborde [2], le général Travot, le général Margaron [3], le général Thiébault [4], et le général Taviel [5], furent convoqués chez le gouverneur-général pour raisonner sur la position de l'armée française. Elle était affreuse... Junot en comprenait toute l'horreur... Cet première conférence fut suivie d'une seconde, dans laquelle mon mari dit à tous ses généraux de lui donner leur opinion écrite et motivée, mais qu'il les prévenait au surplus qu'il voulait seulement *des lumières, et non des conseils*, et qu'il entendait ÊTRE SEUL RESPONSABLE de tout ce qu'il ferait.

Le résultat de cette seconde conférence, qui eut lieu le 28, fut de garder Lisbonne jusqu'à la dernière extrémité, de s'assurer de toutes les armes, de rassembler les diverses garnisons, et

1 On lui avait donné ce titre comme récompense.

2 Gouverneur de Lisbonne.

3 Commandant la cavalerie.

4 Chef d'état-major général.

5 Commandant l'artillerie.

de tenter une trouée sur Madrid ou Valladolid.

Le sort en avait ordonné autrement.

Le convoi anglais quitta la barre... mais cet orage, pour être éloigné, n'en troublait pas moins l'horizon... Le général Kellermann, avec le général Avril, culbuta l'insurrection de Villa-Viciosa [1] avec ce courage intelligent qu'il montre toujours dès qu'il tire l'épée. Mais l'Alentéjo tout entier était révolté. Beja fut châtiée par le colonel Maransin avec une barbarie que Junot n'osa blâmer pour ne pas encourager la révolte, mais dont il fut outré, je le sais. On massacra, on pilla, on brûla, on commit des horreurs !... Un religieux de Beja, attendri par ce spectacle, prêcha l'obéissance aux habitans, ayant encore les pieds dans le sang et s'appuyant sur des cadavres... Tout le peuple fondit en larmes; on prit le moine vraiment chrétien dans des bras encore fatigués de carnage, on le promena en triomphe, et il fut envoyé auprès de Junot pour demander le pardon de la ville rebelle.

Junot reçut le moine avec une extrême bonté... il le nomma chanoine de la collégiale de Lisbonne. La reconnaissance fut extrême... en apparence...

1 Il faut citer un fait bien honorable pour le duc de Valmy et les troupes sous ses ordres. Lorsque nous fûmes maîtres de Villa-Viciosa, l'effet de la discipline fut si admirable, qu'aucune maison ne fut pillée, et cependant nos soldats et nos officiers étaient furieux de la conduite des Portugais.

Beja reprit les armes quelques jours après... le mal était invétéré.

Pendant ce temps la position de Junot dans Lisbonne devenait chaque jour plus inquiétante... La population de cette ville était de plus de quatre cent mille âmes... et dans la plus dangereuse exaspération ; ET NULLE NOUVELLE de France !... nulle nouvelle d'Angleterre !... nulle nouvelle d'Espagne ! !... partout un silence de mort... auquel peut-être la mort allait aussi répondre.

Quelques bruits sinistres seulement parvenaient aux chefs français... Ainsi, par exemple, Junot apprit que le général Réné, qui venait à l'armée de Portugal, voyageant sans escorte, parce qu'il n'avait fait aucun mal à ceux qui pouvaient le prendre, ayant été fait prisonnier devers Badajoz, les Espagnols lui coupèrent le nez, les oreilles... lui arrachèrent la langue et les yeux... puis l'ayant placé entre deux planches, ils *le scièrent en deux ! !...*

On croit lire, n'est-ce pas, la relation d'un de ces voyages parmi les Caraïbes ?... encore sont-ils moins cruels... quelquefois ils donnent la mort d'un seul coup.

Le général Loison rejoignit alors Junot à Lisbonne ; il ne le fit qu'après avoir tué plus de quatre mille Portugais insurgés, dans les combats d'Amarhante, de Guarda et d'Alpedrinham... Quant à lui, il perdit à peine cent hommes !... Il fut cruel dans cette campagne de Portugal, et il

le fut malgré les ordres de Junot, qui lui ordonnait la *sévérité*, mais défendait *l'abus de l'épée*... J'ai vu Junot verser des larmes de douleur et de colère en parlant du combat d'Evora [1], c'est-à-dire de la prise de la ville; car le combat qui eut lieu avant n'avait rien que d'honorable pour nos troupes... A l'attaque de la ville, au moment où les portes tombèrent sous la démolition, M. le comte de Forbin [2], alors attaché à l'état-major du duc l'Abrantès, se conduisit vaillamment. Il passa par un trou à peine assez grand pour un homme, et cela sous le feu le plus vif... il était avec M. Simmers, de l'état-major du prince de Neufchâtel...

Ce fut à cette époque qu'une poule miraculeuse pondit un œuf tout aussi miraculeux. Cet œuf, trouvé un matin sur le maître-autel de la patriarcale, portait en caractère en relief: *Mort aux Français!*...

En peu d'instans *l'œuf anathématiseur* fut porté chez le général en chef, et reconnu pour ce qu'il était... un instrument mal fait.

Junot n'en fit que rire. Il fit prendre une certaine quantité d'œufs, fit écrire dessus que le premier œuf *en avait menti*, et l'on employa pour cela un corps gras; après quoi les œufs furent mis dans

1 Les Portugais voulurent capituler après le combat livré devant la ville. Mais les Espagnols fusillèrent les Portugais qui en émirent le premier dessin.

2 Le directeur des Musées royaux.

un acide, et le lendemain ces mêmes œufs, portant leur inscription en relief comme le modèle, furent déposés sur les maître-autels de toutes les églises de Lisbonne, et distribués dans le reste de la ville. Et on y joignit une affiche, avec *la recette* nécessaire pour opérer.

Mais le moment était venu où tous les moyens humains étaient devenus insuffisans pour sauver l'armée et son chef.

Un soir, Junot donnait une fête au palais du gouvernement; un officier de l'état-major du général Thomières arrive avec des dépêches pressées... Ces nouvelles étaient terribles.... Elles annonçaient que les Anglais avaient enfin effectué leur débarquement au nombre de douze mille hommes, avec un immense convoi de munitions et d'artillerie. Le général Thomières commandait le fort de Péniches, et ces nouvelles étaient positives. Junot ordonna à tous les officiers de son état-major de redoubler de gaieté auprès des danseuses, et d'animer le bal... pendant ce temps il se retira dans son cabinet, et donna des ordres pour que le général de Laborde allât au-devant de l'ennemi, voulant cacher en partie à la ville de Lisbonne une nouvelle qui ne lui parviendrait que trop tôt. L'effet de cette sécurité apparente fut grand pour quelques jours; mais, malgré la nouvelle de la victoire de Rorissa remportée par le général Laborde sur les Anglais, celle d'une victoire également remportée en Espagne, l'annonce de

vingt mille Français venant par Bragance, l'entrée de Joseph à Madrid, et les fêtes données à ce sujet, l'esprit d'insurrection fermentait dans Lisbonne, et n'était contenu que par la présence de Junot. Cependant il fallait marcher à l'ennemi... Et le 15 d'août, après la solennité de la fête de l'empereur, un grand dîner, un spectacle magnifique, dans la grande salle de l'Opéra de Lisbonne, Junot rentre à minuit dans l'intérieur de ses appartemens, assemble, dans son cabinet, les ministres et le général Travot, leur dit qu'il va partir pour aller au devant des Anglais, charge chacun de ce qu'il faut qu'il fasse [1], les exhorte tous à la plus grande union... serre la main avec émotion au général Travot, dont il estimait profondément le beau caractère, en lui recommandant le soin de la ville de Lisbonne, et sort du palais du gouvernement pour aller chercher la mort, car il doutait peu alors de revoir jamais sa patrie, sa femme et ses enfans...

C'est ici que je dois parler d'un homme bien souvent attaqué, et que, moi, je me sens toujours portée à justifier... c'est M. le comte de Bourmont : il était du nombre des Français réfugiés, il pouvait dès lors passer aux Anglais ou

1 C'est dans l'ouvrage du général Thiébault qu'il faut voir tout le détail des mesures prises par Junot pour la sûreté de Lisbonne... Il eut un moment l'idée de former une garde nationale ; mais cette pensée si utile et si belle ailleurs, était impossible en Portugal.

bien aux insurgés... Il ne fit l'un ni l'autre... il vint trouver Junot, et comme un Français parlant à un Français, il lui dit :

— Monsieur le duc, je n'ai pas renié ma patrie, je suis Français... vous êtes attaqué. Un cœur résolu et deux bras de plus peuvent être utiles, je viens vous les offrir... voulez-vous m'attacher à votre état-major ?

Junot, de tous les hommes de l'armée, était peut-être celui sur qui une semblable conduite devait faire la plus profonde impression... il s'approcha de M. de Bourmont... lui prit la main, la lui serra... et lui dit, avec une voix émue, car lui-même l'était beaucoup :

— Monsieur de Bourmont, non-seulement j'accepte vos services, mais je vous engage ma parole d'honneur que votre rentrée en France ne souffrira aucune difficulté... je vous en donne ma parole, et je n'y manque jamais. »

Il l'a effectivement remplie cette parole...

MM. de Saint-Mézard, ancien garde-du-corps, de Viomesnil, neveu du maréchal, et plusieurs autres émigrés, tinrent la même conduite. Mais ce fut M. de Bourmont qui donna l'exemple...

Junot se porta donc au devant de l'ennemi qui s'avançait sur Lisbonne, par la route de Thomar, ayant en effectif [1] quatre fois plus de troupes de

1 L'armée anglaise, sans compter les troupes portugaises, était forte de 13,450 hommes après le combat de Rorissa, puis elle eut un renfort à Vimeiro.

ligne que nous ; et une armée d'insurgés portugais et espagnols, forte de plus de soixante mille hommes, tout le pays pour eux, et toutes les chances d'avenir, tandis que Junot n'avait avec lui qu'une armée à peine forte de neuf mille deux cents hommes, et nulles ressources...

La bataille se donna le 21 d'août. Junot avait hâte de combattre, et surtout ne voulait pas être prévenu. Il avait résolu d'attaquer l'ennemi, partout où il le trouverait.

La conduite de toute l'armée fut admirable dans cette journée, où la chaleur donnait des vertiges... chacun semblait vouloir contribuer pour quelque peu à maintenir la gloire de nos aigles, la pureté de notre drapeau... et nos aigles, et nos drapeaux rentrèrent en France, libres, et purs de toute souillure, grâce au courage de tous leurs chefs...

Le général Kellermann, à la tête d'un régiment, chargea à la baïonnette comme s'il eût voulu gagner une étoile pour ses épaulettes... Le général de Laborde, ayant sa blessure encore ouverte, combattit comme s'il eût été sain et bien portant ; le colonel Prost et le colonel d'Aboville, commandant, l'un l'artillerie de la première division, l'autre celle de la seconde, firent tous deux des prodiges de valeur... Et le général en chef, voulant arrêter la retraite, et s'étant jeté au devant des troupes avec trop d'impétuosité, avec MM. Carion de Nisas et Delagrave, faillit

être pris par un escadron anglais, dont il ne fut délivré que par M. de Grandsaigne, son premier aide-de-camp, et MM. Prevost et Laval, aussi ses aides-de-camp, accompagnés du vicomte de Novion, fils de mon vieil ami, qui, s'écria en voyant les trois officiers s'élancer pour aller au secours de leur général :

— Ah! et moi aussi je veux le sauver !...

Malgré tant de valeur et de dévouement, la bataille fut perdue... Nous demeurâmes néanmoins maîtres du champ de bataille après la cessation du feu, circonstance heureuse, en ce qu'elle permit de couvrir la retraite des blessés... Du reste, sur dix-huit cents hommes perdus dans cette journée, mille étaient *tués*, et dans les huit cents prisonniers, il n'y en avait pas cent cinquante sans blessure...

Après la bataille de Vimeiro, Junot demanda aux généraux Loyson, de Laborde, Kellermann et Thiébault, ce qu'ils jugeaient convenable de faire. Une retraite même à marche forcée était impossible au travers de l'Espagne... Les circonstances étaient presque désespérées [1].

Une chance offrait cependant quelque espérance. Je n'ai pas encore parlé d'une escadre russe que Junot avait trouvée dans le Tage, et qui, depuis l'arrivée de l'armée française, avait

1 Tous les détails donnés ici sont pris dans les papiers du duc d'Abrantès, et m'ont été communiqués par le général Thiébault, le duc de Valmy et le général de Laborde.

été traitée par elle en sœur, et comme faisant partie d'un peuple dont le chef était le *frère de cœur* du nôtre. Junot devait donc espérer que l'amiral Siniavin, ayant sous ordres les équipages de huit vaisseaux, pourrait lui être d'un grand secours dans un cas d'importance, et certes il le devait croire; il lui restait à apprendre qu'il ne faut compter sur le secours d'un allié que lorsqu'on est heureux... L'amiral Siniavin était un homme peu sociable, et l'on sait que lorsque les Russes sont sauvages ce n'est pas à demi. Le père de l'amiral Siniavin a dû avoir la tête coupée pour avoir voulu garder sa barbe. C'est de cette race qui n'entend à rien.

Le résultat de la conférence provoquée par le duc, fut d'envoyer le général Kellermann chargé de pleins pouvoirs [1] au camp des Anglais, pour

1 « Torres-Vedras, le 22 août 1808.

» Nous, duc d'Abrantès, grand-officier de l'empire, co-
» lonel-général des hussards, gouverneurde Paris, grand-
» aigle de la Légion-d'Honneur, grand-croix de l'ordre du
» Christ, commandeur de l'ordre royal de la Couronne de
» Fer*, gouverneur général et général en chef de l'armée
» française en Portugal... donnons par la présente, pleins
» pouvoirs à M. de Kellermann, comte de Valmy, général

* Ce ne fut que dans la campagne de 1809 que Junot reçut des rois de Saxe et de Bavière, le grand cordon de l'un de leurs ordres, après avoir commandé leurs troupes. Je possède et je garde précieusement une grande quantité de lettres de la propre main du roi de Bavière, père du roi actuel, dans lesquelles il témoigne à Junot une amitié dont je suis fière, car il était le plus digne des hommes.

voir ce qu'on pourrait faire avec eux. L'armée anglaise avait pour chef sir Hew Dalrymple, et pour second sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington...

Le 22 à onze heures du matin, le général Kellermann se dirigea sur Vimeiro, et fut étonné de ne trouver aucun poste; il crut un moment que l'ennemi était lui-même en retraite; il poursuivit sa route et m'a dit lui-même une circonstance qui prouve la finesse et la justesse de son esprit :

« A mesure que j'avançais, me disait-il, sans rencontrer une cocarde anglaise, ma confiance renaissait, et je reprenais un aplomb qui était tout entier lorsque j'arrivai au quartier-général anglais, et qui me permit de traiter sur le pied d'une parfaite égalité, car je vis que les Anglais n'étaient pas tranquilles sur leur position. »

Ce ne fut qu'à trois heures que le général Kellermann se trouva en face des avant-postes ANGLAIS QUI ÉTAIENT AUX MÊMES LIEUX QUE LA VEILLE... Du reste l'inquiétude des Anglais était telle, qu'à la vue d'un officier général et de son ordonnance,

» de division, grand-officier de la Légion-d'Honneur, grand-
» croix de l'ordre du Lion de Bavière, commandeur de la
» Couronne de Fer et général de cavalerie de l'armée de
» Portugal, de conclure et signer en notre nom, avec mon-
» sieur le général en chef de l'armée de Sa Majesté Britan-
» nique en Portugal, une suspension d'armes, conformé-
» ment aux instructions qu'il a reçues de nous, etc., etc. »

bien qu'il eût mis son mouchoir blanc au bout de son sabre, il eut à essuyer une trentaine de coups de fusil; enfin, il fut reconnu parlementaire, et conduit à sir Hew Dalrymple, arrivé le matin, et qui venait remplacer lord Wellington pour signer la convention de Cintra... En vérité ce n'était pas la peine.

Le général Kellermann sait l'anglais comme il sait le français; mais il ne le laissa pas voir. Dans la position de l'armée française tout était permis et de bonne guerre. Aussi n'eut-il aucun scrupule à ne paraître rien comprendre. Cette ruse lui fut d'un grand secours, car, après avoir exposé les premières bases d'un arrangement, il vit les deux généraux anglais se retirer dans une embrasure de fenêtre et dire à demi-voix : « *We are not in a very good situation; let-us hear him*[1]. »

On annonça dans ce moment que le dîner était servi, et le général Kellermann ayant été invité par sir Hew Dalrymple, se mit à table avec eux. Le dîner fut gai, mais extrêmement frugal; cela fit juger au général Kellermann que ce qu'on disait de la pénurie de vivres des Anglais était vrai. Tandis qu'on était à table, un officier qu'on avait envoyé à *Figuera* arriva; comme jusque-là rien n'avait laissé croire que le comte de Valmy

1 *Nous ne sommes pas en très-bonne position... Il faut écouter ce qu'il a à nous dire.*

parlât l'anglais, sir Arthur Wellesley et sir Hew lui demandèrent avec empressement, mais en anglais, ce qu'il y avait de nouveau. L'officier répondit : « *Sir John Moore is not yet arrived at Figuera.*

(Sir John Moore n'est pas encore arrivé à Figuera.)

Or, ce John Moore était le sir John Moore qui fut depuis si bien culbuté dans la mer par l'empereur, et je crois par le maréchal Soult à la Corogne. Il devait amener 14,000 hommes à sir Hew Dalrymple, et leur absence ou leur présence était fort importante. Le général Kellermann se tint toujours dans l'attitude d'un homme qui n'entend et ne comprend rien d'une langue étrangère. Cela lui fut encore grandement utile dans cette même conversation. Lorsque l'on rédigea les articles du traité préliminaire, on parla des intérêts des alliés :

— Comment ! s'écria sir Arthur Wellesley [1], prétendriez-vous comprendre la flotte russe dans votre traité?...

— Elle est notre alliée, répondit le duc de Valmy, et nous ne pouvons l'abandonner... Au surplus je suis bien aise que vous la rejetiez... car vous la mettez alors dans le cas de se prononcer; elle débarquera ses équipages, nous aurons dix mille hommes de bonnes et de fraîches trou-

[1] Depuis lord Wellington.

pes, nous rappellerons nos garnisons, et avant trois semaines nous aurons délivré le Portugal.

Les deux généraux anglais se retirèrent de nouveau dans la fenêtre, et le général Kellermann les entendit qui se disaient entre eux : *All that is very well, but those there thousand Russians!...* »

(Cela est à merveille ; mais les dix mille Russes!)

Il est certain que, sans le vouloir, les Russes nous furent alors fort utiles. Enfin, les préliminaires furent conclus, signés, et le général Kellermann revint au quartier-général français accompagné jusqu'aux avant-postes par milord Burghess, comblé de politesses par les officiers anglais, sur lesquels sa haute réputation militaire avait dû faire d'avance impression, et qui venaient d'avoir de ses talens comme homme habilement politique une nouvelle et forte preuve.

Il faut que je place ici un fait qu'il m'a raconté et qui prouve à quel point les Anglais portent les sentimens généreux, quand une fois ces mêmes hommes que nous voyons si peu estimables dans le ministère, rentrent dans la vie sociale et habituelle.

Le colonel Taylor, officier très-estimé dans l'armée anglaise, avait été tué à Vimeiro dans le combat spécial qu'il avait eu entre les troupes du général Kellermann et celles qu'il commandait. Son cheval fut pris et amené au général Kellermann [1]. Aussitôt que les Anglais l'apprirent, ils

[1] Ce cheval était beau... la robe était baie foncée, et les

prièrent le duc de Valmy de leur remettre le cheval du colonel Taylor, afin qu'il fût rendu à son régiment, pour qu'à l'avenir il y fût soigné et entretenu en mémoire de son maître. Le général Kellermann était prié d'y mettre *la rançon* qu'il voudrait. Il s'y refusa, et renvoya courtoisement le cheval sans vouloir accepter une guinée; mais les Anglais choisirent un cheval de première race, et chargèrent sir Arthur Wellesley de l'offrir au général français avec cette gracieuse politesse que les Anglais savent si bien mettre à toutes leurs actions particulières.

Lorsque Junot apprit le résultat de la mission du général Kellermann, il se félicita encore davantage de l'avoir choisi pour cet objet. Il y avait mis autant d'habileté que de force, et sa conduite avait été à la fois noble et digne, et pourtant nous venions *demander*, et *il fallait* obtenir.

Ah! s'écria Junot, si cet amiral voulait nous seconder!... avec six mille baïonnettes de plus et des hommes comme vous, je ne quitterais pas le Portugal! (Rien n'était encore signé.)

Le général Kellermann se chargea encore de cette mission; il fut trouver l'amiral Siniavin, lui demanda cinq mille hommes de ses équipages... on leur donnerait des armes... et ils seraient mis dans les forts, d'où nous tirerions un égal nom-

membres parfaitement dessinés. Mais il était encore plus excellent qu'il n'était beau; il rapportait à la parole et au signe et faisait tout ce que fait un chien.

bre de soldats français... Le Russe fut ébranlé, et il promit... Mais quelques heures n'étaient pas écoulées que cet homme, que son empereur aurait dû exiler en Sibérie pour son indigne conduite, *se rétracta,* et écrivit à Junot qu'il ne pouvait mettre *un seul homme à terre,* et que d'ailleurs il ferait son arrangement avec l'amiral anglais (sir Charles Cotton). Cette détermination était également funeste aux Russes comme aux Français, et de plus elle leur était honteuse.

Junot m'a dit depuis qu'il avait plus souffert en recevant cette lettre de l'amiral Siniavin que le jour de la perte de la bataille de Vimeiro... Une espérance trompée est bien plus affreuse, en effet, que la confirmation d'un malheur.

Et puis la violation d'une parole donnée... un allié perfide... Il entrevoyait dans cette conduite de Siniavin une sorte de présage pour l'empereur... peut-être aurait-on pu y lire également quelque avertissement pour le czar!... En apprenant la résolution déloyale de cet homme qui ruinait ses espérances, Junot lui écrivit une lettre dont je donne ici la copie. Comme le nom de mon mari se trouve lié aux faits les plus importans de cette époque, il faut bien se résoudre à le trouver souvent dans ces pages.

« Au quartier-général à Lisbonne, le $\frac{\text{9 août}}{\text{28 juillet}}$ 1808.

» MONSIEUR L'AMIRAL,

» La situation dans laquelle je me trouve devenant chaque jour plus difficile, il est de mon » devoir comme il tient à mon honneur, de savoir positivement si je ne puis espérer de vous » quelques secours et quelles sont vos intentions.

» Il est de mon devoir, puisque l'empereur » mon maître croit qu'une escadre considérable » que l'empereur de Russie a mise à sa disposition » doit nécessairement, dans une circonstance » aussi critique, seconder de tous les moyens » son armée de terre, comme celle-ci devait soutenir l'escadre, ainsi qu'elle l'a fait jusqu'à présent.

» Il est de mon honneur, car si le sort des armes ne m'est pas favorable, on ajoutera aux » moyens que j'avais personnellement, ceux que » devait naturellement m'offrir une escadre alliée, » de NEUF VAISSEAUX dans un port INABORDABLE par » les moyens de défense à une escadre ennemie.

» Il faut donc que mon maître et le vôtre sachent que l'escadre russe *n'a pas voulu* me donner le moindre secours... Il faut que les militaires qui jugeront ma position sachent que non-seulement j'étais entouré d'ennemis de toutes

» parts, mais encore qu'une escadre alliée de la
» France, *en guerre avec l'Angleterre*, s'est dé-
» clarée NEUTRE dans le moment le plus décisif,
» en face d'une escadre ennemie, et à l'instant
» d'un débarquement considérable de troupes an-
» glaises... et que par cette conduite elle m'est
» devenue beaucoup plus nuisible que si elle eût
» été contre moi hors de la barre, à cause de
» l'effet qu'a produit sur l'opinion publique la con-
» duite de l'escadre... Si M. l'amiral Siniavin EST
» en guerre avec les Anglais, comment peut-il
» douter un seul instant que sa flotte ne tombe
» en leur pouvoir dès qu'ils seront maîtres de
» Lisbonne? Si M. l'amiral Siniavin a fait quel-
» ques arrangemens avec sir Charles Cotton [1], si
» de quelque manière sa flotte est garantie, peut-
» il honorablement abandonner son allié sans l'en
» prévenir?... Entre gens d'honneur, la guerre
» n'est qu'un moyen de plus pour s'estimer. Mais
» s'abandonner au moment du péril, c'est un acte
» dont il m'est impossible de croire M. de Sinia-
» vin capable, il serait indigne des deux empe-
» reurs, Alexandre et Napoléon, comme de la
» gloire et de la bravoure des deux nations russe
» et française.

1 L'amiral anglais... Cette lettre de Junot à l'amiral Siniavin est d'un haut intérêt. On voit que si l'amiral avait fait ce que Junot voulait avant la bataille, Junot avait un tiers de troupes de plus et rendait ainsi sa position belle d'horrible qu'elle était... C'était la vie ou la mort...

» Voici donc, monsieur l'amiral, ce que j'ai,
» pour la dernière fois, l'honneur de vous propo-
» ser ; obligé d'opposer toute mon armée à une
» armée ennemie beaucoup plus considérable que
» la mienne, je serai probablement forcé d'éva-
» cuer les forts qui défendent le port. En consé-
» quence, monsieur l'amiral, je vous propose de
» les occuper avec vos troupes. L'escadre russe
» n'ayant point à manœuvrer sous voiles, peut
» très-bien se passer d'un quart de ses équipages,
» et même avec six ou sept vaisseaux auxquels je
» joindrais *le Vasco de Gama* [1], embossés sous
» la protection des batteries de Torre-Velha et
» Belem, aucune escadre ne viendrait l'attaquer
» avec avantage; et avec les équipages des autres
» vaisseaux qui pourraient être armés et mis à
» terre, joints, aux troupes françaises restant à

1 *Le Vasco de Gama* était l'un des vaisseaux portugais que Junot avait fait réparer et qu'il tenait prêt dans l'*arsenal de la marine*, si je puis m'exprimer ainsi, pour répondre par une flote mise en mer, quand les Anglais croiraient encore que les vaisseaux laissés par le prince du Brésil tombaient par planches pourries dans les eaux du Tage. *Le Vasco de Gama* avait quatre-vingt canons, et il n'était pas le seul, comme on peut le voir d'après la note que j'ai donnée de l'état de Lisbonne quelques pages plus haut. L'amiral Siniavin a tenu la plus indigne conduite, non-seulement à l'égard de Junot, mais comme militaire... il est inconcevable qu'il n'ait pas été à Tobolsk pour le moins... Cette bizarrerie dans la conduite d'Alexandre, surtout à l'époque d'Erfurt, est pour moi inexplicable.

» Lisbonne, cette ville serait maintenue, l'escadre
» assurée, et l'armée française puissamment se-
» courue.

» L'empressement avec lequel j'ai toujours
» aidé l'escadre russe, toutes les fois qu'elle a eu
» besoin de moi, garantit d'une manière irrécu-
» sable mes intentions à son égard. Il s'agit au-
» jourd'hui d'expliquer celles de Votre Excellence
» par rapport à mon armée. Il n'est dans ces cir-
» constances *que les faits qui puissent prouver*. Je
» prendrai à témoin de ma conduite tous les mi-
» litaires de l'Europe!... et s'ils me reprochent
» quelque chose, ce sera d'avoir préféré d'être
» trompé, à la seule pensée du soupçon que je
» pouvais l'être.

» J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

» Le duc d'ARRANTÈS. »

Junot se trouvant libre, traita donc séparément pour lui-même, et les deux généraux en chef ayant choisi, pour agir en leur nom, le général Kellermann et sir George Murray, traitèrent d'après les bases déjà convenues, quoique l'arrivée de sir John Moore, qui venait d'avoir lieu, changeât la position respective des deux armées. Mais il y eut de la bonne foi dans la conduite de l'Angleterre... c'est une justice à lui rendre.

Malgré l'habileté du général Kellermann, il s'éleva quelques difficultés. Junot dit alors :

— Ce n'est pas *une grâce* que je demande. Si l'on me refuse les conditions réclamées pour mon armée, je me retire sur Lisbonne; je fais sauter les forts... je brûle les arsenaux, la flotte, et maître des deux rives du Tage, je me retire par l'Espagne, en laissant de terribles marques de mon passage.

Je l'ai entendu gémir depuis de n'avoir pas pris ce parti : — Et cependant, disait-il, je courais la chance de mourir de faim, et de faire périr mon armée bien plus sûrement alors qu'à mon arrivée... Dans une semblable position, tout était désastre.

Le général Thiébault regardait la chose comme impossible, et son opinion comme chef d'état-major de l'armée est d'une grande force dans cette circonstance. Quant à faire sauter les forts et la flotte, à brûler Lisbonne, je crois que Junot eût été capable de le faire.

Enfin, M. de La Grave, aide-de-camp du duc d'Abrantès, partit de Lisbonne le 3 septembre, et arriva à Paris dans les premiers jours d'octobre [1], apportant à l'empereur la convention définitive qui avait été signée le 30 août par les deux généraux en chef, et dont je possède l'original; le duc l'a gardé et n'a donné que le *duplica*... Le 1er septembre le traité avait été ratifié... et tout

1 Il fut long-temps dans sa traversée... il eut un temps affreux.

aussitôt le colonel Duncan avait été envoyé comme otage au duc d'Abrantès, qui donna au général anglais l'adjudant-commandant Desroches pour remplir le même office.

Qu'on juge de ma joie lorsque, ayant ouvert la lettre que Junot m'écrivait, j'y trouvai une copie de cette glorieuse convention, la plus belle action militaire que peut-être puisse présenter notre révolution... c'est surtout en la comparant à celle de Baylen!... Je n'en citerai que quelques articles... mais je ne puis m'y refuser... c'est un orgueil si permis!... et mes fils le réclament de moi :

ART. II.

The french troops shall evacuate Portugal with their arms and baggage, they shall not be considered as prisoners of war and on their arrival in France they shall be at liberty to serve.

L'armée française se retirera avec armes et bagages... elle ne sera pas *prisonnière de guerre*, et, rendue en France, elle sera libre de combattre.

ART. IV.

...The french army shall carry with it all its artillery of french calibre. With the horses belonging to it and the tumhily suppud with sixty bounds for gurn.

L'armée française emportera toute l'artillerie de calibre français attelée, et les caissons garnis de soixante coups par pièce. Toute autre artillerie sera remise à l'armée anglaise dans l'état où elle était au moment de la ratification.

ART. V.

The french army shall carry with it all its equipements and all that is compihended under the name of property of the army, that is to say its military chest and the cariages attached to the field commissariat and field hospitales, or shall bealtow to dispose of such part of the same on its...

L'armée française emportera tout son matériel et ce qui s'appelle propriété d'armée, c'est-à-dire, son trésor, ses caissons d'équipage et d'ambulance. *On vendra à son profit tout ce que le général en chef ne jugera pas à propos d'embarquer.* Il en sera de même des particuliers, qui auront toute liberté de disposer de leurs propriétés quelconques, comme bon leur semblera, avec toute garantie dans la suite pour les acquéreurs.

ART. IX.

All the sick and wounded who cannot beem barked with the troops are untrusted to, etc., etc.

Tous les malades ou blessés qui ne pourraient pas être embarqués avec l'armée française, seront confiés à l'armée anglaise... etc., etc.

Je trouve cette mesure aussi honorable pour ceux à qui elle est proposée, que pour ceux qui la demandent.

ART. XVI.

All subjets, of France or of in friendschip or alliance with France, etc., etc.

Tous les sujets français ou des puissances alliées et

amies de la France, domiciliés dans le royaume du Portugal ou s'y trouvant occasionnellement, seront protégés, leurs propriétés de toute nature respectées, qu'elles soient de nature mobilière ou immobilière. Il leur sera libre de suivre l'armée française ou de continuer à demeurer en Portugal, et, dans l'un et l'autre cas, leursdites propriétés leur seront garanties avec la faculté de les garder ou de les vendre, et d'en faire passer le produit en France ou dans tel lieu qui leur conviendra... etc., etc.

ART. XVII.

No naturel of Portugal shalt be rendewd accomentable for is political conduct during the periode of the occupation of this country by the french army, etc., etc.

Nul Portugais ne pourra être recherché pour la conduite politique qu'il aura tenue pendant l'occupation du Portugal par l'armée française, et tous ceux qui ont continué à exercer des emplois ou qui en ont reçu du gouvernement français, *sont mis sous la sauvegarde spéciale de l'armée anglaise, qui s'engage* à ce qu'il ne leur soit porté aucun préjudice par qui que ce soit, dans leurs personnes ou dans leurs biens; ces individus n'ayant pu se dispenser d'obéir aux ordres du gouvernement français.

ART. XVIII.

The spanish prisonners ditained on board ship in the port of Lisbon, shall biguru up to the general in chief of the britich army, etc., etc.

Les troupes espagnoles détenues à bord des vaisseaux dans la rade de Lisbonne, seront amenées en France ou bien remises à M. le général en chef de l'armée anglaise, à son choix, lequel, dans ce dernier cas, s'engage à obtenir

des Espagnols la remise en liberté de tous Français, civils ou militaires, détenus en Espagne sans avoir été pris dans les combats, ou par suite des combats, mais en conséquence des événemens du 29 mai dernier et jours suivans.

ART. XIX.

Should there arise any doubts as to the mean inx of any article y will, be explained favorably to the french army.

S'il y avait quelque *article douteux*, il serait expliqué en faveur de l'armée française.

Telle est cette admirable convention... qui produisit un tel effet en Angleterre, que lord Byron, composa les deux belles strophes de Child Harold, et que l'on accusa sir Arthur Wellesley et sir Hew Dalrimple... et ils passèrent à une cour d'enquête... ils répondirent : que le caractère connu de Junot avait été la principale cause de leur détermination, parce qu'ils avaient jugé à propos de conquérir le Portugal à tout prix, et qu'il y avait à craindre une détermination funeste au pays... Junot fut grandement placé par ce fait de la convention de Cintra, mais il le fut plus haut dans les pays étrangers que dans sa patrie ; l'empereur voulait des victoires, et ne voulait que des victoires... tout ce qui n'était pas un triomphe, était pour lui une défaite ; et comme Auguste il redemandait *ses légions* à tous ceux qui n'avaient eu à conduire que des jeunes hommes à peine sortis de l'enfance.

CHAPITRE IV.

Départ pour la Rochelle. — *Sérail* de Junot. — Rôle comique joué par un mari. — Route de Blois à Tours. — Postillon mort-ivre. — Mes inquiétudes. — Elles sont heureusement dissipées. — Madame Chégaray. — J'embrasse mon mari. — Opinion de Montgaillard sur la convention de Cintra. — Un dernier mot sur l'affaire de Baylen. — Le général Marescot. — M. Villoutrec va proposer la capitulation à Castanos. — MM. Billyvanberchem, Carrion de Nisas, Novion — Arrestation de M. de Bourmont. — Il est presque aussitôt relâché. — Junot le fait admettre dans l'état-major avec le titre d'adjudant commandant. MM. de Viomesnil et de Saint-Mesart. — Junot se dispose à rentrer en Espagne, après avoir vu son fils. — *L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux*. — Projets de vengeance de la Prusse et de l'Autriche. — Une fête chez l'archichancelier. — M. de Cadore. — La femme et les enfans de M. de Metternich sont retenus à Paris. — M. d'Aigrefeuille et son habit bleu-de-ciel fait avec une robe de ma grand'mère. — Moore et ses soldats. — L'empereur juge mal les Espagnols. — Capitulation de Madrid. — Le duc de Conégliano. — Le sac de diamans et Savary. — *Petit verre taillé dans un diamant.* — Eclaircissemens donnés sur les diamans que j'ai reçus de Portugal. — La pluie d'or. — Souper chez l'impératrice.

Je partis aussitôt pour la Rochelle, parce que c'était dans ce port, ou du moins sur toute cette côte,

que Junot devait débarquer. Je partis le lendemain du jour où M. de la Grave était arrivé, emmenant avec moi madame de Grandsaigne, femme du premier aide-de-camp du duc d'Abrantès... Je ne voulus pas déplacer mes enfans dans une saison pluvieuse et déjà froide... Je comptais d'ailleurs ramener mon mari avec moi. Je ne savais pas que l'empereur avait une façon de juger les choses toute différente de la mienne.

Je me mis donc en route le 4 octobre à une heure du matin, n'étant accompagnée que de deux de mes femmes, et de deux valets bien armés, qui étaient sur le siége de ma voiture. Les deux femmes me précédaient dans une calèche avec mon valet de chambre en courrier. Je n'étais pas sans crainte, parce que du côté de Niort il y avait une troupe de voleurs qui parcourait les landes du Poitou, et faisait du ravage. La guerre emportait tant d'hommes, que l'intérieur des terres demeurait presque désert.

Nous allions nuit et jour. J'avais hâte de voir Junot : quelque glorieuse qu'eût été cette convention, je le connaissais assez pour deviner toute l'amertume de son âme en se retrouvant prisonnier des Anglais... Et le moment où les journaux anglais mirent une phrase bien humiliante pour une femme[1] dont le nom a été fameux depuis,

[1] *Nous sommes destinés*, dit en plaisantant un journal anglais, *à toujours ramener le sérail du général Junot*,

fut, j'en suis sûre, pénible pour lui... J'étais donc impatiente de recevoir ses confidences, d'entendre ses plaintes... je connaissais la manière de répondre à sa parole souffrante, et je savais des mots pour endormir ses chagrins. J'étais plus savante à cet égard qu'une personne qui fut une fois méchante pour moi, oubliant que le rôle de la maîtresse d'un homme marié est bien plus facilement odieux qu'un autre.

Pour le dire en passant, c'était son mari qui en jouait un comique, un rôle... Junot allait souvent voir sa femme à Lisbonne, et il y allait à cheval avec une partie de son état-major. Comme l'appartement était trop petit pour contenir toute cette brillante troupe, le mari, dont le grade le rapprochait des officiers d'état-major, promenait dans son jardin tous les officiers du duc, tandis qu'il causait avec madame sa femme, petite personne aux mains humides, au cœur sec, et à la tête passablement chaude. Ce mari a eu depuis un grand renom... C'est à ceux qui, connaissant le monde, savent comment on appelle ce genre de personnage commode, à prononcer.

La seconde nuit de ma route, je roulais silencieusement sur la route de Blois à Tours, regardant la Loire dont une belle lune argentait les eaux, et peu disposée à causer, ce que compre-

quand nous avons le bonheur de le prendre... Ce fut l'empereur qui me demanda si j'avais lu cet article, et en même temps si j'avais rencontré l'objet de la remarque.

nait parfaitement madame de Grandsaigne, qui était ma compagne de voyage. Nous nous communiquions par intervalles quelques pensées, puis nous retombions dans notre silence ; et c'est ainsi que nous avions déjà fait cinquante lieues.

Tout à coup la voiture s'arrête. Je me mets la tête à la portière, et l'un de mes domestiques me montre le postillon de la calèche couché, en travers du chemin, et ivre-mort.

— Mon Dieu ! m'écriai-je et la calèche, qu'est-elle devenue ?

J'ai déjà dit que Joséphine, ma première femme de chambre, était celle de ma mère, et qu'elle m'avait vue naître... je lui étais donc extrêmement attachée... En cet endroit de la route, peu après Amboise, la chaussée n'a de parapet ni du côté de la rivière, ni du côté de la route basse, et je frissonnai en interrogeant ce misérable postillon ; il n'était pas plus en état de me répondre qu'une bûche ; il était ivre-mort. On le coucha contre un tas de pierres sur le bord du chemin, et tout-à-fait inquiète j'errais sur la berge en appelant Joséphine et Mariette, mais ne recevant aucune réponse... Au-dessous de moi coulait la Loire, belle, tranquille, comme une écharpe d'argent... Mais ces mêmes eaux, si limpides et si paisibles, pouvaient avoir englouti la calèche et les deux pauvres femmes... Ce qui contribuait à m'effrayer, c'est que mon courrier n'était pas revenu sur ses

pas, ce qu'il eût fait sans doute, s'il eût trouvé la calèche versée, ou dans quelque embarras que ce fût... Le silence le plus solennel enveloppait toute la contrée... Je m'assis au pied d'un arbre, et je fondis en larmes... La mort de ces malheureuses femmes me paraissait certaine...

— Prenez un cheval, dis-je à l'un des postillons, au lieu de dire des injures à votre camarade qui ne vous entend pas; prenez un cheval, et poussez devant vous, afin de voir si vous rencontrerez, soit sur la route, soit sur les bas-côtés, les femmes ou la calèche.

Le postillon partit... Nous entendîmes quelque temps le lourd galop de son cheval sur le pavé de la chaussée, puis tout rentra dans un complet silence.

— Je ne pourrai jamais attendre le retour de cet homme, dis-je; il me faut partir aussi... Je vais remonter en voiture, et nous allons gagner la poste.

— Et le camarade? me dit le second postillon.

— Eh! que veux-tu en faire?... lui répondis-je. Irai-je me constituer sa gardienne, quand il a peut-être fait périr mes deux pauvres femmes?... Qu'on le mette dans un endroit de la route où il ne soit pas exposé, et partons.

— Mais, mon Dieu, cela n'est pas possible, me dis-je à moi-même au moment où je mettais le pied sur le marche pied de ma voiture; cet homme n'a qu'une veste, mais on peut le tuer pour la lui

prendre... Arrange ton camarade comme tu pourras sur l'un de tes chevaux, dis-je au postillon, et allons vite pour réparer le temps perdu...

Nous partîmes, et nous allâmes comme le vent. A mesure que nous avancions, mes craintes se dissipaient, parce que nous ne rencontrions pas une âme vivante, et que cette route, solitaire et paisible, ne retraçait aucune scène terrible... En effet, en arrivant à la poste, nous trouvâmes la calèche arrêtée devant la porte de l'écurie, et les deux femmes tellement endormies comme deux marmottes, que le bruit qu'on faisait autour d'elles ne les réveillait pas... Joseph, mon valet-de-chambre, avait voulu me donner le plaisir de leur apprendre le danger qu'elles avaient couru. A peine l'eurent-elles su, qu'elles se mirent à crier comme des pies... c'était à rendre sourd.

Voilà ce qui les aurait perdues, dis-je à madame de Grandsaigne... si par malheur elles eussent été éveillées lors de la chute du postillon; elles auraient crié... les chevaux se seraient effrayés, et les auraient jetées dans la Loire, ou de l'autre côte du chemin. Nous arrivâmes à Niort à minuit, et nous eûmes une peine extrême à nous procurer des chevaux. Les routes n'étaient pas sûres, et le maître de poste me conseillait fort de demeurer chez lui; mais je voulais arriver... Madame de Grandsaigne était brave, je ne suis pas bien poltronne, et nous partîmes à minuit et demi par une nuit d'automne bien obscu-

re, bien pluvieuse, et pour traverser des landes immenses, et presque désertes... Le lendemain à huit heures j'avais embrassé Junot, et à onze heures, j'étais bien établie dans le charmant appartement d'une maison appartenante à madame Chégaray, femme d'un riche négociant de La Rochelle, et qui elle-même, étant jeune fille, étant connue en beauté et en bonne grâce, sous le nom de Sophie Sermet, nièce je crois, de M. Barillon.... homme très-renommé parmi ce qu'on aurait nommé les *Traitans* sous Louis XV... Je trouvai un bain tout prêt, et mon appartement arrangé avec cette recherche de femme parisienne, et avec tout cela, une cordiale et amicale réception.

Junot me raconta tout ce qu'il avait souffert, et tout ce qu'il souffrait !... L'empereur lui avait écrit quelques lettres excessivement courtes, à son ordinaire, et dans la dernière il lui disait qu'il ne devait rentrer à Paris que victorieux, pour faire *oublier* Lisbonne... Junot avait l'œil humide en répétant ce mot.

— Je crois, me disait-il amèrement, que l'Europe entière me jugera autrement... Que pouvais-je faire ?... il ne fallait pas alors abandonner le Portugal à ses seules forces, qui sont devenues contre nous du moment où elles n'ont plus été POUR NOUS...

Ce fut alors que Junot me parla *de cœur à cœur*, et me dévoila une portion des intrigues nouées

pour lui nuire dans l'esprit de l'empereur... Il était clair que déjà, à cette époque, ceux qui plus tard ont aidé à sa perte, y préludaient alors en le détachant de ses vrais amis. Bessière avait aussi éprouvé une multitude de dégoûts qui lui donnaient parfois la tentation de se retirer dans ses terres... Le maréchal Launes était de même... Duroc commençait à sentir sa dépendance, et Berthier la sentait tout-à-fait... Au surplus, ceci est un sujet à part, bien qu'il tienne immédiatement à Napoléon... nous y reviendrons plus tard... Mais qu'on soit tranquille, cette fois je paierai ma dette...

Soit prévention *de femme*, soit peut-être que cette prévention m'eût été inculquée par les voix amies que j'avais entendues avant mon départ de Paris, il me semblait que cette convention de Cintra, obtenue par la force morale de l'opinion qu'on a donnée de soi, était la sœur du combat de Nazareth... Voyez Montgaillard... certes, il ne nous aime pas... et tout ce qui tient à l'empire est pour lui sous l'anathème... eh bien! en parlant de la convention de Cintra, il dit :

« . . . . On voit avec surprise vingt mille
» hommes, dont le corps principal a été maltraité
» le 21, le 22 transiger aussi favorablement avec
» une armée renforcée tout à l'heure de troupes
» fraîches, qui la porte au moins à quatre-vingt
» mille hommes, armée appuyée sur une insur-
» rection générale, et très-bien combinée. Les

» avantages de cette convention sont dus pres-
» que entièrement à la terreur inspirée par les
» armes françaises, et à la fermeté du commandant
» en chef Junot, aussi brave ici qu'il le fut à Na-
» zareth [1], ainsi qu'à l'habileté du général Kel-
» lerman, que Junot avait chargé des négociations
» premières. Très-fortement *improuvée* en Angle-
» terre, cette convention donna lieu à des en-
» quêtes spéciales et à d'orageuses discussions
» parlementaires. Le commandant en second de
» cette immense, quoique insuffisante armée, sir
» Arthur Wellesley (Wellington) est l'objet de
» censures motivées. Les généraux ennemis ont
» prétendu en répondant à la cour d'enquête faite
» contre eux, qu'en l'accordant ils ont préservé
» Lisbonne des désastres auxquels l'eût dévouée
» une suite d'opérations offensives, pour amener
» la reddition d'un commandant aussi résolu que
» Junot...»

Qu'on observe combien la conduite de Junot fut honorable en cette occasion... Il s'occupait des malheureux absens, et n'allait pas, au contraire, songer à rendre sa position meilleure en faisant

1 Combat de Nazareth dans l'ancienne Palestine... le 8 avril 1799... Ce fut là qu'avec trois cents Français, Junot battit l'avant-garde du grand-visir, tua Ayoub bey, surnommé Abou-Seff (père du sabre), de sa propre main, et produisit un effet moral immense sur les deux armées d'Orient...

signer un camarade d'enfance[1], un frère d'armes, étranger au désastre de Baylen, et dont le nom se présente à l'œil étonné pour faire voir à l'Europe que les capitaines de Napoléon étaient non-seulement vulnérables par leur épée, mais bien aussi par le cœur... Néanmoins quelque respectable que soit la bonté d'âme, elle doit trouver un mur d'airain là où l'honneur s'oppose à elle...

A propos de cette affaire de Baylen, je dois dire une dernière chose pour n'en plus parler...

Vers le soir de cette désastreuse journée de Baylen, les Espagnols avaient souffert cruellement, et ils se trouvaient eux-mêmes dans un fort triste état... Castanos, qui commandait en chef, demanda au général Joncal, commandant l'artillerie, combien ils avaient encore de coups à tirer, et le général Joncal lui répondit :

— Un seul !

Il fut alors résolu que le général Joncal irait trouver le général Dupont pour en obtenir les meilleures conditions possibles ; on y était d'autant plus excité, que le général Videl[2] était bien près

1 Le général Marescot, grand-officier de l'empire, comme inspecteur-général du génie, n'était *pour rien* dans le traité de Baylen. Il donna son intervention, parce que Dupont ayant appris que Castanos avait été élevé à Sorrèze avec lui, en espéra un meilleur traitement, si Marescot se mêlait du traité.

2 Le général Videl est Italien d'origine et même, je crois, de naissance; non que j'attaque par là la nation italienne

d'eux!... Joncal partit donc, et s'achemina vers le lieu où il savait trouver Dupont... A peine eut-il fait deux cents pas qu'il aperçut un jeune homme d'une tournure et d'une figure élégantes, portant l'uniforme des écuyers de l'empereur... et suivi d'un trompette ayant le mouchoir blanc... C'était M. de Villoutrec qui allait proposer la capitulation à Castanos!!..

Ainsi quelques minutes d'attente... un peu de persévérance, ou plutôt une connaissance plus intime de l'état des choses, et tout se terminait à notre gloire... Ah!,. cette journée est brûlante dans les souvenirs...

L'armée française débarqua à La Rochelle, mais aussi sur plusieurs points de la côte. La plus forte partie arriva avec Junot, qui avait fait la traversée sur la frégate *la Nymphe*, capitaine Percy, lequel eut pour lui de grandes attentions. J'ai eu plus tard occasion de m'acquitter, au nom de mon mari, envers l'un des parens du capitaine Percy, que nous fîmes prisonnier en Espagne [1].

Je retrouvai à La Rochelle de mes anciens amis: Billyvanberchem... M. Carrion de Nisas... M. le comte de Novion... Nous nous retrouvions tous avec joie; mais j'ignore pour quel motif cette joie était troublée... on était comme en garde avec soi-même... L'avenir était sombre, on ne parlait *pas*

que j'aime et que j'estime du profond de mon âme... mais je dis seulement qu'il n'est pas Français.

[1] Il était, je crois, aide-de-camp du duc de Wellington.

de sa maison.. Lorsque j'entretenais Junot des changemens faits dans notre hôtel, il me répondait avec amertume :

— Que m'importe ! je ne le verrai pas...

Et si j'avais le malheur de lui parler de ma maison de campagne de Neuilly :

— Vraiment, disait-il, tu as bien fait de la louer... si du moins elle fait ombrage à quelqu'un... on ne me fera plus casser le contrat de vente !...

Je m'aperçus que Junot était blessé au cœur, et cela me fit mal... car pour lui souffrir de telle sorte c'était la mort... dans un temps plus ou moins éloigné... mais c'était la mort... Un jour, tandis que nous étions à table, il reçut une lettre de Nantes... à peine l'eut-il lue, que son visage s'enflamma, et il laissa échapper un terrible jurement... Il apprenait l'arrestation de M. de Bourmont...

— Et moi qui lui ait donné *ma parole d'honneur*.. qu'il pourrait aborder en toute sûreté ! s'écria-t-il en se levant avec fureur. C'est un tour de M. Fouché!... Mais nous verrons qui l'emportera.

Junot écrivit : M. de Bourmont fut relâché ; mais quelques jours après il fut arrêté de nouveau... En l'apprenant j'eus besoin de tout mon ascendant sur Junot pour l'apaiser. Mais il apprit qui l'empereur passait par Angoulême en revenant d'Erfurth pour aller à Bayonne, et rien ne put l'arrêter. Il partit à franc-étrier pour Angoulême, me lais-

sant toute tremblante, car je redoutais sa violence, et je redoutais l'empereur. Je savais que Savary était là... Duroc, Rapp, Berthier y étaient bien aussi, mais Junot était pour lui-même celui que je craignais le plus... Il partit et me laissa fort inquiète. Je savais également qu'il tenait beaucoup à revenir à Paris, ne fût-ce que pour démentir le bruit d'une nouvelle disgrâce ; ce n'était pas le favori humilié qu'il voulait défendre en lui, c'était je ne sais quoi qui lui paraissait terrible à affronter, parce qu'il craignait la réalité... Ah ! Napoléon n'a pas bien connu cette âme si forte et si tendre ! cette âme énergique et pourtant aussi aimante que celle *d'une femme aimante*... Mais il a prouvé, et tragiquement encore, la vérité de mes paroles !...

Lorsqu'il revint à La Rochelle, son front était encore plus soucieux... Il avait cependant obtenu ce qu'il voulait pour M. de Bourmont; il était admis dans l'état-major de l'armée avec le titre d'adjudant-commandant, et devait aller à l'armée de Naples. L'empereur avait accordé ensuite tout ce qu'il avait demandé à peu de chose près. Ainsi M. le comte de Novion eut une pension de retraite de six mille francs ; M. de Viomesnil, M. de Saint-Mezart, une foule de vieux officiers[1] qui, se rappelant leur titre de Français, avaient bien

[1] Beaucoup ont été reconnaissans... mais il y en eut qui ont été ingrats et *indignement ingrats*.

fui la France lorsqu'elle était couverte d'échafauds, mais qui ne voulurent pas combattre contre elle; tous ces vieux militaires revoyant leur patrie au bout de quinze ans d'exil, et la revoyant par les soins de Junot, ont eu, grâce à lui, un asile et du pain dans leurs vieux jours... Je connais la conduite de Junot dans ce temps-là, et je sais comme elle fut belle...

— Mais, lui dis-je, pourquoi donc es-tu triste? l'empereur a-t-il été mal pour toi?

— Non, me dit-il avec un sourire contraint... Mais il n'a pas été *bien*...

Il ne revenait pas à Paris... L'empereur le lui avait dit, et en même temps qu'il devait retourner à Lisbonne avant de rentrer dans Paris!...

Alors il me fallut songer à faire venir mes enfans... mon fils, que son père n'avait encore vu que dans une miniature faite à six semaines... Ils vinrent tous trois, conduits par M. Cavagnari, et demeurèrent avec nous pendant un mois. Puis leur père se disposa à rentrer en Espagne, et moi avec mes enfans et passablement triste, je revins à Paris.

L'impératrice était aussi fort abattue. Les affaires d'Espagne ne lui plaisaient pas. Sa bienveillante *hospitalité*, si je puis me servir de ce mot, avait adouci tout ce que le malheur des vieux souverains avait d'âpreté, mais ils étaient bien à plaindre; on commençait à le sentir en France. Ils étaient même malheureux sous le rap-

port pécuniaire, et le plus curieux de la chose, c'est que l'empereur prétendait *qu'il avait raison* d'en agir ainsi.

C'est en ce moment que l'étoile de NAPOLÉON BONAPARTE, de cet homme providentiel presque unique dans le cours des âges, car ses prédécesseurs avaient une route populaire ou glorieuse toute tracée... Charlemagne s'appuyait sur son père... Alexandre, sur sa royauté... César, sur tous les Jules... Napoléon ne s'appuyait que sur sa gloire personnelle... lui seul était sa destinée... lui seul était tout LUI [1] !... eh bien! c'est alors que son étoile jetait des rayons lumineux plus éblouissans que jamais elle ne l'avait encore fait... hélas! ils l'aveuglèrent... Cette entrevue d'Erfurth, où l'empereur de Russie lui donna tant de preuves d'une amitié fraternelle, fut un leurre que le destin lui donna pour le perdre...

Il existe des détails d'une intime confiance, pour les jours qu'ils passèrent ensemble alors, impossibles à rapporter, et qui sont étourdissans... On sait cette preuve plus connue de l'amitié de l'empereur Alexandre, lorsque Talma, jouant dans le rôle de Philoctète, je crois, dit :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux!...

l'empereur Alexandre se leva du fauteuil dans le-

1 Notre héros littéraire, Victor Hugo, celui-là qui jamais ne fallit à mettre le mot juste à la chose, en disant LUI, a parlé justement.

quel il était assis, et se jeta dans les bras de l'empereur avec une émotion si vraie et si bien sentie, que chacun ne put en douter. L'empereur de Russie ne donna pas seulement de cette manière des preuves de son amitié à Napoléon ; en voici une autre que je garantis comme positive : *il est des Mémoires qui peut-être paraîtront quelque jour*, et qui certifieront de la vérité de ce que j'avance.

La Prusse malheureuse et humiliée, l'Autriche tout aussi malheureuse quoique moins opprimée, et surtout moins abaissée, avaient toutes deux dès lors la volonté, sinon de se venger, au moins de reprendre une attitude de *gouvernement* et de *royaume*, que toutes deux avaient perdue depuis Austerlitz et Iéna... Lorsque le comte Nicolas Ramanzoff vint à Paris vers cette époque (avant la campagne de Wagram), on lui fit des ouvertures pour former dès lors la fameuse alliance à laquelle devait déjà s'unir la Suède... L'Autriche disait :

— Lorsque l'affaire d'Espagne sera terminée, Napoléon se tournera vers nous, si déjà il n'en a l'intention ; aussi devrions-nous avoir déjà passé l'Inn... Nous serons battus ; et la seule barrière qui existe entre vous et la France étant renversée, la Pologne n'étant plus une de vos provinces, que pouvez-vous espérer ?... Soyez au contraire notre alliée... unissez-vous à nous, et nous formons une ligue défensive si nous n'avons pas le pouvoir de la faire offensive.

La Prusse parlait de même avec plus de motifs encore pour appuyer ses paroles...

Mais jamais M. de Romanzoff, et avant lui, M. de Tolstoy, ne voulurent écouter ni l'Autriche ni la Prusse. Les réponses de M. de Romanzoff furent admirables même de loyauté. C'est une justice que je dois rendre à la Russie... je sais ce fait avec justesse, et je le garantis... Napoléon, qui savait deviner et surprendre le mensonge, comme il savait aussi reconnaître la vérité, reçut, dans cette entrevue d'Erfurth, une si entière conviction, qu'il ne faut pas autant le blâmer de s'être appuyé sur la Russie pour se délivrer de toute inquiétude relative au reste de l'Europe, tandis qu'il achevait ses affaires d'Espagne. . .

Maintenant voici un autre fait, en apparence assez indifférent, et qui, pour la suite, a peut-être décidé du destin de Napoléon.

Étant un jour avec l'empereur Alexandre à Erfurth, et causant avec lui comme avec un frère, Napoléon lui parlait de Ferdinand VII... de l'ennui qu'il lui causait... de *cette captivité* de Valençay, car enfin il fallait bien l'y maintenir... tout cela lui était importun... et puis, ce roi si nul d'ailleurs, conspirant dans l'ombre avec des filles de basse cour, toutes ces intrigues étaient odieuses à Napoléon, et il en parlait avec dégoût... L'empereur de Russie le regarda quelques instans, puis il sourit, et tourna la tête en gardant le silence... mais ce silence était bien éloquent...

— Avez-vous donc *un moyen magique* pour maîtriser ce mauvais génie ? dit en riant Napoléon en voyant l'empereur Alexandre lever les épaules en signe d'une impatience méprisante.

— Ma foi, répondit l'autre, quand un ennemi est captif, et qu'il est aussi gênant pour le vainqueur que sa captivité lui est ennuyeuse à lui-même à supporter, ce qu'il y a de mieux à faire pour tous deux, c'est... ma foi, d'en finir...

Napoléon demeura un moment immobile... mais il ne répondit pas... Ce qui est certain, c'est qu'il ne suivit pas le conseil... et que, plus tard, lorsqu'en 1815 il fallut choisir un asile, cette phrase d'Alexandre lui revint en mémoire... probablement qu'elle lui revint également à l'esprit, lorsqu'en 1814 je lui fis parvenir un message par le duc de Rovigo à la suite d'une longue conversation que j'eus avec l'empereur de Russie dans mon hôtel de la rue des Champs-Élysées, que j'occupais encore à cette époque.

Ce qui est malheureusement vrai à ce égard, c'est que Napoléon fut trop abusé par l'amitié d'Alexandre en 1808 et 1809, et que, plus tard, il n'y crut pas assez. Son esprit était taillé sur une telle forme, qu'il était difficile qu'il se trouvât en harmonie de pensées et d'actions avec le reste des hommes... J'ai eu bien souvent l'occasion de faire cette remarque...

Après plusieurs semaines passées à Erfurth au milieu des intérêts les plus graves, des fêtes les

plus gaies et les plus vives sous tous les rapports possibles, comme si les destinées de l'Europe ne se fussent pas discutées au milieu d'elles, Napoléon ne fit que traverser la France pour filer aussitôt sur l'Espagne, et l'impératrice revint à Paris pour les fêtes du premier de l'an. L'archichancelier lui donna un bal dans sa triste maison du Carrousel, l'ancien hôtel d'Elbeuf... Je n'ai jamais vu une fête gaie chez l'archichancelier, même un bal masqué... Je ne sais quel sérieux, quelle solennité se mêlaient au bruit des violons, et glaçaient tout ce qui devait être chaleureux et animé; mais il est de fait que jamais enfin je n'ai vu une fête joyeuse chez Cambacérès. Ce jour-là c'était encore plus fort... la pièce était sombre; il n'y avait que peu de femmes; l'impératrice était sérieuse; on parlait de guerre avec l'Autriche; et le comte de Metternich, revenu de Vienne depuis peu de jours, avait, malgré son aisance habituelle, une attitude contrainte que son parfait usage du monde ne pouvait maîtriser.

M. de Metternich était allé à Vienne vers la fin de novembre pour des affaires de haute importance, mais il avait donné à ce voyage la couleur d'un voyage entrepris pour ses affaires personnelles, annonçant, avant de quitter Paris, qu'il ne serait absent que deux ou trois semaines. Le duc de Cadore, oubliant que le comte de Metternich ne lui devait aucun compte de sa conduite, et qu'il pouvait bien aller chez lui, et même pour les affaires

de son ambassade, sans que M. le duc de Cadore y trouvât à redire, se mit à le railler avec une sorte d'humeur aigre-douce du retard très-prolongé qu'il avait mis à son retour...

— Savez-vous bien, monsieur l'ambassadeur, que nous pourrions à bon droit nous *formaliser* de ce retard, et en vérité quoique vous protestiez de vos intentions pacifiques, nous pourrions y voir une sorte de confirmation aux bruits que proclament les journaux anglais.

— Je ne puis que répéter à Votre Excellence, répondit M. de Metternich, ce que je lui ai souvent dit à cet égard : c'est que l'empereur mon maître désire demeurer en paix avec la France... Quant au retard qui a eu lieu dans mon retour, il n'a eu d'autre cause, je vous assure, que l'empêchement apporté à la libre circulation sur les routes de Bavière par le corps du général Oudinot, qui entre en Allemagne.

Lorsqu'on me répéta ce mot, que je trouvai charmant, et qui est au fait d'une extrême finesse et surtout de ce bon goût de bonne compagnie, puisé à l'école du prince de Ligne, je demandai à M. de Metternich s'il était vrai qu'il l'eût dit... Je le trouvais aussi joli qu'un mot peut être joli... Il se mit à rire... mais ne me répondit pas...

— L'avez-vous dit? lui demandai-je encore.

— Aurais-je donc mal fait? me dit-il en riant toujours...

— Non certainement...

— Alors je l'aurai dit... mais je ne m'en souviens pas.

Le fait est qu'il l'avait dit, et il est vraiment bien... Il y a de ces mots qui font l'effet d'une lame à deux tranchans, et qui sont compris aussitôt de manière à couper une idée même judicieuse et forte. Que répondre à un homme qui se moque de vous avec politesse?... et puis M. le duc de Cadore n'était pas de force à lutter avec M. de Metternich, le type à cette époque de ce que la haute aristocratie offrait de bonnes manières élégantes, d'exquise politesse, et d'extrême impertinence[1].

Il fallait que M. de Metternich fût un homme très-distingué dans l'opinion de M. le comte de Stadion, alors à la tête des affaires en Autriche, pour qu'il l'eût envoyé auprès de Napoléon dans les circonstance où se trouvait l'Autriche. La tête blonde du jeune ambassadeur renfermait en effet déjà les germes de cette habileté qui le met aujourd'hui à la tête de ceux qui dirigent le vaisseau de l'Europe. L'empereur Napoléon l'a jugé bien et mal... mal d'abord... bien ensuite... mais il était trop tard; le mal était fait, et d'une manière irréparable... M. de Metternich, blessé dans ses affections les plus chères lorsqu'on retint à Paris ses enfans et sa

[1] Il ne faut pas comprendre le mot autrement que je le comprends moi-même... Il est pris ici dans l'acception littérale de parfaite assurance.

femme, déçu dans tout ce qu'il avait droit d'attendre de la justice d'un souverain chez lequel il était sous le titre le plus sacré parmi les hommes, même chez les plus sauvages, où le calumet de paix est un signe respecté, M. de Metternich devint l'ennemi de la France; tandis qu'ébloui par le génie étonnant de l'empereur, il eût subi le charme sous lequel l'empereur Alexandre se laissait doucement aller. Mais en laissant seulement percer aux yeux de M. de Metternich la plus simple apparence de la volonté de le vouloir séduire, la noblesse et la fierté de son caractère s'en irritèrent aussitôt, et le placèrent tout naturellement dès lors dans une attitude hostile. C'était une conséquence inévitable.

L'impératrice était donc elle-même fort triste à ce bal de l'archichancelier. A deux heures du matin il n'y avait plus personne; jamais il ne s'est vu de fête aussi mélancolique. D'Aigrefeuille, qui faisait le grand-chambellan, le grand-maître des cérémonies, aurait pourtant été à lui seul un motif d'hilarité pour qui l'aurait vu avec sa petite, ronde et courte taille, sa figure rougeaude, ses yeux ronds et pétillans, sentant la bisque et le vin de Champagne, et tout cela enfermé dans un habit de velours bleu-de-ciel, de ce velours qu'on appelait jadis *velours à la reine,* et qui lui avait été donné par ma bonne et chère maman la comtesse de la Marlière. C'était une ancienne robe de cour à elle... Lors du couronnement, l'archichancelier avait fait faire son manteau avec une queue beaucoup plus

longue que l'empereur ne le voulait permettre ; en conséquence on la coupa. L'archichancelier, qui était un homme d'ordre comme chacun sait, fut bien aise de pouvoir faire les munificences de son avénement au titre de grand dignitaire sans qu'il lui en coûtât trop cher ; il fit donc cadeau à d'Aigrefeuille des rognures d'hermine du manteau *archichancelièrisque*... D'Aigrefeuille fut ravi ; mais comme les rognures de velours bleu ou violet, je ne sais plus lequel, ne pouvaient se coudre pour en faire un habit, il fit le câlin auprès de ma bonne-maman pour avoir sa robe bleu-de-ciel. Elle la lui donna donc ; et d'Aigrefeuille, enchanté complétement pour cette fois, fit poser en petites bandes la fourrure d'hermine sur le bord de son habit bleu-de-ciel ; mais comme, dans l'extrême queue du manteau de l'archichancelier, il n'y avait pas de queue d'hermine, la fourrure d'un blanc tout uni ressemblait fort bien à celle d'un chat ou d'un lapin... Et puis cette boule toute rouge et toute réjouie du *gros-petit* homme au-dessus de tout cela, c'était bien comique...

Junot était rentré en Espagne, et l'empereur était également reparti pour joindre les Anglais ; il brûlait de les combattre ; au Corps législatif il avait dit : *Enfin ils sont venus sur le continent !...*

Et dans le fait ses prévisions de victoires n'étaient pas incertaines... Il les vit fuir devant lui aussitôt qu'il parut !... Moore et ses soldats furent détruits comme la paille sèche l'est par le feu... Pourquoi

donc n'est-il pas demeuré pour accomplir l'œuvre de la conquête de l'Espagne?.. Quand de pareilles réflexions se présentent à l'esprit, alors d'étranges doutes s'élèvent... On croit enfin que Napoléon dit la vérité, quand il affirme qu'il ne voulait pas faire la guerre dans le nord lors de la campagne de Wagram; et si l'on fait en même temps coïncider cette tentative faite auprès de la Russie par l'Autriche, lorsqu'elle demanda à M. Romanzoff d'entrer dans la ligue *déjà* formée par la Prusse, l'Autriche et la Suède, on acquiert une demi-conviction bien justificative pour Napoléon. Il est bien aisé de jeter des pierres sur une tombe... elle résonne... mais elle ne répond pas...

L'empereur joignit les Anglais assez à temps pour montrer que son étoile guerrière était encore dans sa plus grande force de bonheur... Ce dernier sourire de la fortune lui fut peut-être plus funeste qu'aucune flatterie n'aurait pu l'être avec son poison décevant. L'Espagne n'était, après tout, disait-il, que ce qu'il en avait toujours présumé, c'est-à-dire un peuple abâtardi, et même sans courage.

— Tu les as mal jugés, dit-il à Junot à quelque temps de là.

Junot s'inclina sans répondre... Il avait raison. Napoléon était à cet égard frappé d'une sorte de vertige, et nulle parole n'eût été comprise.

Il arriva devant Madrid. On sait qu'il y entra après une assez médiocre résistance. Voici la ca-

pitulation telle qu'elle fut envoyée aux chefs de corps qui étaient en Espagne. Je la copie d'après l'exemplaire *original* que j'ai sous les yeux ; seulement je ne la rapporterai pas en entier, mais comme elle fut altérée dans le *Moniteur*, où je ne crois même pas qu'elle fût mise, j'en rapporte ici les principaux articles qui me paraissent les plus intéressans... *La formule* qui est en tête est surtout à remarquer... soit qu'on l'ait fait mettre aux Espagnols, soit qu'ils l'aient mise d'eux-mêmes. Quelques expressions surtout sont singulières :

« La junte *militaire* de Madrid, *adhérant* à la » proposition qui lui a été faite par Son Altesse » Sérénissime Alexandre, prince de Neufchâtel, » vice-connétable de France, major-général de » l'armée, de faire *cesser les malheurs qui menacent la ville de Madrid*, et qui compromettent » la sûreté d'un si grand nombre de ses citoyens, » a nommé Son Excellence don Thomas Morla, capitaine-général de l'Andalousie, conseiller d'État, directeur-général de l'artillerie, etc., etc., » et don Fernando de la Verra, maréchal-de-camp » des armées royales, et gouverneur de *la place* » de Madrid [1], etc., etc., pour conclure et signer » avec Son Altesse Sérénissime le prince de Neufchâtel les conditions de la ville de Madrid. »

[1] L'empereur fut très-mécontent de ce mot *place*... Ils se croient vraiment dans une ville de guerre, dit-il...

CAPITULATION

QUE LA JUNTE POLITIQUE ET MILITAIRE DE MADRID PROPOSE A S. M. I. ET R. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS.

ART. I.

La conservation de la religion catholique apostolique et romaine, sans qu'on puisse en tolérer d'autres, selon les lois...

[Accordé.]

ART. II.

La liberté et sûreté des vies et propriétés de tous les bourgeois et habitans de Madrid et des fonctionnaires publics. . . . . *Également les vies, droits et propriétés des ecclésiastiques, séculiers et réguliers des deux sexes, concernant le respect dû aux temples, le tout conformément à nos lois et pratiques.*

[Accordé.]

ART. III.

On assure aussi les vies et propriétés des militaires de tous grades.

[Accordé.]

ART. IV.

On ne poursuivra aucune personne pour opinion politique... etc.

[Accordé.]

ART. V.

On n'exigera aucune contribution, si ce n'est celles ordinaires payées jusqu'à ce jour.

[Accordé, *jusqu'à l'organisation définitive du royaume.*]

ART. VI.

On conservera nos lois, nos coutumes, et tribunaux dans leur constitution actuelle.

[Accordé, *jusqu'à l'organisation définitive du royaume.*]

ART. VII.

Les troupes françaises, et leurs officiers, ne seront pas logés dans les maisons particulières, mais dans les casernes, pavillons, et non pas dans des couvens et monastères conservant les priviléges accordés par les lois aux classes respectives.

[Accordé... bien entendu qu'il y aura, pour les soldats et les officiers, des casernes, des *pavillons* meublés conformément aux règlemens militaires, mais dans le cas d'insuffisance desdits bâtimens, on aurait recours à d'autres moyens de logemens [1]]....

ART. VIII.

Les troupes sortiront de la ville avec les honneurs de la guerre, et se retireront où il leur conviendra.

Les troupes sortiront avec les honneurs de la guerre, défileront aujourd'hui 4 décembre à deux heures après midi, et déposeront leurs armes et leurs canons. Les bourgeois armés déposeront également leurs armes et leur artillerie, après quoi les habitans rentreront chez eux et les paysans dans leurs villages. Tous les individus enrôlés depuis quatre mois, sont dégagés de leur enrôlement et

1 J'ai mis cet article parce que j'ai entendu dire mille fois par des Espagnols, qu'après avoir *promis* qu'il n'en serait rien, l'empereur avait fait loger dans des couvens. On voit qu'il a stipulé que c'était *conditionnellement* qu'il exemptait les couvens.

rentreront dans leurs foyers. Tous les autres sont prisonniers de guerre jusqu'à leur échange, qui peut se faire immédiatement à grade et à nombre égal.

ART. IX.

On paiera fidèlement et constamment les dettes et obligations publiques et de l'État.

[Cet objet est un objet de politique qui concerne l'ensemble du royaume, et dépend de son administration générale.]

ART. X.

On conservera les emplois aux généraux qui *voudront* demeurer dans Madrid, et on laissera sortir ceux qui le *voudront.*

[Accordé... sinon l'emploi, *bien le paiement de leur traitement, jusqu'à l'organisation définitive du royaume.*]

ART. XI ADDITIONNEL.

Un détachement de la garde impériale prendra, aujourd'hui à midi, possession des portes du palais... Également à midi, les postes de la ville seront remis à l'armée française... A midi, la caserne *dite* des gardes-du-corps et l'Hôpital-Général seront remis à l'armée française; à la même heure, les parcs et magasins de l'artillerie et du génie seront remis au génie et à l'artillerie française.

Les barricades seront détruites, et les rues repavées [1].

L'officier français qui doit prendre le commandement

[1] Il paraît qu'ils savaient avant nous qu'on fait au besoin des boulets avec des pavés... en effet, un cinquième étage porte loin... et le pavé est un projectile qui ne manque pas.

de la ville de Madrid se rendra à midi à l'Hotel-de-Ville accompagné d'une garde pour concerter les mesures avec les autorités, etc.

Nous, soussignés, munis des pleins pouvoirs... etc.

Fait au camp impérial devant Madrid, le 4 décembre 1808.

Signé, ALEXANDRE.

THOMAS, MORLA, DON FERNAND DE LA VERRA.

Pour ampliation. ALEXANDRE.

Voilà une pièce curieuse. Croirait-on que cette capitulation est celle d'une ville, capitale d'un royaume dont le roi est captif de l'homme qui est devant ses murs !... pas un mot pour lui !... pas une parole d'intérêt !... pas une clause en sa faveur ou bien pour ce vieux roi qui les gouverna long-temps, si ce n'est avec honneur, du moins avec bonté. Et les réponse faites par Berthier, mais dictées par une autre pensée que la sienne !... en tout, cette capitulation m'a fourni bien des sujets de réflexion.

Elle fut envoyée à tous les commandans de corps d'armée. — Le maréchal Moncey en reçut une copie, étant devant Saragosse, qu'on l'avait chargé de *prendre* comme on lui aurait dit d'aller prendre la Courtille; après son affaire de Madrid, l'empereur croyait toujours de plus en plus

que l'Espagne ne tiendrait pas six mois, et j'en vais donner la preuve par la copie d'une lettre écrite au duc de Conégliano, maréchal Moncey, sous la date du 8 décembre, et que celui-ci envoya à Junot quand il le remplaça dans le commandement du siége de Saragosse. J'y joins la copie de la lettre du maréchal Moncey[1] :

« Monsieur le maréchal,

» La prise de Madrid, la défaite des différentes » armées des insurgés, *doivent enfin décider Saragosse;* aussitôt que vous aurez *investi* la place, » et que vous y aurez fait *rentrer* l'ennemi, vous » enverrez des parlementaires et vous entrerez » en négociations; offrez la même capitulation qu'à » Madrid. Vous en trouverez ci-joint la copie.

» Alexandre.

» Pour copie conforme,

» *Le maréchal duc de Conégliano*,

» Moncey. »

Alagon, le 2 janvier 1809.

» J'ai pensé, monsieur le duc, que vous seriez » bien aise de connaître les instructions que Son

1 Tous ces papiers font partie de ceux du duc d'Abrantès... Ils seront déposés, comme je l'ai déjà dit, chez mon éditeur.

» Altesse Sérénissime le major-général m'a adres-
» sées relativement à ma conduite envers la ville
» de Saragosse ; je vous envoie l'extrait de sa dé-
» pêche du 8 du passé, ainsi que la copie de la
» capitulation de Madrid, que peut-être Son Al-
» tesse Sérénissime ne vous a pas envoyée.

» L'attaque des ouvrages extérieurs de la place
» a eu lieu du 21 au 22, à neuf heures du matin.
» J'ai envoyé un parlementaire : la réponse du
» général Palafox a été négative.

» Je profite avec plaisir de cette circonstance,
» monsieur le duc, pour vous renouveler l'assu-
» rance de ma haute considération. »

Puis à la dernière ligne, de la main du maréchal :

» *Je vous embrasse de tout mon cœur, mon bien*
» *cher duc.*

» *Le maréchal, duc de Conégliano*,

» MONCEY. »

C'est le plus brave, le plus digne des hommes que le duc de Conégliano. Il était à cette époque le plus ancien général de l'armée. Chacun l'aimait et l'estimait profondément pour sa probité, sa belle conduite militaire, enfin ses nobles vertus à la Phocion... J'avais appris de Junot à l'aimer et à le respecter...

Il est bien extraordinaire que l'empereur pût ignorer le genre de défense de Saragosse !...

Comment Berthier peut-il écrire au maréchal Moncey :

» *Proposez-leur la même capitulation que celle qu'on vient d'accorder à Madrid.* »

Comment peut-on parler d'une même chose pour l'appliquer à deux circonstances, deux faits si diamétralement différens?... Saragosse, dont chaque maison était une forteresse... dont chaque habitant devenait un héros, fût-il un enfant, une femme... un vieillard... Saragosse, remplie des moines les plus fanatiques de l'Espagne... commandée par un homme stimulé par l'ordre immédiat de son roi... Saragosse enfin dont la résolution généreuse rappelle tout ce que l'antiquité raconte de merveilleux pour la défense des villes, mais pour l'effacer avec les flots de son sang pur et fidèle... Oh! Saragosse est une noble et grande cité...

Junot reçut à Bordeaux ces lettres... je ne sais où était envoyé le duc de Rovigo, ou bien où il allait, mais ils se rencontrèrent.

— Bonjour, Savary, lui dit Junot en allant à lui et lui donnant la main avec une loyale et franche cordialité.

— Comment se porte Votre Excellence? répondit le duc de Rovigo en faisant un salut jusqu'à terre, mais évidemment satirique dans son expression.

— Fort bien, mon cher général... dit alors Junot en changeant aussitôt de ton et de manière,

et surtout fort heureux de revoir enfin la France.

— Ma foi! il me semble que tu serais ingrat envers la providence, si tu ne regrettais pas le pays d'*Eldorado* dont tu viens... On dit que c'est tout-à-fait comme dans le conte de Voltaire... les enfans y jouent au petit palet avec des émeraudes et des rubis.

Et son œil étincelait comme les diamans dont il parlait. Junot connaissait bien son humeur, mais il ne l'avait pasjugé de cette force-là.

— Quant à toi, poursuivit le duc de Rovigo, on dit que tu as rapporté des diamans bruts d'une taille tout-à-fait inconnue à Paris : est-ce vrai?

— Je suis vraiment fâché, dit Junot, de ne pouvoir te montrer quelques-unes des pierres que j'ai choisies moi-même dans un grand sac de toile verte (c'est ainsi qu'on les rapporte du Brésil [1]), un sac de cette hauteur, ma foi...

Et Junot mettait sa main à la hauteur de trois pieds de terre à peu près... et le général Savary, et une autre personne qui peut aussi s'en rappeler, écoutaient avec une avidité sans pareille. — Dans un grand sac de toile verte, où il y en avait peut-être dix ou douze mille.

— Elles sont donc bien belles ces pierres?

— Mais elles sont d'une assez belle taille, dit Junot, pour que j'en aie fait creuser une, par

1 Je n'ai pas besoin de faire remarquer que Junot raillait en parlant ainsi.

exemple, pour faire un petit verre pour mon fils.

— Ah! mon Dieu!

— Oui, oui, dit à demi-voix l'un des auditeurs en se retournant vers l'autre; c'est très-vrai... Imaginez-vous que madame Junot a reçu un collier de pierres tellement grosses qu'*elle ne peut pas les porter*.

Ces paroles ont été dites aussi positivement que je les rapporte... Croirait-on qu'un homme d'esprit comme le duc de Rovigo, car on ne peut lui en refuser, et il en avait même beaucoup... qu'un homme d'autant d'esprit que lui ait pu répéter une absurdité de cette nature? Ces pauvretés prirent une consistance tellement positive, qu'à peine fus-je de retour à Paris qu'il ne fut bruit que de ma magnificence; cette magnificence était, disait-on, si *orientale*, que l'impératrice devait pâlir auprès de moi... On peut juger quelle belle et bonne pâture cela faisait pour les âmes charitables de ces femmes, dont l'envie n'avait déjà pu me pardonner la position élevée où l'empereur avait placé Junot, et que je recevais de lui. A partir de ce moment tous les pas que je faisais étaient observés; ce que je touchais se changeait en or, comme faisait ce roi de Lydie; tout ce que je portais était bien plus beau que ce que portaient les autres, et l'envie opéra un singulier effet : ce fut de me placer dans un jour qui faisait valoir même ce qui était défectueux. Cela n'est pas l'ordinaire de cette honteuse passion; je ne l'ai guerre vu que pour

moi... C'était à un tel point que j'aurais porté des diamans faux impunément, et que jamais on n'aurait voulu le croire. En voici une preuve.

J'avais envoyé mes diamans bruts en Hollande pour les faire tailler. Il y en avait cinq cents karats ; cela me coûta un louis le karat : voilà donc cinq cents louis de la taille seulement. Les saphirs, au nombre de vingt, en furent entourés, et de ce qui resta, avec mes épis de diamans, je fis monter une guirlande avec une rose jaune dans le milieu; formée par des diamans jaunes qui s'étaient trouvés par hasard dans les pierres brutes. Cette rose était plate, et même montée en or pour bien faire voir qu'elle était faite avec des diamans jaunes, et non pas *colorés* ; on prétendit que c'était *un seul diamant*... Du reste cette guirlande n'avait rien d'extraordinaire, et je pourrais citer plus de six de ces dames qui en avaient de plus belles que la mienne.

Mais je l'aurais cent fois répété, que j'aurais mieux fait de m'en aller parler aux sables du désert... Ma guirlande vallait, selon l'estimation du public, au moins trois cent mille francs ; et comment cela ne serait-il pas? Junot avait rapporté des tonnes d'or, et le jour de mon arrivée, les caisses de quadruples roulaient dans la cour de mon hôtel... Enfin, je vous dis que c'était comme au pays d'Eldorado.

Le fait est, car il faut dire à la louange du public que quelquefois il n'invente pas entièrement,

et qu'il existe une sorte de fond à ses sots propos ; le fait est que lorsque la nouvelle de mon accouchement parvint à Lisbonne, et en reconnaissance du service rendu par Junot pour les cotons, le commerce de Lisbonne me fit présent d'un collier de diamans composé de vingt-et-une pierres très-belles [1]. Mais il est à remarquer que *jamais il ne fut monté.* Junot me dit que j'éveillerais trop la jalousie des autres femmes, et il avait bien raison.... mais quel résultat eut sa prudence et ma retenue?...

Une seconde circonstance atténuante pour les mauvaises langues, c'est que Junot avait six cent mille francs comme gouverneur général du Portugal ; étant défrayé d'une grande partie de sa dépense, il rapporta en France une portion de ses appointemens. Lorsque je revins à Paris, il me dit d'emporter avec moi une somme en or qu'il avait avec lui, et qui, ainsi que je viens de le dire, venait de ses émolumens.

J'eus d'abord peur de voyager avec un appât pour les voleurs, mais Junot, qui n'était pas fort *intimidable,* se moqua de moi, et me fit emporter cette caisse dont le poids faillit d'abord être un obstacle, car elle pesait beaucoup : il y avait dedans quatre cent trente mille francs en or. Aussi, lorsque nous fûmes en route, la maudite caisse

1 L'estimation faite par l'*avaliador* Souza, était, je crois, de 350,000 fr.

me fit-elle damner, et sans M. Cavagnari j'aurais perdu et patience et courage; mais il était homme de tête, et comme il tenait essentiellement à ce que les quatre cent trente mille francs arrivassent sains et saufs, il fit si bien, que nous touchâmes sans accidens les murs de Paris; mais ils nous attendaient au port. En descendant cette caisse de malheur, elle reçut, soit un choc, soit une fausse direction; toujours est-il que la caisse s'ouvrit, et qu'il tomba une quantité de pièces de quarante francs, appelées dans le pays pièces de deux mille quatre cents [1]. Je laisse à penser ce que produisit sur une multitude badaude et curieuse la vue *d'une pluie d'or!*... quel effet cela fit sur les femmes de chambre... les mies... les gouvernantes... et sur les hommes, bon Dieu! car il n'était pas besoin de regards et d'oreilles féminins pour que la chose fût à l'instant même *colportée, augmentée*, et surtout *commentée!*... Les pièces d'or jouèrent le rôle de *l'œuf* pondu par le mari... il en était tombé peut-être cent... avant la fin du jour il y en avait un million!... On oubliait que je n'aurais jamais pu apporter une pareille somme dans ma voiture, parce que le poids s'y serait opposé... Mais l'exagération raisonne-t-elle?...

L'impératrice reçut aussitôt après son retour de Bayonne. Les cercles étaient alors bien brillans,

1 C'est 2,400 reits... monnaie fictive par laquelle on compte en Portugal.

si l'on se rappelle nos belles toilettes de cour : nos manteaux brodés en plain en lames d'argent et lames de couleur... nos pierreries bien mises en œuvre, nos bijoux en profusion, et rien de ces horreurs de bijoux faux dont les femmes se chargent aujourd'hui, et qui révèlent tout à la fois une sotte vanité et le manque de fortune. Cette dernière chose n'est pas un mal ; mais il faut alors avoir le bon esprit de ne pas regarder comme *une obligation* d'avoir des pierres luisantes aux oreilles... On peut être fort élégante sans diamans, et surtout sans diamans faux, d'autant mieux que cela se voit, et ne peut jamais se cacher...

Une femme avec laquelle j'étais liée de rapports bienveillans sans que nous allassions l'une chez l'autre, me dit un jour :

— Irez-vous au cercle demain ?

— Oui, sans doute... Pourquoi cette question ?... Avez-vous besoin de moi pour vous mener ou vous ramener ?

— Non... Mais je vous préviens que vous serez invitée à la table de l'impératrice si vous avez vos diamans. Les mettez-vous ?

La demande me parut si étrange que je demeurai stupéfaite.

— Je les mettrais... peut-être... Mais je voudrais bien savoir à quel propos l'impératrice fera l'honneur à mes diamans de les inviter à souper ?

— Oh ! si vous mettez vos perles, ce sera la même chose... Après tout, poursuivit-elle en riant,

peut-être serez-vous invitée sans avoir une chaîne d'or même au cou... Écoutez donc, vous êtes assez grande dame pour cela, ce dont toutes celles-là enragent.

— Ah çà, dis-je à la personne qui me parlait, vous me direz peut-être pourquoi tout cet appareil. Car enfin vous me paraissez si extraordinaire, tout aimable et spirituelle que vous êtes, qu'il faut que j'aie de vous une explication.

Elle se mit à rire.

— Vous êtes aimable, et je vous crois bonne, me dit-elle.... Aussi j'ai en grande pitié tous les sots caquets que j'entends; je hais les stupides... et certes on l'est terriblement dans ce pays de cour. Adieu, je suis de service, et il faut que je me sauve. Faites-vous *belle* demain, je vous le demande en grâce.

Elle partit en emportant une foule de paquets, car nous nous étions rencontrées *au Père de famille* [1]; et notre conversation avait eu lieu en partie dans le magasin, et en partie dans la rue.

Cette femme spirituelle, que j'aimais d'attrait, bien qu'elle imposât à beaucoup de gens, et que j'aimais, parce que je crois qu'elle aussi m'aimait un peu, était madame la comtesse de Rémusat; elle et sa sœur étaient deux charmantes femmes que je cherchais tout aussitôt que je les aperce-

1 Le plus bel établissement en ce genre qu'il y eût alors en France, et peut-être en Europe. Il était dirigé par M. Beaujé.

vais... Madame de Rémusat avait un peu de froid dans son accueil, mais ensuite on en appréciait d'autant mieux sa bonne grâce, lorsqu'elle était disposée à la témoigner, et madame de Nansouty, bonne, spirituelle, plus liante dans ses rapports que sa sœur, avait ce qu'elle a toujours, un charme tout particulier. Junot lui était bien dévoué, et moi j'ai toujours été heureuse de la rencontrer, car les femmes comme elle sont rares.

CHAPITRE V.

Cercle aux Tuileries. — Les diamans et les boutons de roses. — La beauté aux yeux louches. — Madame de Vaudemont. — Souper avec l'impératrice. — La robe de cour brodée en diamans. — Le déjeuner aux Tuileries. — La calomnie. — Le diamant de Portugal. — *Le Mémorial de Sainte-Hélène.* — Le roi et la reine d'Espagne sans argent. — L'Escurial et Sainte-Hélène. — La Providence. — Madame da Ega. — Le marquis de Marialva. — Le comte Sabugal. — Le marquis d'Alorna. — Société portugaise. — *Le sérail* de Junot. — Plaisanterie du ministère anglais. — L'amour en trois personnes. — Le méchant quatrain. — *Si, sur ma foi!* — Prise de Madrid. — M. de Flahaut et mademoiselle de Saint-Simon. — La grâce du père et la vertu de la fille. — L'injustice réparée. — Les aigles à Lisbonne. — Promesse de l'empereur. — Lettre de Berthier. — Le maréchal Soult. — Seconde lettre de Berthier. — Junot va commander en Aragon et en Navarre.

Je fis ce que j'avais dit à madame de Rémusat : je mis mes diamans. J'avais un manteau de tulle blanc brodé en lames d'argent, tout en plain, et toute la queue et le tour de la jupe avaient une guirlande de boutons de roses, non épanouis. Quelques boutons étaient placés entre la guir-

lande de diamans et le peigne. A cause de la rose de diamans jaunes, j'avais été au moment de mettre des boutons de roses jaunes, mais Leroy, dont le goût était si exquis, me fit remarquer qu'autant les diamans allaient bien avec une robe de velours ou de satin gros-jaune, autant une simple guirlande dont la faible nuance serait écrasée d'ailleurs par l'éclat des brillans et de la broderie en lames, irait mal, même à mon visage *espagnol*. J'ai mis cette observation d'un homme fameux, pour *l'instruction* des jeunes femmes.

Il y avait grand cercle aux Tuileries ce même jour, non pas dans les appartemens d'en bas, mais bien dans la salle des maréchaux, et souper dans la galerie de Diane. J'arrivai presque l'une des dernières dans la salle du Trône, et fus fort mal placée; mais en revanche, et par la même raison, je fus très-bien dans la salle du concert et au premier rang. Madame de Rémusat, qui était de service, sourit en me regardant, et je vis en même temps par la direction que prit son regard que l'impératrice donnait ses ordres à M. de Beaumont. En effet, quelques momens avant la fin du concert, je le vis s'approcher de moi, car il avait fait sa tournée comme une petite couleuvre en avançant sans mouvement et sans bruit.

— Sa Majesté l'impératrice vous invite à souper, madame la duchesse.

Je m'inclinai.

— Je vais déposer la même faveur aux pieds de cette beauté altière...

Et il me montrait une grande, grosse, blanche et presque louche personne qui regardait en grand mépris tout ce qui l'entourait; ce qui faisait dire :

— Mais pourquoi donc y vient-elle ?

C'était madame de Vaudemont.

Lorsque je fus près de l'impératrice, à peine eus-je fait ma révérence, que Sa Majesté m'indiqua de la main le siége à côté d'elle, et tout aussitôt ses yeux se portèrent sur la fameuse rose en diamans jaunes qui se trouvait au milieu de ma guirlande. A peine l'eut-elle regardé deux fois, qu'elle vit sur-le-champ la vérité, et sourit de manière à montrer qu'elle reconnaissait tout à la fois la bêtise et la méchanceté des rapports qui avaient été faits à l'empereur. J'ai su depuis que l'empereur l'avait chargée d'*une sorte d'enquête* relativement à cette merveilleuse *rose faite d'une seule pierre*.

L'impératrice était sans doute légère, mais elle avait de la bonté, et elle me le prouva dans cette circonstance. Elle se pencha vers moi, et me dit :

— Savez-vous qu'on vous a fait de ridicules affaires avec l'empereur! et puis Junot qui va encore aigrir les rapports en disant des folies! Il sait très-bien que l'on ne peut pas *creuser un dia-*

mant... Pourquoi donc dire une pareille chose? Aussi a-t-on répandu partout que votre cour est pavée en or, et que vos diamans sont si gros que vous ne pouvez pas les porter. On parle aussi d'une robe de cour que vous devez faire broder en brillans!...

Je ne pus retenir une exclamation... L'impératrice me fit signe, puis elle me dit plus bas :

— Venez déjeuner demain avec moi, vous m'expliquerez tout cela...

Le lendemain je fus déjeuner aux Tuileries. L'impératrice me raconta tout ce qui lui avait été dit... Bonté du ciel!... quelles absurdités!... quelles sottises! On avait cherché à lui faire accroire que j'avais de plus beaux diamans qu'elle!... Et en effet, si cette fameuse rose en brillans jaunes était d'un seul morceau, le Régent, le diamant de la czarine, celui du Portugal, le Sancy, Grand-Mogol, tout cela n'eût été *que de la grenaille*.

Il me faut dire ici ce qui fut inventé pour le diamant du Portugal. Comme il existe encore à Paris [1] quelques-uns des misérables qui ont cherché à noircir la plus belle et la plus pure existence

1 Je voyais l'autre jour un homme dont la bassesse fut grande pendant dix ans, car pendant tout ce temps il fut perfide envers ses souverains... ses bienfaiteurs... Il était *là*... devant moi, me parlant d'*honneur*, de *loyauté*, d'*amitié !* et le misérable a dit des choses aussi fausses qu'absurdes sur mon mari!... mais patience, le jour de la justice viendra.

en attaquant Junot dans son honneur, relativement à toutes ces indignités de diamans de Portugal, je veux parler à voix haute, pour que cette voix prononçant des paroles de vérité et répondant aux mensonges de l'infamie, devienne un monument justificatif.

On pense bien que le prince du Brésil ne s'en était pas allé de Lisbonne sans emporter avec lui tout ce qu'il pouvait emporter. Les diamans ne tiennent pas assez de place pour être abandonnés en pareille occurrence. Aussi ce fut eux qui firent le *fond* des choses emballées. Le prince voulait emporter l'argenterie et les bijoux sacrés. Ce fut M. d'Araujo, quoiqu'il n'eût plus guère de crédit, qui s'opposa à cette mesure. Mais tout ce qui put être enlevé le fut, et les gros morceaux d'or natif retournèrent au Brésil. Or il y avait au cabinet d'histoire naturelle de Lisbonne un simulacre du fameux diamant du Portugal, taillée en demi-cône comme lui, et présentant la même forme sphérique et conique que le diamant. Dessus était une petite inscription portant le nombre de karats qu'il pèse, et une autre placée à l'endroit du crapaud. Ce simulacre est, je crois, en bois de sapin ou tel autre bois blanc. Je l'avais encore il y a quelques années. Je l'ai perdu dans mon retour de Versailles à Paris; il était gros comme un abricot. Comme ce diamant du Portugal avait une renommée universelle, je crus qu'il serait amusant pour quelques personnes savantes d'examiner son

portrait, ou plutôt sa *statue*, je le montrai d'abord à Millin, puis à Devois mon bijoutier, et enfin un soir, dans mon salon, je le fis voir à tout le monde ; non pas que jusque-là j'y eusse attaché le moindre mystère, mais parce que je ne pensais pas que cela fût amusant, si ce n'est pour les personnes de science ; quant à moi j'aurais dû avoir celle du monde un peu mieux que je ne l'avais alors. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que dans tout Paris, et une partie des provinces où j'avais des amis et même des parens, on disait que je possédais le diamant du Portugal, et la chose était positive, puisque *moi-même* je le montrais. C'est pour le coup que le duc de Rovigo eut beau jeu à dire que mes enfans jouaient au petit palet avec des diamans et des rubis... Oh pitié !... pitié que de semblables sottises.

J'expliquai plusieurs de ces faits à l'impératrice, et, il faut que je lui rende justice, elle revint aussitôt que je lui mis sous les yeux les preuves de ce que je lui disais, et que surtout je lui prouvais combien de semblables misères étaient absurdes et ridicules. Mais j'aurai bientôt à revenir sur ce sujet, et c'est l'empereur lui-même, qui, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, m'a donné un certificat de véracité pour ce que j'ai à raconter de notre étrange entrevue.

Nous étions à Paris dans une singulière attente des événemens. L'Espagne attirait tous les regards. L'Italie les réclamait aussi, car les affaires de la

cour de Rome étaient dans un état plus qu'alarmant, pour ceux qui s'intéressaient à la religion. Mon frère, qui depuis dix ans était toujours à Marseille, venait de recevoir d'illustres hôtes. La famille royale d'Espagne était à Marseille, et déjà une grande gêne se faisait sentir dans son intérieur. Mon frère m'écrivit pour me dire combien cela faisait mauvais effet, et puis le digne et loyal garçon ne comprenait pas beaucoup qu'un semblable traité ne fût pas exécuté dans tous ses points. Le prince de la Paix l'avait captivé, et il m'écrivit à cet égard des lettres que j'ai encore, et qui prouvent seulement qu'un homme très-supérieur peut s'abuser. Albert vint lui-même à Paris pour suivre les affaires qu'il aurait voulu n'avoir nullement à diriger. Le comte et la comtesse Thibeaudeau étaient à Marseille à cette époque, et faisaient dignement les honneurs de la ville aux exilés... Mais hélas! ce n'était plus même le morne Escurial... Plus de chasse... plus de ce mouvement qui était la vie pour un homme comme Charles IV... Quand je pense à la souffrance morale et physique que devait éprouver ce malheureux prince, et que je la compare à celle de cet autre infortuné dont la douleur rongeait l'âme comme le vautour de Prométhée, je ne puis repousser un sentiment de crainte profonde envers une Providence dispensatrice de tous les biens, mais aussi de tous les maux.

J'avais trouvé, en rentrant à Paris, à mon re-

tour de La Rochelle, une grande partie de l'ancienne société de Lisbonne : la comtesse da Ega, ses deux belles-filles[1], le marquis d'Alorna, le comte de Sabugal, le marquis de Marialva, le marquis Ponte de Lima, le marquis de Valença, et quelques autres Portugais.

— Sois bonne pour tous ces exilés, m'avait dit Junot, et je t'en saurai gré. Ne crois pas surtout aux bruits ridicules qu'on a fait courir sur toute ma société de Lisbonne.

— O mon Dieu ! lui dis-je en riant, je m'en tiendrai à l'article des journaux anglais.

Il se mit à rire aussi.

— Ils ont menti, comme tout ce qu'on a dit làdessus.

Et il riait toujours plus fort.

— Ah çà, voyons, je ne suis pas jalouse, car nous sommes de trop vieux mariés pour cela, mais n'y a-t-il donc rien de vrai dans le quatrain qu'on attribue à M. de Nisas ?

— Le quatrain n'est pas de lui.

— Ah ! tu conviens donc qu'il y en a un ?

— Comment s'il y en a un !... je le crois, pardieu, bien !... Qui l'a fait, Dieu le sait, ou plutôt le diable... Je voudrais tenir l'auteur[2] !

[1] La comtesse da Ega était, je crois, plus jeune que dona Violante l'aînée de ses belles-filles, aujourd'hui madame de Choiseul.

[2] L'auteur était M. de Soucy, aide-de-camp du général Kellermann.

— Comment ! la passion va jusque-là ? mais c'est une merveille... On prétend (ce sont toujours les journaux anglais qui parlent) [1] que tu faisais l'amour en Portugal comme on explique le Verbe, un Dieu en trois personnes [2]. Étais-tu donc amoureux de toutes les trois ?...

— Pas d'une seule seulement.

— Oh ! pour celui-là je n'en crois rien.

— *Si, sur ma foi !*

Je me mis à rire, car le mot était drôlement chosi... Mais Junot ne le remarqua pas d'abord... puis, me voyant toujours rire, il s'aperçut du motif, et me répondit, par un éclat si prolongé, qu'il lui en vint les larmes aux yeux.

— Eh bien ! poursuivit-il, je te jure, par toi-même, que je te dis la vérité... *Quand j'ai été dis-*

1 Les Anglais avaient mis dans un de leurs journaux, et tous l'ont répété : » Lorsque nous prenons le général Junot, nous sommes assez heureux pour ramener son sérail. »

Ce fut l'empereur qui me parla de cet article, et m'apprit qu'il avait paru en Angleterre.

2 L'article est étonnament spirituel et de bon goût. Je ne me rappelle plus dans quel journal précisément. Je sais bien que Millin me l'apporta tout traduit, et que je n'ai rien lu de plus plaisamment comique, et surtout sur une belle dame qui depuis a fait l'Artémise au point d'en avoir, non pas mal aux yeux, mais de belles et bonnes rentes... Parlez-moi d'une douleur comme cela, et non pas de ces chagrins bien concentrés qui nous fouillent au cœur, et silencieux comme la tombe vers laquelle ils nous mènent, y descendent avec nous sans avoir été connus.

trait de ma droite route, ma chère Laure, j'en ai déploré la cause bien plus que j'en ai chéri l'objet [1].
— Toujours est-il que les deux tiers du Verbe d'amour n'avaient nul besoin de moi. Il n'en restait qu'une qui avait à faire de mon assistance; aussi fus-je pour elle, je crois, tout ce qu'une femme peut être pour une autre femme dans un pays où elle vient en étrangère. Madame da Ega était une jeune femme fort jolie, fort spirituelle, remarquablement instruite, gracieuse dans ses façons, et tout-à-fait *avenante.* Je l'accueillis à double titre d'exilée et d'aimable femme. Je mis à sa disposition mes chevaux, mes loges, je la présentai à mes amis... Je voulais lui prouver que les propos et les caquets du monde étaient pour moi de nulle valeur.

L'empereur était en Espagne, où il avait fait ce qu'il faisait partout. A peine avait-il paru, que son nom seul avait répandu l'épouvante, et que les Espagnols, comme les Anglais, avaient cédé à son génie. Madrid était sous l'effet du charme, l'Espagne était soumise en apparence, et rien dans le fait ne faisait soupçonner que l'incendie allait éclater avec plus de violence, quand le MAÎTRE de tous allait s'éloigner du foyer du danger, que lui-même accroissait sans se douter du mal qu'il pouvait faire. Il avait quelquefois des idées erro-

1 Cette phrase fut répétée depuis dans plusieurs de ses lettres, et le fut avec intention pour rappeler cette première conversation entre nous.

nécs dans leur application, ce qui est nécessairement forcé quand le principe est faux; je mets du nombre ce qui arriva à Madrid.

Cette entrée à Madrid me rappelle une histoire de peu d'intérêt pour le fond, mais qui est bien attachante dans ses détails.

Il y avait trois jours que l'armée française était entrée dans la capitale de l'Espagne, lorsqu'un jour M. Charles de Flahaut, alors aide-de-camp du prince de Neufchâtel, et l'un des plus agréables jeunes gens de Paris, s'il n'était même à bien dire celui qui l'était le plus dans l'acception *agréable* surtout, tournant le coin d'une rue assez déserte, vit près de lui une femme d'une taille élégante, qui paraissait marcher avec peine, et s'appuyait par intervalle contre la muraille; cette femme avait une taille élancée, et tout en elle annonçait de l'élégance et de la distinction. M. de Flahaut n'était pas homme à se tromper à cet égard-là, et pourtant ce fut ce qui lui arriva.

D'abord il suivit la belle marcheuse, parce que elle avait un petit pied, qu'elle était bien chaussée; deux choses au reste bien communes en Espagne, mais qui devaient séduire un Français arrivant à Madrid. Puis, comme la rue était solitaire, il s'approcha d'elle... comme il vit qu'elle ne s'en effarouchait pas, il continua sa poursuite... Tout à coup il entendit gémir... des sanglots étouffés... il doubla le pas... il ne vit qu'une tête de femme enveloppée d'une mantille noire,

d'où s'échappaient quelques boucles de cheveux d'un blond cendré ravissant... M. de Flahaut, à cette époque, n'était pas du tout effrayant pour une femme comme celle qu'il pourchassait, et qui pouvait l'apprécier; il le savait à merveille. Il doubla donc le pas, et adressa la parole à la jeune femme en y mêlant quelques mots peut-être un peu lestes; car la solitude dans laquelle était cette femme, cette affliction, ces larmes, ces soupirs, tout cela lui parut destiné à l'attirer, et poursuivant son dessein de terminer l'aventure, il prit le bras de la jeune femme pour le passer sous le sien. L'inconnue poussa un cri, et dans le mouvement qu'elle fit pour dégager sa mantille, le voile tomba, et laissa voir à M. de Flahaut un visage charmant couvert de larmes, et pâle de l'effroi qu'il venait de lui causer. A peine l'eut-il fixée que son erreur se dissipa; il se confondit en excuses, qu'il croyait n'être pas comprises, et continuait à offrir son bras, mais ce n'était plus dans le même motif. L'inconnue, sans écouter ses excuses, se dégagea de nouveau, et sans répondre, sans dire un mot, elle s'échappa, et laissa M. de Flahaut seul, et tout en liberté de rêver à son aventure. Cette femme si agréable et si affligée, il voulait la retrouver; cette pensée l'occupa toute la nuit et la matinée du lendemain. Cependant il ne pouvait se livrer à aucune recherche, car il était de service auprès du vice-connétable, et l'empereur passait une revue le matin

même... Il se rendit à son devoir, mais avec l'ennui qu'on apporte à faire une chose qui empêche votre volonté d'agir comme l'âme l'inspire... il avait de l'humeur enfin; et moi, qui le connais depuis sa première jeunesse, je dis qu'il n'était pas dans son moment de conquête, parce qu'il n'est pas aimable du tout quand il boude... Il monta donc à cheval avec une préoccupation chagrine, et suivit son prince à la revue... Quelle fut sa surprise lorsque, dans cette femme qui vint se précipiter sous les pieds du cheval de l'empereur en criant : — Grâce! grâce! pour mon père! Dans cette femme déjà si touchante, M. de Flahaut retrouve son inconnue de la veille...

M. de Flahaut avait alors des opinions fort chevaleresques... Il avait presque insulté une femme, et une femme malheureuse... il résolut de ne lui présenter aucune excuse, mais d'être pour elle un frère et un ami *désintéressé*... A dater de ce moment, il veilla sur la destinée de mademoiselle de Saint-Simon, et il est probable qu'elle lui a dû une grande partie de tout ce qu'elle a pu trouver de consolation dans la cruelle épreuve que Dieu lui envoyait encore. C'est une charmante personne que mademoiselle de Saint-Simon; je l'ai connue à Madrid lors de mon premier voyage; je la voyais souvent chez l'ambassadrice de France, qui elle-même en faisait grand cas. On était déjà disposé à l'aimer en connaissant la conduite de son père avec elle. Il était pour sa fille ce qu'il fut

pour son fils, qui mourut sur la neige de la suite de ses blessures... Il était pourtant avec son père!... Sa fille lui restait... il ne fut pour elle qu'un tyran... C'est cependant elle qui criait : *Grâce! grâce pour mon père!*... et qui fut s'enfermer avec lui dans un cachot, lorsque son éloquence filiale eut fait commuer la peine de mort en une détention éternelle!...

L'empereur se trompa à l'égard de son père; il crut faire un grand acte de clémence en lui donnant la vie, et il se trompa, je le répète. M. de Saint-Simon avait droit à l'article 5 de la capitulation de Madrid, par lequel tous ceux qui ont pris part aux troubles politiques sont exempts de recherche... La condamnation de M. de Saint-Simon avait fait un très-mauvais effet; sa grâce ne fit aucune sensation; une injustice réparée n'est pas une grâce.

Dans le peu d'instans que Junot put entretenir l'empereur il lui dit :

— Sire, la seule grâce que je sollicite de Votre Majesté, c'est de me renvoyer à Lisbonne. Laissez-moi reporter avec gloire sur ses murailles les aigles que j'en ai emportées sans honte... Je vous en supplie, sire, laissez-moi retourner à Lisbonne.

L'empereur le lui promit, et en effet il reçut le commandement du 8e corps, formé des mêmes troupes qui avaient évacué le Portugal par suite de la convention, et qui, ayant perdu le titre

d'*armée de Portugal*, brûlaient de le reconquérir. Junot, non pas humilié, mais profondément navré de son retour, n'avait jamais autant désiré *faire le coup de fusil*, comme lui-même le disait. Il pressa tellement son départ, que le prince de Neufchâtel lui écrivit enfin de *Chamartin* [1], la lettre suivante. Je vais la transcrire en entier, parce qu'elle porte un cachet de l'époque et une couleur toute spéciale.

« Chamartin, le 16 décembre 1808.

« Je vous ai expédié par *duplicata* [2], monsieur » le duc, l'ordre de vous rendre à Burgos, où » l'intention de Sa Majesté est que vous vous oc» cupiez de former votre corps d'armée. La bri» gade du général Dufresne ne se trouve pas por» tée sur l'état de quinzaine que vous m'avez » envoyé. J'ai expédié des ordres pour que toutes » vos troupes se réunissent à Burgos. J'envoie » l'ordre au bataillon de marche de Portugal, qui » est à Pampelune, d'en partir de suite. Dans le » cas où vous ne lui auriez pas déjà envoyé cet » ordre, je lui prescris de se rendre en toute di» ligence, et nonobstant toute raison, de Pampe-

1 Quartier-général de l'empereur, à une lieue de Madrid.

2 On avait déjà besoin des duplicata, car les courriers étaient enlevés par les partisans, tels que don Julian, le Capucin et le premier Mina, le plus méchant des deux.

» lune à Burgos, où aussitôt son arrivée il sera
» dissous et incorporé dans la division Loyson.
» Quant à la brigade Dufresne, si elle n'est pas
» avec vous, elle doit être à Bilbao. Je donne
» l'ordre au 1er régiment de hussards qui arrive
» le 21 à Vittoria de suivre sa route jusqu'à Bur-
» gos, où il sera à vos ordres, et fera partie de
» votre corps d'armée. Faites-moi connaître,
» monsieur le duc, où se trouvent le personnel
» de votre artillerie, vos chevaux, vos selles, vos
» colliers, vos harnais. Envoyez un courrier pour
» accélérer leur marche. C'est là le principal ; on
» trouvera toujours des pièces pour le premier
» moment. Enfin, ne *perdez pas un instant pour*
» *activer par tous les moyens possibles* la formation
» et entière organisation de votre corps d'armée.

» L'empereur ordonne que vous envoyiez un
» officier de votre état-major au duc de Dalmatie,
» qui est à Saldana, afin de connaître sa position;
» et si le corps d'armée de ce maréchal se trouvait,
» par les circonstances, être trop pressé par des
» forces supérieures, *Sa Majesté vous autorise à*
» *le soutenir.* Cependant, monsieur le duc, *vous*
» *ne devez marcher, pour soutenir le maréchal*
» *Soult, que dans le cas où vous jugeriez* vous-
» MÊME *ce mouvement absolument nécessaire.* Vous
» devez vous occuper avant tout de désarmer
» le pays, et *de maintenir* la tranquillité. Le
» duc de Dantzik avec son corps d'armée est à
» Talaveyra da Reyna, et les divisions de ca-

» valerie Milhau et Lassalle sont sur Badajoz.
» Recevez, monsieur le duc, l'assurance de ma
» considération,

» *Le vice-connétable*, *major-général*,

» ALEXANDRE. »

Cette lettre est, comme on l'a pu voir, du 16 décembre, et datée de Chamartin. En voici une seconde, également de Chamartin, du 17 décembre, et au-dessous de la date il y a *midi* de la main de Berthier: sans doute pour indiquer qu'il était important que Junot sût que la lettre était partie à cette heure-là.

« Chamartin, le 17 décembre 1808,
à midi.

» L'empereur, monsieur le général duc d'Abrantès, ordonne que vous partiez aussitôt la
» réception de cette lettre, de votre personne,
» avec vos aides-de-camp seulement, pour vous
» rendre devant Saragosse, où vous prendrez le
» commandement en chef du 3e corps d'armée,
» commandé en ce moment par le duc de Conegliano. Sa majesté ayant jugé à propos d'appeler
» ce maréchal au quartier-général impérial pour
» lui donner une autre destination, votre chef
» d'état-major du 8e corps restera au 8e corps,
» le général Harispe restera au 3e corps. Le duc

13.

» de Conegliano n'a ordre de n'emmener avec » lui que ses aides-de-camp ; ainsi vous trouve» rez l'état-major, l'administration, le génie, l'ar» tillerie de cette armée dans toute son organisa» tion. Vous laisserez le commandement provi» soire du 8e corps au plus ancien général de » division. Vous lui laisserez également tous les » officiers d'état-major, le génie, l'artillerie et » l'administration anfin, tels qu'ils existent dans » l'organisation actuelle. *Avant d'aller en Portu» gal, il faut que Saragosse soit pris*. Sa Majesté, » monsieur le duc, vous donne le commande» ment de la Navarre, de Pampelune et du 3e » corps. Le duc de Trévise se trouve dans ce » moment devant Saragosse. Il est spécialement » chargé de couvrir le siége de cette place, soit » du côté de Calatayud, soit du côté de Barce» lonne. Quant à vous, monsieur le duc, vous » êtes chargé avec le 3e corps que vous allez com» mander, de faire le siége de Saragosse, ET DE LE » PRENDRE... Je vous préviens que le général Wouil» lemont et l'adjudant commandant Loucet sont » en marche avec quatre mille hommes, *mique» lets ou chasseurs de la montagne*, pour se rendre » par la vallée de l'Aragon *sur Jaca*. Ce corps est » à vos ordres. Sa Majesté vous recommande de » ne laisser dans Pampelune que ce qui est rigou» reusement nécessaire pour défendre la citadelle » et maintenir la ville, afin de grossir, autant que » possible, votre corps de siége de Saragosse.

» Vous trouverez ci-joint l'ordre qui prévient » le maréchal duc de Conegliano qu'il doit vous » remettre le commandement du 3e corps. Il ne » devra en recevoir *l'avis que par vous-même et* » *lorsque vous le verrez.* Vous sentez assez l'im- » portance de cette disposition nécessaire, pour » qu'il n'y ait aucun moment d'intervalle ni d'in- » certitude dans le commandement.

» Poussez vigoureusement le siége de Saragosse. » Le général Lacoste, aide-de-camp de l'empe- » reur, qui connaît le pays, vous sera d'un grand » secours.

» Le prince de Neufchâtel, vice-connétable
» major-général de l'empereur,

» ALEXANDRE. »

» *P. S.* Vous ne devez emmener aucun gen- » darme du 8e corps; partez seulement avec vos » aides-de-camp. »

C'est une chose remarquable que le style de ces lettres... Que de détails observés ! que de soins... que de pensées toutes sérieuses et profondes, et en apparence presque futiles ! *ne donnez aucun avis du changement de commandement... qu'il ne le sache* que par vous-même... cet ordre est à lui seul tout un texte.

Mais ces lettres [1], la dernière surtout, sont dictées par l'empereur. Il n'y a que lui pour masquer son changement de parole par cette nécessité de prendre Saragosse... Cette gloire jetée là comme appât, à un homme qui l'aimait avec délire... et puis ce commandement de la Navarre et de Pampelune... Cette dernière lettre est bien adroite !...

Néanmoins, Junot partit pour Saragosse le cœur navré ; et je dois dire que l'empereur fit une grande faute en n'envoyant pas Junot avec le 8e corps en Portugal. Cette armée aimait son chef... elle avait été comblée par lui. Tout ce qui en faisait partie regardait Lisbonne comme un Éden. La colère que quelques chefs de l'armée ont eue, peut-être avec raison, et qui fut provoquée en effet par la conduite misérable de trois ou quatre individus, aurait fui devant la possibilité de châtier ces mêmes personnes par le retour de l'armée française... le simple retour seulement... il n'aurait fallu que cette nouvelle pour que la marquise d'Anjeja reprît sous son bras les trois ou quatre mauvaises croûtes qu'elle prétendait qu'on lui avait prises, et qu'elle vînt à deux genoux pour supplier un général, un capitaine, un soldat de les prendre, car la marquise d'Anjeja était connue pour solliciter

[1] Toutes ces lettres seront chez mon éditeur, ainsi que je l'ai annoncé ; car je ne puis faire autant de *fac simile* que je l'aurais voulu. Les pièces que je possède sont au nombre de plus de quatre cents.

les officiers français d'accepter d'elle beaucoup de marques de souvenirs... il est vrai qu'elle savait ensuite se faire rendre ses cadeaux; et lorsque les Anglais entrèrent à Lisbonne, elle se plaignit qu'on lui avait pris quatre mauvais tableaux, qu'elle redemandait; le maréchal Beresford, qui, par ses façons brutales, est, dit-on, plutôt un maréchal ferrant qu'un maréchal à bâton brodé, ne fit pas le Sancho-Pança, qui, dans l'île de Batavia, savait, comme partout, qu'on ne prend aux femmes que ce qu'elles veulent bien laisser prendre... Le maréchal Beresford, tout heureux d'avoir à proclamer des injures et de faire le grossier, se mit à crier à la vertu, à la probité, mais à crier comme un sourd, et tellement, que si j'eusse été à côté de lui j'en aurais eu peur... Je n'aime pas les hommes qui crient si haut après les autres... Il y a toute une nature tombée dans cette réjouissance du mal. Les femmes les plus vertueuses sont bien autrement indulgentes que celles qui sont fautives... Il en est de même des hommes dont le cœur est droit et la conduite honorable; ils ne croient pas au mal... et lorsqu'ils le voient de manière à ne pas pouvoir le repousser, alors ils prennent en pitié le coupable et jettent un voile charitable sur ses fautes : cette conduite n'est heureusement pas aussi rare qu'on voudrait le faire croire.

CHAPITRE VI.

L'empereur chasse les Anglais d'Espagne. — M de Metternich. — Madame de Metternich. — Note curieuse et fausse mise dans le *Moniteur*. — Le duc de Cadore. — Siége de Saragosse. — Ses horreurs. — Junot est souffrant de ses blessures. — Ses chagrins. — Il veut se tuer. — Dureté de l'empereur. — Prise de San-José. — Mort de mon cousin Georges. — Lettre de ma tante. — Les ingrats. — Mort du général Lacoste. — Le comte de Fuentès dans un cachot. — Les mineurs. — Lettre de Junot à Berthier. — Réponse. — Savez-vous que j'ai un tribunal *qui condamne à mort!* — Retour de l'empereur à Paris. — Sinistres prévisions. — Exil de madame de Staël et de madame Récamier. — Opinion de Junot sur madame Récamier. — Elle ne veut pas devenir l'*amie* de l'empereur. — Fouché entremetteur. — Billet. — Fouché redevenu *Père Lachaise.*

Tandis que l'empereur était en Espagne, qu'il chassait les Anglais, et qu'il cherchait la victoire jusque sur le sommet des Asturies, les affaires ne prenaient pas une bonne tournure en Italie auprès du saint-père, et l'horizon s'obscurcissait tout-à-fait en Allemagne. M. de Metternich était traité avec une froideur qui devait avoir une cause, et pour montrer cette froideur tout-à-fait d'une

manière positive, un jour de grand cercle, madame de Metternich ne fut pas invitée à souper à la table de l'impératrice, ni même à aucune des tables des princesses... c'était presque une insulte. Mais le plus curieux du fait, fut une note diplomatiquement rédigée, insérée dans le *Moniteur*, et qui était là sous la forme très-spirituelle d'une conversation entre le duc de Cadore, alors ministre des affaires étrangères, et le comte de Metternich. On y fait jouer à celui-ci le rôle le plus ridicule du monde. Il arrive chez le duc de Cadore, et lui demande pour quelle raison madame l'ambassadrice d'Autriche n'a pas été invitée à souper par Sa Majesté l'impératrice. M. le duc de Cadore répond ce qui lui vient à l'esprit. Je ne me rappelle plus ce qu'il dit, mais c'était bien absurde; et puis le proverbe finit là.

En vérité c'est pitié de voir employer de semblables moyens, surtout lorsqu'on sait à n'en pouvoir douter, que la conversation était toute d'imagination; c'est-à-dire que peut-être dans un de ces longs entretiens, qui alors avaient lieu presque tous les jours, M. de Metternich s'est-il plaint d'un manque d'égards envers madame de Metternich, qui d'ailleurs par elle-même était une personne bien recommandable; mais ce ne fut pas autrement, et je ne crois pas que cela fût même DU TOUT. C'est en cela que l'empereur était souvent servi par des gens qui croyaient faire merveille en agissant ainsi, et qui le compromettaient d'une façon

désagréable... Enfin tout était à la guerre, et bientôt elle fut déclarée. Pendant ce temps, Junot était devant Saragosse, où le siége le plus étrange qui fut jamais était dirigé par lui, si toutefois on peut appeler un siége l'attaque successive de chaque maison.. Les lettres de Junot étaient déchirantes.... il ne pouvait, sans avoir lui-même le cœur brisé, voir tomber à ses pieds ses soldats périssant tragiquement et plus tragiquement qu'on ne périt à la guerre...La peste menaçait de répandre ses ravages au dehors de la ville, comme elle le faisait au dedans... Chaque jour on attaquait une maison ; les Espagnols la défendaient de chambre en chambre ; chaque réduit était le tombeau d'un des nôtres, ou d'un Espagnol.

— Je ne puis supporter ce spectacle, m'écrivait Junot... Il faut un cœur de pierre, ou plutôt il faut n'en pas avoir.

Bientôt il éprouva deux peines très-vives. L'une fut d'apprendre qu'Armand de Fuentès, l'un de nos amis intimes, était prisonnier dans Saragosse, et que Palafox, dont il était parent, l'avait fait enfermer pour le soustraire à la fureur populaire dans une des maisons de la ville... Junot aimait beaucoup le comte de Fuentès ; en apprenant cette nouvelle il me l'écrivit, et je m'aperçus au style assombri de sa lettre combien il était affecté. Cette pensée d'ordonner de creuser la mine dans un lieu où son ami pouvait être enfermé, fit sur Junot un effet qui influa sur sa santé. Il était venu

à Saragosse malgré lui ; il avait pris le commandement de ce siége avec un dégoût qui lui en donnait pour tout ce qu'il y faisait. Ses blessures lui faisaient mal ; il éprouvait surtout à celles de la tête des douleurs violentes. Cette longue et belle cicatrice qu'il avait le long de la joue gauche, près de l'œil, lui causa d'horribles douleurs. Il m'écrivit dans le mois de janvier :

— Il y a des momens où je suis tenté de me brûler la cervelle... Si ton souvenir et celui de mes enfans ne me retenaient le bras, un coup terminerait tout.

Cette lettre m'effraya. Je ne savais pas tout encore, je l'appris bientôt.

L'empereur n'a jamais admis qu'on ne fît pas à l'heure même ce qu'il commandait. Il avait fait dire à Junot : Allez à Saragosse, ET PRENEZ SARAGOSSE... Donc *il fallait que Saragosse fût pris*. Mais il n'en allait pas ainsi, et chaque moellon arraché des *maisons-forteresses*, ne tombait que teint du sang français. Junot s'aperçut au ton froid et sec que l'empereur prit avec lui dans quelques-unes de ses lettres, qu'il était mécontent. Cependant il venait de prendre le couvent de Saint-Joseph, que les Espagnols avaient transformé en une redoute terrible, et c'était un véritable succès. Hélas! il ne le fut pas pour moi. Junot avait pris avec lui un de mes cousins issu de germain, fils d'une cousine, ou plutôt d'une sœur de ma mère, madame de Saint-Ange, dont j'ai parlé dans les

premiers volumes de ces Mémoires. Georges m'avait été envoyé tout enfant par ma tante avec son frère Alexandre. Un jour je vis ces deux enfans arriver chez moi du fond du Languedoc, où ma tante avait une fort belle propriété, où elle vivait retirée avec quatre filles et deux garçons.

« Laurette m'écrivait ma tante, je t'envoie tes » deux cousins ; tu es riche, tu es une grande » dame à la cour de Napoléon. Je pourrais bien » aller lui rappeler que nous avons souvent joué » ensemble quand nous étions enfans ; mais il » pourrait aussi se faire qu'il ne me reconnût pas, » et je lui dirais franchement que c'est mal. Qu'il » reste dans sa grandeur, moi dans mon obscurité. » Je ne veux avoir d'obligation qu'à toi, ma Lau» rette, et à ton mari, s'il veut accepter l'amitié » d'une bonne et franche parente. Je t'envoie donc » Georges et Alexandre ; fais-en ce que tu voudras, » et ce qu'ils voudront, etc., etc. »

J'établis mes deux cousins chez moi ; et je partis pour Arras... Alexandre, l'aîné, tomba malade, et eut une fièvre putride... M. Desgenettes lui donna ses soins, mais ils furent inutiles, et mon pauvre jeune cousin mourut à dix-sept ans... Georges demeura toujours avec moi. Ses études furent dirigées par mon oncle l'abbé de Comnène, et il était devenu un brave et bon jeune homme, avide de gloire, et voulant parvenir par son courage : que de rêves faisait sa jeune tête !... Junot, qui était fait pour les comprendre, lui pro-

mit de le prendre avec lui aussitôt qu'il serait jugé capable d'être officier d'état-major. Il partit pour Saragosse, et l'Espagne vit aussitôt finir ses rêves de gloire et d'avenir... Pauvre!... pauvre Georges..., mourir ainsi frappé d'une balle à dix-neuf ans!... et quand le cœur est si chaud!... si plein de vie!...

Junot fut très-affecté de cette mort de Georges. Il avait deviné ce jeune homme; il avait pénétré dans son âme reconnaissante, et, entouré de tant d'ingrats, son cœur jouissait de se reposer en toute confiance sur un être auquel il pouvait se confier. J'ai une lettre de lui où il déplore amèrement cette perte. A cette époque, il reçut un nouveau coup de cette massue qui, une fois levée, ne cesse de retomber et de frapper toujours. Le général Lacoste, aide-de-camp de l'empereur, fut tué à ses côtés à Saragosse. Junot aimait beaucoup le général Lacoste, et il le méritait... Cette mort, si terrible d'ailleurs, et dont lui-même était menacé à chaque balle qui sortait d'un fusil ou d'une carabine espagnole, lui fit une vive impression.

On sait comment se faisait le siége de Saragosse, et les officiers qui ont assité à ce terrible drame ont pu également en donner une idée. Le général Lacoste entrant dans une des rues de Saragosse, qui ne présentait que calme et solitude, dit à Junot en riant :

— Voilà un appât, nous y laisserons-nous prendre ?

— Je ne te le conseille pas, lui répondit Junot; la mort est derrière ces murs qui paraissent silencieux... Viens, ne reste pas là, qu'y veux-tu faire ?

Lacoste ne l'écouta pas... il s'avança... regarda par une mauvaise fenêtre dont les assiégés avaient fait une meurtrière qui gagna sinistrement son nom dans cette journée, et tomba au même instant frappé d'une balle au front... Il vint rouler aux pieds de son frère d'armes... il était mort sous le coup.

..... Ce siége était affreux... Aux ennuis de sa position, Junot eut bientôt à ajouter qu'elle n'était pas comprise. Il reçut de l'empereur, ainsi que je l'ai déjà dit, des lettres vraiment étonnantes; car enfin il devait savoir par les rapports mêmes qu'on lui adressait directement le résultat des opérations : et alors comment pouvaient aller des troupes qu'on menait contre des cadavres putréfiés, ou bien des maisons d'où s'échappaient des milliers de balles sans qu'on pût les deviner autrement que par la mort qu'elles apportaient toujours à coup sûr...

Saint-Joseph fut pris. C'était un couvent dont les assiégés avaient fait une redoute très-forte. Les troupes françaises s'y distinguèrent, mais l'empereur voulait que tout marchât en Espagne comme il l'entendait... il voulait la reddition de la ville, et pas autre chose. Oh! c'est une terrible peine que d'avoir dans ses souvenirs la rela-

tion de toutes les douleurs causées à un homme comme Junot, un homme au cœur ardent, mais à l'âme aimante, et révolté en même temps qu'affligé de tout ce qu'il éprouvait.

Une fois que le découragement eut montré sa tête languissante, il sentit le besoin de combattre cet effet dont lui-même comprenait tout le danger. Il écrivit à Berthier ; il lui parla avec cet accent qui ne trompe pas, et vient de l'âme... Il lui dit qu'il souffrait... que ses blessures lui faisaient mal... mais que surtout, après les efforts multipliés qu'il faisait, il lui était *mortel* de penser que l'empereur ne les reconnaissait pas... enfin sa lettre était de nature à faire voir le fond de son âme... et ce fond était noir et sombre.

Je rapporte tous ces détails, parce qu'ils sont importans pour la vie de l'empereur ; ce sont des couleurs (non pas des nuances) qui sont nécessaires pour son portrait.

Berthier reçut la lettre de Junot, et la lut à Napoléon... Je ne sais pas ce que lui dit l'empereur, mais je suis CERTAINE que jamais il n'a chargé Berthier de répondre à son vieil ami comme il le fit alors. Voici cette lettre ; elle est curieuse à lire, et d'autant plus tristement importante à mes yeux, que je suis *positivement assurée* qu'elle est en partie cause des premières atteintes que Junot ressentit.

Paris, le 5 février 1809.

« L'empereur me charge de vous dire, Mon-
» sieur le duc, qu'il est satisfait de la conduite de
» vos troupes, et qu'il a reconnu, depuis votre
» arrivée devant Saragosse, un changement en
» bien dans les opérations du siége.

» Sa majesté a également vu avec plaisir la prise
» de Saint-Joseph, qu'elle reconnaît être due à
» vos bonnes dispositions.

» Recevez, monsieur le duc, l'assurance de
» ma considération distinguée.

» *Le vice-connétable de l'empire*,

» Alexandre. »

Je dois m'abstenir de toutes remarques... le moyen de n'en pas faire, et de bien amères!... Je dirai seulement que Junot fut affecté de cette lettre au point d'en être malade... Mon frère était alors à Paris; ce fut à lui qu'il fit voir sa blessure tout entière... Albert ne me lut qu'une partie de la lettre, mais j'en vis assez pour être à mon tour très-affectée. Duroc, qui n'était pas de ces amis qui sont influencés par le vent de la faveur, prit de l'humeur, et parla à Berthier avec un accent qui n'avait rien de celui auquel prétendait avec ses anciens amis l'homme du monde le moins fait pour y prétendre, en raison de ses anciennes

relations avec eux. Ce qu'il avait de mieux à faire, était de conserver cette bonhomie qui lui était naturelle, et ne pas aller trancher du souverain, parce qu'il avait un pauvre petit état qu'on appelle *Neufchâtel.*

— Savez-vous bien que j'ai un tribunal *qui condamne à mort*, et me donne le droit de grâce?... Ah!... ah!...

Et il se promenait tout en chantant :

— Ah!... ah!... oui... oui... le droit de faire grâce!...

C'est au baron Desgenettes qu'il racontait cela.. Il faut l'entendre répéter à celui-ci... l'homme de France le plus effrayant pour ceux qu'il se mêle de contrefaire, parce qu'il est plus mime que *Perlet*, qu'*Odry*, ou tel autre qui l'est beaucoup enfin... Le fait est que c'était d'un bon cœur ce que disait Berthier... mais c'était ridicule... La *souveraineté* lui avait tourné la tête... il l'a du reste bien prouvé en 1814 d'abord, et puis en 1815.

Après avoir battu sir John Moor, pris Madrid, châtié comme il le croyait les Espagnols, l'empereur revint à Paris, avant de faire encore une fois voyager la cour de Vienne. Paris fut brillant cette année-là comme l'année précédente, mais bien moins gai. On avait des inquiétudes personnelles, et puis l'horizon de l'avenir était sombre... Toujours la guerre!... toujours!... TOUJOURS!... il n'y a que l'amour qui ne s'effraie pas de ce mot-là.

Le cardinal Maury était, comme je l'ai dit, un de mes habitués les plus intimes; M. de Cherval, le comte Louis de Narbonne, quelques amis de la même capacité, venaient tous les jours chez moi, et parlaient de ce qui se préparait avec une anxiété qui m'effrayait; Halley, mon médecin, Millin, tous venaient me dire que cette fois la guerre dans le Nord serait bien autrement dangereuse pour nous en raison de celle d'Espagne... Hélas! je ne le savais que trop!... Je ne voyais autour de moi que souffrance et inquiétude... Mes amis les plus chers étaient menacés... L'exil de madame de Staël, celui de madame Récamier avaient été d'autant plus pénibles à Junot, que madame de Staël, amie intime de madame Récamier, s'était réclamée de lui pour obtenir de l'empereur de rester en France, et que Junot, convaincu que la bonté de l'empereur pour madame de Staël lui en aurait fait une amie, et que cette amie lui aurait été utile autant que la même femme devenue ennemie lui fut nuisible, Junot avait fait tous ses efforts pour fléchir Napoléon, qui, impatienté de son insistance, finit par lui dire :

— Ah çà! vas-tu donc aussi te lier avec mes ennemis ?...

— Il est inconcevable, me dit Junot en me rapportant cette conversation, que l'empereur, qui connaît assez mon cœur pour savoir que je lui donnerais mon sang et ma vie, me parle toujours,

ainsi qu'à toi, *de ses ennemis !... Ses ennemis* sont les miens, avec cette différence même que je ne me venge pas des miens, et que je tuerais les siens...

Je me gardai bien de lui répéter *le mot* qui m'avait été dit dans ma grande conférence.

A quelque temps de là arriva l'exil de madame Récamier pour cette visite faite à Coppet. Junot ressentit cette fois un mouvement qui ressemblait à une impression comme jamais sans doute il ne croyait pouvoir en ressentir une de la main de l'empereur... il se trouvait, de plus, dans cette position délicate de ne pas oser, ou du moins de ne l'oser qu'en tremblant, réclamer auprès de l'empereur contre cette étonnante injustice.

« Laure, m'écrivit-il un jour, j'ai le cœur oppressé et malade en songeant à l'exil de madame Récamier ; je t'ai prouvé depuis long-temps que je l'ai aimée avec passion ; je n'ai plus pour elle qu'une amitié de frère, mais il s'y joint un sentiment de vénération profonde. C'est un être si supérieur !... je te remercie de l'apprécier... tu sais qu'elle te le rend, et qu'elle a pour toi l'amitié que je désirais te voir partager... Hélas ! tous mes vœux sont déçus à cet égard !... je comptais vous réunir l'hiver prochain ! et voilà l'existence de cette malheureuse femme brisée... bouleversée !... Et sur qui tombe un tel malheur ?... Sur une femme digne des hommages de tout ce qui prononce son nom !... Ma Laure, je t'en conjure...

vois l'impératrice... vois la reine Hortense... vois l'empereur... mais non, ne lui parle pas, toi ; hélas! mon Dieu! comment, lui, si juste... si grand... si remarquablement bon... comment peut-il se rendre volontairement redoutable à de faibles femmes, etc., etc. »

Cette lettre contient l'expression du cœur de Junot, et la vérité sur madame Récamier. Junot, Murat, le prince Eugène, Bernadotte, Masséna, une foule d'autres hommes aussi patriotes que braves et loyaux Français, l'aimaient avec un sentiment de véritable amitié... je les ai *tous* entendus sur son compte... je les ai tous entendus la proclamer la meilleure des femmes, et puis ensuite la plus belle... Celle qui pouvait exciter à ce point les affections du cœur de ces hommes peu susceptibles d'être émus, est aussi susceptible elle-même de grandes et belles choses pour la gloire de sa patrie; car elle l'aime sa patrie... elle l'aime, et c'est moi qui en suis maintenant garante au défaut de toutes les voix que la mort a glacées, mais qui retentissent encore dans mon oreille... Je l'aime bien, mais je l'aimerais moins si je ne connaissais pas le fond de cette âme pure, et surtout animée par les sentimens les plus nobles et les plus généreux... Cependant elle fut exilée!... C'est ici le lieu de revenir sur des circonstances bien singulières, que, dans sa naïveté d'*enfant*, elle ignorait alors elle-même, et ne voyait pas dans toute leur gravité.

M. Récamier avait encore sa fortune ; désireux de procurer à sa femme toutes les joies de son âge, il lui avait donné une maison de campagne à Clichy. Madame Récamier passait là l'été , et tout ce qu'il y avait de notabilité, quelle qu'elle fût , allait tout aussitôt se faire présenter à Clichy. Et madame Récamier , dans le plus admirable éclat de sa beauté , gaie , enfant , joyeuse , ne songeait qu'à faire du bien et à s'amuser.

Ce fut alors que , semblable au serpent de la Genèse , un homme s'introduisit dans cet Éden dont l'Ève était si pure et si belle... Fouché, qui par sa position avait accès partout , se présenta chez elle , et fut d'abord admis.

Cette une chose bien curieuse que le détail des conversations qui eurent lieu entre elle et lui... Il voulait qu'elle fût dame d'honneur de l'impératrice.

— Mais *moi* je ne le veux pas , répondait-elle de sa voix douce et suave... et comme craignant de blesser par un refus cette puissance occulte qui se montrait à elle dans l'ombre ; car elle ne pensait pas que l'empereur fût pour rien dans toute cette intrigue.

— Vous répondez comme une enfant , lui disait Fouché; songez donc que dans la position de l'empereur , il lui faut un *guide*... une AMIE... où voulez-vous qu'il la trouve?... Est-ce donc parmi les femmes de ses généraux ?... Cela n'est pas possible , il y aurait scandale...

— Eh pourquoi me faites-vous la grâce de m'en croire exempte ?

— C'est fort différent... vous êtes aussi jeune que toutes ces jeunes femmes, mais par votre position dans le monde depuis votre mariage, votre réputation est faite, et elle est parfaitement établie et pure et intacte... vous pouvez donc être l'*amie* de l'empereur, car c'est une *amie* qu'il lui faut, et non pas une maîtresse.

Et en parlant ainsi, l'homme pervers attachait sur elle deux petits yeux qu'il diminuait encore en les clignant pour mieux contempler les formes et le visage de la Psyché, avec sa pudeur native et sa ravissante expression.

— Je connais les besoins du cœur de l'empereur, poursuivit-il... je sais qu'il est malheureux de n'être pas compris... Souvent il donnerait les heures de ses victoires, de ces bruyantes acclamations qui n'étourdissent que l'oreille sans atteindre l'âme, pour quelques minutes d'une conversation amicale, pour quelques paroles d'une douce confiance... Et puis il est las de ne pouvoir passer un jour sans des scènes d'une odieuse jalousie... tourmens qu'il n'aurait pas dans une liaison pure et sainte comme celle que je voudrais voir s'établir entre vous.

— Mais, objectait madame Récamier, qui du reste n'était pas du tout convaincue, comment pouvez-vous m'assurer que cela conviendrait à l'empereur... à l'impératrice... car enfin, toute sa

maison est nommée, et certes je n'irai pas déplacer sa nièce ni son amie [1]... Et puis, vous le dirai-je... j'aime ma liberté.

— Mon Dieu, vous l'auriez !... qui vous parle de faire cet ennuyeux service ?... Vous seriez là comme l'amie de l'impératrice... mais surtout de l'empereur... Amie de Napoléon !... amie de l'empereur !... mais songez donc !... réfléchissez à ce que je vous propose, et je suis sûr que si vous n'êtes pas influencée, toute la partie noble et généreuse de votre âme acceptera avec transport.

Madame Récamier n'était point une créature entièrement *étérée*, et certes à cette époque l'amitié de Napoléon était une lueur fantastique bien capable d'égarer... Elle souriait à cette pensée d'influer en bien sur la destinée de tant de millions d'êtres !... d'arrêter quelquefois dans sa course un torrent dévastateur !... Oh ! la séduction était habile... le serpent, comme celui du Paradis, avait revêtu sa robe diaprée d'or, de pourpre et d'azur... sa voix de Sirène parlait avec harmonie ; et certes jamais tentation ne fut mieux présentée à l'œil d'une femme.

Un jour, au travers de ces conversations, madame Récamier fut invitée à déjeuner chez une sœur de l'empereur. A cette époque, elles se trou-

1 C'était alors madame de Larochefoucauld, amie de l'impératrice Joséphine, qui était dame d'honneur.

vaient toutes les trois à Paris ; je ne la nommerai pas. Madame Récamier fut invitée à déjeuner par elle, et elle s'y rendit. La conversation, d'abord insignifiante, tourna bientôt sur l'amitié et sur le charme de ce sentiment entre un homme et une femme pure et vertueuse. — L'empereur est bien digne de sentir tout le prix d'un semblable bonheur, dit la princesse... mais il n'a pas d'amie... et le moyen de lui en choisir une dans cette multitude de femmes où le public d'ailleurs ne verrait que des maîtresses... c'est impossible...

Quelques momens après la princesse demanda à madame Récamier si elle aimait le spectacle.... Sur sa réponse affirmative, elle lui demanda encore quel était celui qu'elle préférait... C'était la Comédie française...

— Oh ! bien alors, dit la princesse, il faut que vous acceptiez ma loge ; elle est au rez-de-chaussée... vous pouvez y aller sans aucune toilette... promettez-moi d'en profiter.

Madame Récamier le promit, et voici le singulier billet qu'elle reçut le lendemain.

« L'administration de la Comédie française est
» prévenue que Son Altesse Imp. la princesse...
» donne entrée dans sa loge à madame Récamier.
» Elle prévient également l'administration que
» lorsque madame Récamier sera dans sa loge,
» elle doit y être avec les personnes de son choix,
» et nulle autre, fût-elle même de la maison de

» la princesse ou du G... D..., ne doit y être ad-
» mise que *sous le bon plaisir* de madame Ré-
» camier.

» L.......PS. »

Secrétaire des commandemens de S. A. I. la princesse. . . . .

Madame Récamier, tout innocente et naïve qu'elle était, reçut une étrange lumière en lisant ce billet... elle remercia, et n'en profita JAMAIS.

La loge qu'on lui donnait et dont on excluait ainsi les *importuns*, est la loge carrée, au-dessous de la grande loge à colonnes... elle était en face de celle de l'empereur.

Tous ces détails ne m'ont pas été donnés par madame Récamier; mais *ils sont positifs*, et je la défie de me démentir... Je sais que sa modestie souffrira de tout ce récit; mais j'ai aussi mon orgueil d'amie à satisfaire; il veut que l'objet d'un culte d'amitié aussi entier que le mien soit connu pour ce qu'il est : digne de respect comme il l'est d'attachement.

Et puis, qu'on dise après cela que les hommes ne se vengent jamais!... Je veux bien croire que l'empereur n'y était pour rien... je l'espère... mais Fouché.... Fouché n'a pu résister plus tard aux douceurs de la vengeance en aidant à l'exil de celle qui avait renversé tant de plans et de

projets de pouvoir... Nous aurions revu les beaux temps de Louis XIV... de madame de la Vallière... ou plutôt Louis XIII et mademoiselle de La Fayette. Peut-être que Fouché, pour que la ressemblance fût plus parfaite, serait redevenu un Père Lachaise... il n'avait pour cela qu'à faire un pas en arrière... Mais je crois qu'il aurait préféré la soutane rouge.

CHAPITRE VII.

Le général Thiébault est mandé au quartier-général. — Il s'y trouve avec le général Legendre. — Fâcheux pronostic. — Audience qu'il a avec l'empereur. — Napoléon évite de nommer Junot à propos des affaires du Portugal. — Détails sur la bataille de Vimeiro. — L'empereur sait par cœur un rapport de 110 pages. — Le général Wellesley à Péniches. — Elvas, Almeida. — Junot s'attendait à être secouru dans sa campagne de Portugal. — Le passage des plus grands fleuves préférable à celui des montagnes du *Beira* et du *Tras los Montès*. — M. Desgenettes. — Dédicace *à la mémoire du duc d'Abrantès*. — M. Hermann. — Une de ses lettres à Junot. — *Son cœur est soulagé*. — Ingratitude.

Après que Junot eut reçu l'ordre d'aller à Saragosse, et que l'empereur eut résolu de *refaire* l'armée de Portugal, il fit mander au quartier-général impérial tous les officiers-généraux qui en avaient fait partie. Le général Thiébault reçut donc l'ordre de se rendre à Valladolid pour y prendre les ordres de l'empereur, et il y arriva en janvier 1809.

Au moment où j'allais transcrire les notes que j'avais à cet égard, et qui m'avaient été fournies

par lui-même en Espagne en 1810, je le revis chez moi à Paris, et il eut la bonté de me donner un extrait écrit de sa propre main, dans lequel toute la conversation qu'il eut avec l'empereur est relatée dans la plus grande exactitude... Comme elle fut écrite par le général Thiébault aussitôt qu'il fut rentré chez lui, cette conversation, qui présente l'empereur sous un jour particulier, mérite de trouver place dans ces Mémoires :

« Ayant reçu l'ordre de me rendre au quartier-général à Valladolid, dit le général Thiébault, j'y arrivai au moment où l'empereur allait à la parade, et je l'y suivis. Par une coïncidence qui me parut une nouvelle fatalité, le général Legendre, ex-chef d'état-major du général Dupont, s'y trouvait également, et y devint l'occasion de cette scène qui, pour tout autre que lui, eût terminé plus que sa carrière[1]. Sans doute il n'y avait pas identité dans nos positions, mais il y avait analogie. J'étais bien sûr qu'on ne me reprocherait pas d'avoir rien sacrifié pour sauver *des fourgons chargés d'un or impur...* mais enfin j'étais ex-chef d'état-major d'une armée qui, en cédant à l'ennemi un pays qu'elle était chargée de défendre, n'avait sauvé que la forme. Je me félicitais donc de n'avoir reçu aucun ordre pendant cette parade, et je reprenais fort satisfait le chemin de

« [1] Comment votre main ne s'est-elle pas desséchée en signant ainsi la HONTE du nom français, lui dit l'empereur!... »

mon logement, lorsque Savary courut après moi, et me dit :

» — L'empereur ordonne que tu sois chez lui dans un quart d'heure...

»....... Prêt à paraître devant Napoléon dans une circonstance grave pour moi, quoique je n'eusse, en ce qui me concernait, rien à justifier, il était impossible que je ne fusse pas très-préoccupé, surtout de cette question : *Quel rôle vais-je adopter relativement au duc d'Abrantès?...* Je ne pouvais me dissimuler que, sous le rapport de la guerre, il y avait eu des fautes commises en Portugal... mais toutes ne pouvaient lui être imputées, et d'ailleurs son dévouement avait été sans bornes... Il était dénoncé, calomnié par des hommes, tels que Loison, Hermann, etc., etc... qui avaient été gorgés d'or par lui. Napoléon, même à Valladolid, se trouvait entouré par plusieurs de ses ennemis, au nombre desquels était Savary... Certes, c'était complaire à beaucoup de monde que de contribuer à accabler le duc d'Abrantès; mais c'était se ravaler que de partager les rôles joués à son égard, alors même qu'inculper son chef auprès de son souverain est toujours une indignité. J'avais d'ailleurs des obligations au duc d'Abrantès ; je l'aimais... mais je ne l'aurais pas aimé, je ne lui aurais rien dû, que mon rôle n'en eût pas moins été le même. Ainsi, ce fut résolu de le défendre que j'arrivai chez Napoléon.

» Au moment où je fus introduit dans la grande salle du palais de l'Inquisition[1], dont il occupait la partie du premier étage donnant sur la place d'Armes, il était debout, et se promenait, non dans la longueur de cette pièce, mais dans sa largeur, c'est-à-dire de la cheminée à la fenêtre du milieu... et comme à mon entrée il se borna à s'arrêter jusqu'à ce que je fusse près de lui, et que de suite il reprit sa promenade, je ne fis plus à quelques haltes près, que marcher à côté de lui, pendant les cent minutes d'un entretien dont voici quelques fragmens :

» — Eh bien[2] ! me dit-il après un simple *bonjour, monsieur,* vous avez donc capitulé avec les Anglais, et vous avez évacué le Portugal?

» — Sire, le duc d'Abrantès n'a cédé qu'à la nécessité, et a forcé à un traité honorable des gens qui, commandés par lui, ne nous auraient pas accordé *même* une capitulation.

» — Ce qui s'est passé à Lisbonne n'est que la conséquence de ce qui s'était passé à Vimeiro...

1 Je crois que le général Thiébault fait erreur; ce n'est pas le palais de l'Inquisition, c'est le palais de *Charles-Quint* en face du couvent de Saint-Paul, où était l'inquisition.

2 Une chose fort remarquable, c'est la volonté de l'empereur de ne mettre le nom de Junot pour rien dans les reproches qu'il fait pendant une heure et demie au général Thiébault; il y a une délicatesse de cœur qui m'a même surprise dans Napoléon. Si Junot avait connu autrement qu'il ne l'a connue toute cette conversation, il en eût été ému profondément.

C'est là, monsieur, que *vous deviez* battre l'ennemi, et que vous l'auriez battu, si vous n'eussiez fait de grandes fautes.

» Je sentis, d'une part, qu'il avait résolu de ne pas prononcer le nom du duc d'Abrantès, et que ces *vous* n'étaient qu'une tournure, dont je ne devais pas m'occuper; de l'autre, que, comme des fautes avaient été commises en effet sur le champ de bataille, je devais me taire et ne pas engager une discussion ouverte avec lui... Je gardai donc le silence... Il reprit :

» — Et où avez-vous vu, monsieur, que quand l'ennemi occupe une position formidable on l'attaque de front? C'est prendre le taureau par les cornes ; c'est donner de la tête contre un mur... Est-ce ainsi que le maréchal Soult vient d'en agir à la Corogne?... Il a tourné l'ennemi, et l'a chassé de la Péninsule...

» — Sire, le maréchal Soult a combattu à la Corogne un ennemi qui, hors d'état de se maintenir en Espagne, hâtait son embarquement, et s'affaiblissait à mesure que le maréchal Soult se renforçait par l'arrivée successive de plusieurs corps ; et le duc d'Abrantès, *hors d'état de conserver le Portugal*, a combattu à Vimeiro un ennemi qui, pendant la bataille, et sans qu'on pût le prévoir, fut renforcé par un corps de cinq mille hommes, qui débarquèrent à portée de son camp ; enfin si le duc d'Abrantès n'a pas forcé la position de Vimeiro, le maréchal Soult n'a pas non plus

empêché l'embarquement de l'armée anglaise [1]. Quant à la manœuvre dont vous me faites l'honneur de me parler, sire, de nouveaux exemples seraient inutiles à la justification de cette grande maxime, pour jamais démontrée par les immortelles campagnes de Votre Majesté, et fondée sur cet axiome : Que c'est par les forces que l'on annule, et non pas celles que l'on défait que l'on gagne des batailles.

» Regard... instant de silence.

» — Et d'ailleurs, monsieur, est-ce avec des fragmens de votre armée que vous deviez arriver devant l'ennemi ? Vous aviez vingt-six mille hommes... et vous lui présentez dix mille combattans [2] ?... Et cela, parce que vous avez éparpillé plus de douze mille hommes à Péniches, à Almeida... à Elvas... à Santarem... à Lisbonne, sur des vaisseaux, et sur les deux rives du Tage.

» — Je me trompe entièrement, sire, ou la presque totalité de ces détachemens ou garnisons, était inévitable; et si Votre Majesté permet que je lui soumette à cet égard quelques observations,

1 Et il ne l'a surtout pas empêchée de revenir. Quand on reporte sa pensée sur les événemens de la seconde campagne de Portugal, et qu'on songe à cette conversation de l'empereur, elle paraît d'une étrange nature.

2 Le général Thiébault m'a dit qu'une chose qui le confondit, fut de voir l'empereur lui parler de son rapport général qu'il savait par cœur, et ce rapport avait plus de 100 pages.

j'ose penser qu'elle y trouvera la justification du duc d'Abrantès...

» Son silence m'autorisant à continuer, je poursuivis...

» — L'armée anglaise débarquée en Portugal n'y avait aucun point d'appui. Une bataille perdue, et elle était obligée d'abandonner son matériel et ses blessés. Dans cette position il était d'autant plus important pour le général Wellesley de s'emparer de Péniches, et pour le général Junot, par cette même raison, de l'en empêcher, que cette péninsule est aussi facile à défendre que difficile à attaquer. Péniches perdu, sire, il était avéré que tout était perdu pour nous de tout le nord du Portugal... Telles sont les considérations auxquelles le duc d'Abrantès a cédé, en y laissant huit cents hommes du régiment suisse.

» Votre Majesté avait ordonné de faire réparer et armer tous les bâtimens en état de tenir la mer. Déjà nous avions sous voiles un vaisseau de 80 canons, plus un second prêt à rejoindre l'escadre ; deux frégates de 50 canons, et une troisième entrant en rade ; plus encore quelques bricks et quelques corvettes. Ces bâtimens, sire, non-seulement étaient nécessaires pour aider à défendre l'entrée du Tage, et seconder la flotte russe contre les entreprises de la flotte anglaise qui nous bloquait, mais bien plus encore pour garder les pontons occupés par les troupes espagnoles désarmées par nous... et pour imposer à Lisbonne. Dans

des circonstances aussi critiques, ces vaisseaux ne pouvaient être abandonnés à leurs équipages. Telles furent les raisons qui y firent placer mille hommes. Je ne parlerai pas des forts...

» — ... Ces forts devaient être gardés... Mais quelle nécessité de jeter deux mille hommes sur la rive gauche du Tage ?

» — Sire, cette disposition se rattache à des considérations aussi sérieuses quelles parurent délicates... Huit vaisseaux russes, sous les ordres de M. l'amiral Siniavin, étaient bloqués dans le Tage. Le seul bon mouillage de cette rade se trouve près de la rive gauche; cette rive était couverte d'insurgés, qui chaque jour devenaient plus nombreux et plus entreprenans; cette rive évacuée par nous, ils se seraient bientôt renforcés de détachemens anglais tirés des vaisseaux; et comme ils n'auraient pas tardé à avoir du canon, la position de la flotte russe serait devenue intenable, et par suite la nôtre s'en serait aggravée. De quelle nature eussent été les plaintes, sire, que cet amiral aurait adressées à sa cour?... un amiral qui ensuite ne cherchait qu'un prétexte pour se rendre aux Anglais!... n'eût-il pas spéculé sur sa reddition pour l'imputer à un abandon volontaire? Et quel désespoir pour le duc d'Abrantès s'il avait fourni un prétexte, un grief à l'empereur Alexandre!... C'est ainsi que des raisons politiques firent raison des règles de la guerre.

» L'empereur ne répondit rien, marcha quelque temps en silence; puis il dit [1] :

» — Et Santarem ?

» — Quant aux mille hommes laissés à Santarem, je ne pouvais les excuser; et comme je ne voulais convaincre que par la force de la vérité, je gardai le silence.

» — Et Lisbonne ?...

» — Nous ne conservions d'attitude, de ressources, de garantie, sire, que par la possession de cette ville...

» — Les capitales, monsieur, ne se décident jamais qu'après les événemens... et vainqueur à Vimeiro, vous assuriez, du champ de bataille, la tranquillité de Lisbonne...

» — Cela peut-être dans les guerres régulières, sire, mais non pas dans les guerres de peuples [2].

(*Regard.*)

Dans ces dernières, sire, les capitales sont toujours ce qu'il y a de plus difficile à contenir et de plus menaçant... et lorsque, comme Lisbonne, elles jouent un rôle immense dans un état, les aban-

1 Cette conviction, qu'il ne repoussa pas et qui s'insinua en lui par la force de la vérité, est une chose fort remarquable pour l'étude de son caractère.

2 Et vaincus, qu'arrivait-il ?... que tout ce qui n'était pas militaire aurait été massacré... que les maisons des négocians français eussent été pillées, et qu'enfin ce qui restait de l'armée eût été perdu...

donner à elles-mêmes, c'est les perdre et tout perdre avec elles.

» Il me fixa de nouveau, et garda le silence. Il fit quelques pas encore; puis il dit :

» — Mais Elvas... mais Almeida, monsieur, quel besoin d'y laisser garnison ?...

» — Nous nous attendions à être secourus, sire, un des corps [1] de l'armée d'Espagne nous semblait marcher sur Lisbonne, soit pour assurer la possession du Portugal, soit pour nous ouvrir une retraite, soit pour rester maîtres de l'ouest de l'Espagne. Ce corps d'armée ne pouvait arriver à nous que par Almeida ou par Elvas... Abandonner ces places, c'était donc abandonner les provinces entières où elles sont situées... C'est ainsi du moins que le duc d'Abrantès en a jugé, etc...

» Ces raisons ayant été admises, et d'autres questions ou propositions m'ayant fourni le moyen d'achever d'éclairer l'empereur sur le duc d'Abrantès, je parlai de tout ce que la crainte de l'affliger ou de lui déplaire avait eu d'horrible pour lui, et je m'aperçus que l'empereur m'écoutait sans nul déplaisir; au contraire, à partir de ce moment, et comme s'il m'avait su gré de mon rôle, il devint beaucoup plus naturel, etc...

» La nouvelle campagne que l'empereur allait ouvrir en Portugal, et dont il chargeait le maré-

[1] Et cela devait être en effet... une portion des troupes de Dupont devait joindre Junot.

chal Soult, servit de thême à la continuation de l'entretien. A propos de l'itinéraire que ce maréchal devait suivre pour sa route...

» — C'est, me dit l'empereur, changer des *passages de rivières contre des passages de montagnes...*

» Et en effet, en marchant par le littoral de la Galice sur Lisbonne, on a à passer le *Minho*, le *Duero*, la *Vouga* et le *Mondego*.

» — Sire, dis-je alors, le passage des plus grands fleuves est préférable à celui des montagnes du *Beira* et du *Tras los Montès*... Les difficultés des passages de rivières sont connues, et les moyens de les vaincre le sont également; mais celles que présentent ces montagnes où l'on est sans cesse aux prises avec le chaos sont incalculables; et d'ailleurs j'aurai l'honneur d'observer à Votre Majesté, que le maréchal Soult, en suivant l'itinéraire qu'elle vient de m'indiquer, suivra toujours des routes praticables et frayées; qu'il trouvera l'abondance dans un pays où toujours il pourra manœuvrer; et aura pour passer les trois rivières principales, le secours de trois grandes villes : Thuy, Oporto et Coïmbre.

» Il goûta cette réponse justificative de son plan, et en somme parut satisfait de cet entretien, etc. »

Le général Thiébault ne se fit jamais valoir auprès de Junot des preuves d'attachement qu'il lui avait données dans cette circonstance. Quant à moi, il sait que c'est pour la vie que je lui ai

voué la plus sincère et la plus cordiale amitié.

Il est des choses qui pénètrent dans l'âme, et qui y fixent un sentiment à jamais. C'est ainsi que M. Desgenettes s'est acquis des droits sur mon amitié, que rien ne peut altérer, en dédiant son *Histoire d'Orient* [1] *à* LA MÉMOIRE *du duc d'Abrantès*...

C'est un sentiment si généreusement désintéressé que celui qui fait honorer un tombeau!... Bon et exellent ami! mes enfans doivent l'aimer et le respecter comme un père. Quant à moi, je ne puis lui offrir qu'une reconnaissance du cœur, mais elle est profondément sentie.

Maintenant il me faut parler d'une *tout* autre personne dont il est question dans la relation de tout à l'heure. C'est de M. Hermann... M. Hermann a été fort mal pour mon mari. Il l'a accusé *mais sourdement*, de choses fausses et méchantes... il était fort protégé de M. de T..... et je le conçois; il a beaucoup d'esprit et de méchanceté... il voit de travers... cela s'arrange avec ceux qui ne marchent pas droit... En résumé, j'ai trouvé dans les papiers de Junot toute une grosse liasse de papiers, numérotés par ordre et fort bien rangés; laquelle liasse porte le titre d'*affaire Harmann*. J'ai lu ces papiers, et j'ai pensé qu'une lettre prise au ha-

1 Lors de l'expédition d'Afrique, il y a cinq ans, le baron Desgenettes fit une nouvelle édition de son *Histoire d'Orient*, et la dédia à la mémoire de Kléber et de Junot!... C'est une noble alliance!...

sard parmi une foule du même style, serait assez curieuse pour ceux qui ont entendu les paroles de haine de M. Hermann. Comme elle n'est pas longue, elle peut trouver place ici. Elle répond à une lettre de Junot d'abord très-sévère, puis à une autre plus adoucie.

« MONSEIGNEUR,

» Les explications que Votre Excellence a bien » voulu me donner *ont soulagé mon cœur*... Je » suis sûr que par mon zèle pour le service, par » mon attachement pour vous personnellement, » mes vœux pour votre gloire et vos succès *dans* » *tous les genres*, je mérite votre amitié, et j'avais » été profondément malheureux de l'idée que *vous* » *me la refusiez*.

» J'aurai l'honneur de vous présenter demain, » au conseil, un autre budjet, et d'assurer Votre » Excellence, de vive voix, de mon dévouement » pour elle, et du désir que j'ai de lui plaire.

» Je suis avec respect,

» Monseigneur,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» HERMANN.

» Lisbonne, le 6 juin 1808. »

Et deux mois après cette lettre écrite, étant de retour en France, M. Hermann tenait un langage tellement différent, que sa conduite a un nom fort connu, et qu'il est inutile de retracer ici. Il en est de même de quelques individus que je ne nomme pas ici par égard pour moi-même, mais qui furent comblés de bienfaits par Junot, et qui sont ingrats. L'un d'eux surtout, qui s'avise de faire le diplomate, et qui ne sait faire que de l'intrigue, doit se rappeler que même *entre souverains* les alliances deviennent nulles quand les torts et les offenses sont trop graves.

CHAPITRE VIII.

Prolongation du siége de Saragosse. — La duchesse de Cadaval. — Le vieux domestique. — Le secrétaire ouvert et la lettre. — Lisbonne et son souvenir. — Junot malheureux. — La volonté du suicide. — Lannes à Saragosse. — Profond chagrin de Junot. — Le *mauvais camarade*. — Les cadavres dans l'Èbre. — Les moines dans le sac. — Les trésors de Notre-Dame du Pilar. — Copie du procès-verbal donné par le premier chapelain. — Humeur de l'empereur. — Ma mère. — Les ennemis de l'empereur. — Singulière question faite à Duroc. — Position affreuse d'Armand de Fuentès au siége de Saragosse. — Il succombe huit jours après sa délivrance. — Bizarre destinée de deux frères. — Noblesse et richesse. — Nouvelles afflictions. — Opinion de Junot sur le maréchal Suchet. — Mort de Visconti. — *Hem! hem! — Qu'est-que cela lui faisait de mourir deux mois plus tôt?* — Mariage d'un nouveau genre. — Mon voyage aux eaux de Coterêts.

Le siége de Saragosse se poursuivait toujours. Junot m'écrivait des lettres qui me désespéraient; il était accablé... L'empereur lui paraissait injuste, et peut-être l'était-il en ne l'envoyant pas replanter les aigles françaises sur les murs de Lisbonne. Junot les avait rapportées en France pures et sans souillure aucune ; ce dédommagement à tout ce qu'il avait souffert lui était dû, car

la convention de Cintra [1] le couvrait de gloire plus peut-être que le gain de plusieurs batailles. Mais Junot n'avait *pas été vainqueur*. Tout venait échouer devant cette négative; cela était porté si loin, qu'il rêva la perte de l'amitié de l'empereur. Il se trompait entièrement en cela, je puis l'affirmer; mais enfin *lui* ne voyait pas ainsi, et cette douleur brûlante lui ravageait l'âme.

Puisque je parle de Lisbonne, il faut que je parle aussi d'une personne qui revient à ma pensée, et que je raconte une aimable manière de se rappeler au souvenir d'un *ami-ennemi*. Maintenant que l'on se trouve en présence inopinément, sans savoir seulement si la guerre est déclarée, c'est bon à savoir.

J'ai souvent parlé de la duchesse de Cadaval; elle est française, et fille du duc de Luxembourg; Sa douceur, son aimable esprit, nous avaient attachés à elle tendrement. La famille Lebzestern, qui lui était aussi fort dévouée, nous avait enseigné à l'aimer d'abord, et puis c'était elle-même

1 Ce n'est pas à Cintra que s'est passé le temps des conférences Je ne comprends pas pourquoi ce nom de Cintra a été donné à la convention, si ce n'est que lord Wellington et les autres généraux ont logé dans une maison de campagne appartenante au marquis de Marialva, et située à Cintra: on l'appelle *Alegria*. C'est la plus jolie maison comme habitation des deux vallées de Cintra et de Colarès, et, à bien dire, c'est la seule, car les autres sont exactement des *bastides*, comme à Marseille et à Toulon.

qui avait complété l'œuvre. Junot avait pour elle une profonde estime, et lui avait souvent offert tout ce qui pouvait dépendre de lui pour lui prouver son amitié ; non-seulement il le lui dit avant de quitter Lisbonne pour aller à Austerlitz, mais il lui écrivit de Paris, je crois, et lui renouvela l'assurance de son dévouement... Lorsque la famille royale quitta Lisbonne, la duchesse la suivit, parce que ses deux fils ne pouvaient demeurer en arrière d'une cour aussi stupide que méfiante ; elle partit avec ses enfans, et laissa sa maison, l'une des mieux arrangées de la ville, sans aucune sauve garde, et fort en peine de ce qu'elle pourrait devenir... Dans sa position, elle ne pouvait écrire à Junot pour la lui recommander... elle n'avait personne à qui elle pût laisser un long message... elle partit ; mais un vieux serviteur qu'elle laissait à Lisbonne vint au gouvernement aussitôt après l'arrivée du duc, demanda à lui parler, et le pria de passer à l'hôtel de Cadaval. Le duc y alla, et le vieux valet de chambre le conduisit dans un petit salon où la duchesse se tenait habituellement. Tout y était en ordre au milieu de la confusion d'un départ [1] ; et dans

[1] M. de Flahaut me disait que de tous les lieux qu'il avait vus dans un pareil état d'abandonnement, après l'entrée de troupes, c'était le palais de la jolie marquise Santa-Cruz, fille de la duchesse d'Ossuna, à Madrid... Le désordre qui existait et qui n'était certes pas arrangé, était disposé de manière, disait-il, à produire le plus vif intérêt; surtout

ce petit salon était un secrétaire demeuré tout ouvert ; il n'y avait dedans qu'un seul papier, c'était une lettre mise tout exprès en évidence dans un tiroir. Cette lettre était de Junot, et contenaient une entière assurance de dévouement, et son désir de pouvoir le prouver.

On lui en fournissait l'occasion.

J'ai trouvé cette manière de rappeler à l'intérêt du souvenir une personne absente et lointaine, tout-à-fait ingénieuse par le cœur. La duchesse de Cadaval ne pouvait agir autrement ; tout ce qu'elle dira et fera sera toujours *bien*, et dans une mesure de justesse positive. Combien elle doit souffrir maintenant de ces dissensions à l'*Étéocle et Polynice*, elle, si bonne et si douce !... J'ai vu son fils, celui que le peuple poursuit maintenant, la joie et le bonheur de sa mère et de sa famille, si excellent, si parfait pour tous ceux qu'il devait aimer... Sa sœur, Adélaïde, plus âgée que ses frères, était infirme, et ne pouvait marcher ; eh bien ! lui et le plus jeune des fils de la duchesse, prenaient leur sœur sous les bras, et passaient souvent des heures entières à la promener, sans souffrir qu'un valet de chambre vînt les relever de leur faction fraternelle.

J'aime à me rappeler le souvenir de cette Lisbonne bien-aimée !... son ciel bleu !... son par-

lorsqu'on savait que la maîtresse de la maison était jeune et jolie et qu'elle était proscrite.

fum d'orangers... ses ombrages voluptueux et frais... ses fruits savoureux, sa vie d'amour et de paresse ; et sa nonchalance préférable cent fois à cette activité dévorante et sans but qui nous consume sous notre ciel plombé, où nous avons de la chaleur sans soleil, des fleurs sans parfums, des fruits sans saveur, et en tout une vie privée de ces ressorts si puissans qui la font marcher sans que la route fatigue.

Junot était toujours à Saragosse, et le plus malheureux des hommes. Chaque matin on commençait le siége d'une maison, et chaque soir on disposait une nouvelle attaque pour le lendemain... Mon beau-frère, qui revint alors de Saragosse à Paris, me donna des détails qui me frappèrent. Une lettre de Junot accrut encore mon inquiétude :

« Quand l'homme souffre, me disait-il, il doit avoir le pouvoir autorisé pour se guérir, et le suicide est sans doute l'action la plus *raisonnée* et RAISONNABLE qu'il puisse commettre. »

Je parlai de cette lettre à Duroc, il voulut la voir. Après l'avoir lue il se frappa le front... Excellent ami !... il savait que depuis trois jours le maréchal Lannes avait reçu l'ordre d'aller à Saragosse, investi du commandement en chef du siége... de ce siége que Junot conduisait depuis deux mois ! que le maréchal Moncey avait commencé, et que de plus le duc de Trévise devait l'aider à mettre la chose à fin avec Junot.

Le coup que mon mari reçut en voyant Lannes arriver pour lui arracher en un jour le fruit de tant de travail, d'un travail stérile dans tout son cours, et qui ne devait être fécond que le jour de l'entière soumission de la ville; ce coup fut terrible, et terrible dans ses suites comme en effet il devait l'être. Je n'ai jamais bien compris la conduite de l'empereur dans cette circonstance. Il n'a jamais eu peut-être de notions bien justes sur le siége de Saragosse, et il a cru, en envoyant le maréchal Lannes, terminer par un coup de vigueur la prise de cette ville; mais Lannes ne fit que ce que Mortier et Junot, et mille autres eussent fait sans lui : on pouvait dire : *la ville sera prise tel jour, car il y a encore tant de maisons.* »

Junot, arrivé devant Saragosse le 20 décembre, conduisit le siége, ou plutôt la prise des maisons et des couvens érigés en redoutes, jusqu'au mois de février ou de janvier : c'est février à ce que je crois, et Lannes ne fut là, à bien dire, que pour jouir de ce qui avait été fait. Enfin, pour ne pas faire d'inutile répétition, je dirai qu'une dernière attaque fut dirigée sur Saragosse; on entra dans *le Corso*, avec des batteries roulantes. Junot chercha la mort depuis le matin jusqu'au moment où le feu cessa. Il est inconcevable que lui, qui toujours était blessé pour peu qu'il fût à l'ennemi, ne reçut rien ce jour-là; et pourtant il marchait sur le feu et au milieu du feu. Il m'écrivit le lendemain de cette affaire, que le maréchal Lan-

nes trouva le moyen de rendre désagréable pour lui, en ne parlant pas plus de lui que s'il eût fait ce même jour le siége de Seringapatam, si ce n'est pourtant pour dire : « Le duc d'Abrantès, pendant ce temps, traversait le Corso. »

Lannes était un brave homme. Il avait la plus belle valeur de l'armée, et Junot lui-même lui rendait justice; il devait la lui rendre également. Le général Rapp, le meilleur des hommes que le ciel ait créés, refusa le commandement du sixième corps, lorsqu'en Russie Junot ayant mécontenté l'empereur, celui-ci voulut lui ôter son corps d'armée ; et l'apparence était contre Junot en Russie, tandis qu'à Saragosse elle était, ainsi que le fond de l'affaire, en faveur de Junot. Lannes a fait une action de *mauvais camarade*, ce qu'on appelle textuellement dans la langue militaire, en venant à Saragosse. Junot le sentit si bien, qu'il me dit le printemps suivant : — Je fis demander mes chevaux ; je voulus partir, et puis j'entendis des coups de fusil, et je me suis dit que je ne pouvais m'en aller. Sans cela !...

Saragosse pris, les cinquante mille cadavres empestés jetés dans l'Èbre ou dans des fosses, une sorte de tranquillité sourde rétablie dans la ville, les moines furent examinés dans leur conduite *passée* pour en faire *un exemple*. C'était une mesure qu'on jugeait nécessaire : à la bonne heure; mais si elle était nécessaire, elle pouvait opérer autant et plus de mal que produire de bien, sur-

tout en l'exécutant comme on le fit. On mit des moines dans des sacs, puis on les jeta dans l'Èbre. L'Èbre, qui n'aime pas ces poissons-là, les rejeta sur sa rive, et le peuple de Saragosse put voir ses moines étranglés et noyés. Cela fit un effet détestable. Les autres moines eurent peur; et un beau matin, une députation du chapitre de la cathédrale de Saragosse, qui est Notre-Dame du Pilar, s'en vint s'agenouiller devant le maréchal Lannes, en lui demandant comme une faveur d'accepter *le petit présent* qu'elle lui apportait, et qui était *le tiers* du trésor de Notre-Dame du Pilar. Ils avaient, disaient-ils, destiné les deux autres tiers au duc d'Abrantès et au duc de Trévise.

Le maréchal Lannes se fâcha contre les chanoines députés ou tels députés chargés de l'affaire, et leur dit qu'avant de venir à lui ils devaient s'en aller au duc d'Abrantès et au duc de Trévise, pour leur offrir ce qui leur était destiné.

Dans la situation d'esprit où était Junot, je laisse à penser comme il reçut les députés. Il leur demanda s'ils se riaient de lui, et les mit dehors presque par les épaules.

Quant au duc de Trévise, qui n'avait pas les mêmes sujets d'humeur que le duc d'Abrantès, il fut plus poli; mais il n'accepta pas. Les chanoines, enchantés, remportèrent le trésor de Notre-Dame du Pilar dans son église, et furent les plus heureux du monde de n'avoir pas à donner un seul de ses diamans.

Dans la soirée du même jour, le maréchal Lannes envoya un de ses officiers pour demander le trésor en totalité, et il l'apporta à Paris.

Je dois dire ici que je professe une trop profonde estime pour le maréchal Lannes pour que mes paroles puissent avoir un accent d'amertume ou de méchanceté en racontant cette histoire; mais il faut la vérité avant tout. Je la sais non-seulement *par tradition orale*, mais j'ai les preuves de ce que j'avance *écrites en procès-verbal*, et laissées par le duc d'Abrantès dans l'intention évidente que j'en fisse usage si par aventure je venais à écrire une sorte d'apologie de sa vie. Ce fait de Saragosse et tout ce qui lui tient formait le sujet constant de ses rêves, de ses pensées. Plus j'ai réfléchi à ce que je devais faire, et plus j'ai été convaincue que je devais publier la relation de ce qui s'est passé à cette époque en Aragon.

Junot voyant la tournure qu'avaient prise les choses, résolut d'emporter avec lui une attestation par laquelle le premier chapelain, gardien du *Reliquaire* de Notre-Dame du Pilar, certifiait que le trésor avait été remis au maréchal Lannes. Il y joignit une estimation et une relation de chaque objet. Je possède l'original de cette pièce. Je vais le transcrire, avec la traduction à côté. C'est une pièce du plus haut intérêt à lire, maintenant que les temps de superstition sont loin de nous, et que les rois ne font plus de ces présens insen-

sés qui privaient de pain des provinces entières. Cette pièce fut délivrée à Junot un peu avant son départ de Saragosse, lorsqu'il quitta l'Aragon pour aller en Allemagne, lors de la campagne de Wagram.

Relacion de las joyas y alhajas de oro y plata que han sido extraïdas del relicario, o armoria de la santa capilla de Nuestra-Senora del Pilar, para presentarlas al Exmo senor mariscal Lannes, duque de Montebello.

Relation ou note des joyaux et ornemens d'or et d'argent du reliquaire, et image de la sacristie de la sainte chapelle de Notre-Dame del Pilar, *pour les présenter (les offrir) à son excellence l'illustre maréchal Lannes, duc de Montebello.*

I.

Prim^le^. Una joya que tienne 1,300 diamantes brillantes, entre los que hay nueve de singular magnitud y muy superior precio, su forma a maenra de corazon, en el centro tiene un cisue tendidas las alas descansando en el tronco y a cada lado un ponuelo. La dexo en su ultimo testamento la S^ra^ dona Maria-Barbara de Portugal, reyna de Espana. Se halla tasada en 50,000 pesos. (250,000 fr.)

Premièrement. Un joyau contenant treize cents diamans, entre lesquels il y en a neuf de singulièrement magnifiques et supérieurs. Ce joyau est fait en forme de cœur; dans le centre est un saint-esprit les ailes étendues... Ce bijou fut laissé par dernier testament par dona Barbara de Portugal, reine d'Espagne; il a été taxé à 50,000 pesos (ou 250,000 fr.)

II.

Un clavel jazpeado compuesto de Chispas y diamantes y rubies todos brillantes sobre un pié de esmeraldas orientales y muy limpias puentas en oro con sus dos capullos, el uno cerrado y el otro à medio romper... la diò Exma Sra dona Maria-Teresa Ballabriga, muger de Exma senor don Luis de Borbon en el ano 1778 Tasada en 7,000 pesos (30,000 fr.).

Un œillet jaspé composé de rubis, de diamans et de topazes, tous brillans, posé sur un pied d'émeraudes orientales très-limpides, etc., etc... Il fut donné par la Exma Sna Dna Maria-Theresa Ballabriga, femme de Emo seigneur infant d'Espagne, D. Louis de Bourbon, dans l'an 1778... Ce joyau a été taxé et estimé 7,000 pesos (ou 30,000 fr.).

III.

Una corona que hezo à sus expentas en el ano 1775 sl Illmo senor don Juan Saenz de Burnaga arzobispo de Zaragossa... es toda de oro guarnecida de diamantes, rubies y topacios todos brillantes .. y arriba un pectoral definissimo opacios y on medio un crisolito... tasada en 30,000 pesos (140,000 f.).

Une couronne que donna de ses deniers don Juan Saenz de Burnaga, archevêque de Saragosse, dans l'année 1775... elle est tout en or et garnie de diamans, rubis et topazes, tous brillans avec un pectoral de très-magnifiques topazes, ayant au milieu une chrysolithe. Ce bijou taxé et estimé 30,000 pesos (ou 140,000 fr.)

IV.

Otra corona que mando hacer a sus expensas et referido Arzopispo y se presento despues de su meurte en el ano

a 1780; es toda de oro guarnecida de diamantes y rubies todos brillantes; remata en una cruz quetiene en su pie un cerculo de oro un diamante tostado y se halla tasada en 5,000 pesos (23,000 fr.)

Une autre couronne que fit faire aussi a ses dépens le même Seigneur archevêque, en l'an 1780... Elle est tout en or et garnie de diamans, de rubis, tous brillans, montée sur une croix qui tient à son pied un cercle d'or sur lequel est un rang de diamans, estimée 5,000 pesos (ou 23,000 fr.)

V.

Una joya obalada en donde està pintado el rey de Portugal con un christal sobre el retrado que tiene distribuados por todo el 62 diamantes brillantes chicos y grandes bien montados. Laregalò el rey de Portugal al marques de la Compuerta.. y despues la dexò el Emo senor marques eñ su testamento a Nuestra Exma Senora, tasada en 8,481 pesos (37,164 fr.)

Un bijou dans lequel est renfermé le portrait du roi de Portugal, recouvert d'un cristal et entouré de soixante-deux diamans, tant petits que gros, mais tous brillans. Le roi de Portugal le donna au marquis de la Compuerta, et le marquis le laissa par testament à Notre-Dame del Pilar, estimé à 8,481 pesos (ou 37,164 fr.)

VII

Una par de pendientes con 28 diamantes rosas montados en oro de donde en el gan dos perillas uniformes de hermosa *blancura* en forma de almendras los dio; en el marzo de 1743 la senora dona Maria-Ignacia Azlor y ebeverz, tasada en 1,855 pesos (7,820 fr.)

Une paire de pendans d'oreilles avec vingt-huit diamans, roses, montés en or, desquels pendent deux petites poires uniformes de belle *blancheur* en forme d'amande; elles furent données par la sra Illma dona Maria Ignacia, au mois de mars 1743, estimée 1,855 pesos (ou 7,820 fr.)

VIII.

Una venera ò cruz de la orden de Calatrava esmaltada de oro con 52 diamantes diverses magnitudes, etc. Tasada en 3,343 pesos (15,062 fr.)

Une grande croix de l'ordre de Calatrava, d'or émaillé, avec cinquante-deux diamans de diverses grandeurs, etc. Estimée 3,343 pesos (ou 15,062 fr.)

IX.

Una joya que tiene 160 diamantes rosas de bella limpieza y blancura que tiene en medio una esclavitud esmaltada de negro y blanco con corona, etc., etc., la diò a nuestra senora el Illmo senor don Juan de Austria en el dia de la conception de l'ano 1669, tasada en 6,898 pesos (31,036 fr.)

Un joyau contenant cent soixante-deux diamans, roses, d'une très-belle eau et très-blancs. Au milieu est un esclavage en or émaillé, noir et blanc; celui qui le donna à Notre-Dame fut le seigneur très-illustre don Juan d'Autriche, le jour de la Conception de l'an 1669. Ce joyau taxé 6,898 pesos (ou 31,036 fr.)

X.

Una cruz de saint Iago, con 68 diamantes montados en oro par ladoscaras tados rosas tan bellos que por su blancura parece que estan cortados de una pieza. Tasada 8,418 pesos (38,786 fr.)

Une croix de sant'Iago avec soixante-huit diamans montés en or, si beaux par leur belle eau et blancheur, qu'ils paraissent être d'une seule pièce. Ce joyau est taxé et estimé 8,418 pesos (ou 37,886 fr.)

Puis il y a quelques articles (11, 12 et 13), bien simples, qu'il est inutile de mentionner.

XIV.

Dos retrados guarnecidos de diamantes brillantes el uno de imperador Francisco I y el otro de la imperatriz dona Maria-Teresa de Austria su esposa. Los dexò el Exmo senor don Antonio de Azlor en su testamento que otorgò en 18 di julio de 1773, es tasados 16,000 pesos (72,000 fr.)

Deux portraits garnis de diamans en brillans, dont l'un représente l'empereur François Ier, et l'autre l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême, son épouse Ce fut don Antonio de Azlor qui les laissa par son testament et codicille, l'an 1773, le 18 de juillet, estimés 16,000 pesos (ou 72,000 fr.)

XV.

Un ramo llamado *de la duquesa de Villahermosa,* di variedad de flores de todos colores compuesta di diversas piedras preciosas una violada, ocho smeraldas con mucho diamantes rosas y rubies la dio la Exma senora marquesa di Camarasa. Tasada 2,302 pesos (35,873 fr.)

Un rameau appelé de la duchesse de Vellahermosa, composé de plusieurs fleurs en pierres précieuses, de beaucoup de diamans, roses et rubis, avec huit émeraudes, donné par la marquise de Camarosa, taxé 2,302 pesos (ou 35,873 fr.)

XVI.

Una joya con 57 diamantes montados en plata y el reverso esmaltado a negro blanco y purpura ladiò à neustra senora la reyna de Espana dona Maria-Isabella de Saboya. Tasada 4,719 pesos (24,190 fr.)

Tutal... 1,245,236 pesos.

Un joyau avec cinquante-sept diamans montés en argent, et le revers émaillé de noir, blanc et incarnat, donné à Notre-Dame, par l'illustre dona Maria-Isabelle de Savoie, reine d'Espagne, estimé 4,719 pesos (ou 24,190 fr.)

Total... 1,245,236 pesos.

La tasacion de d'has al hajas suma, *un million docientos quaranta y cinco mil docientos treinta y seis pesos y medio*, de a ceinto veinte y ocho quartos cada uno, que e quibalen à diez i ocho millones seteciencos cinquenta y un mil seteciencos noventa y seis reales y veinte y quatro mà un todo moneda de Espana, toda laqual asi resulta del libro que existe en la citada sacristia à mi Cargo à que me refiero. I para que de allo comte day con orden al senor presidente à 3 de abril 1809

Pasqual Erranz,

Capp. à Nostra Senora del Pilar.

La *taxation* (estimation) de ces bijoux donne le résultat d'un capital de *un million deux cent quarante-cinq mille* [1] deux cent trente-six pesos... monnaie d'Espagne. Ainsi que le certifie le livre qui existe dans la sacristie dont j'ai la charge et à laquelle j'en appelle. Le tout donné par

[1] Il y a deux pesos en Espagne, l'un qui n'est autre chose que la piastre (*peso fuerte*), l'autre monnaie idéale, mais dont on se sert beaucoup dans le commerce, qui est le *peso sencilo;* celui-là ne vaut que 3 francs 15 sous, tandis que le *fuerte* vaut 5 francs.

l'ordre de M. le président. Certifie la présente en cette église, à Zaragossa, le 3 avril 1809.

PASQUAL ERRANZ,
Chapelain de Notre-Dame du Pilar.

Et au bas de cette pièce que j'ai en *original* est écrit, de la propre main du duc d'Abrantès :

« Fait en livres tournois : 4,687,949 fr. [1] »

Le duc D'A.

Il est donc avéré *authentiquement* que le trésor de Notre-Dame du Pilar était une belle et rare chose. Le maréchal Lannes l'apporta à Paris, et dit à l'empereur :

— J'ai rapporté de là-bas quelques méchantes pierres de couleur qui ne valent rien... Si vous voulez, je les remettrai à qui vous voudrez. Junot et Mortier ont fait les fiers... moi, je les ai blâmés, et si vous voulez me les donner vous me ferez plaisir.

L'empereur les lui donna sans savoir ce qu'il lui donnait ; *jamais* Junot, même lorsqu'il était le plus sottement accusé d'avoir des richesses imaginaires que l'envie triplait encore, n'a montré le procès-verbal que je viens de transcrire sur la pièce elle-même. Il rapporta de Portugal une seule chose qu'il demanda avec instance à l'empereur : c'était la belle Bible de Lisbonne, qui

1 Il y a là dans l'original une longue kirielle d'évaluations, répétées dans toutes les monnaies d'Espagne. C'est inutile.

depuis me fut noblement rachetée par Louis XVIII : j'en parlerai en son lieu.

Tous ces ennuis qui suivirent tant de fatigues après le siége de Saragosse finirent enfin par prendre sérieusement sur la santé de Junot, ce qui mit le comble à son mécontentement, fut d'apprendre que la guerre allait s'ouvrir en Allemagne. Et lui... il était *là* comme oublié... comme sentinelle laissée pour garder une ville déserte, peuplée de cadavres et de fanatiques ; il devint malade, et sérieusement attaqué. Ses lettres me donnèrent enfin une telle alarme, que je me décidai à demander une audience à l'empereur.

— Que veut-elle ? demanda-t-il avec humeur à Duroc.

— Mais je crois que c'est relativement à Junot.. il est malade, et sérieusement, à ce que m'a dit hier sa femme... et j'ai vu une de ses lettres à lui-même qui m'en a donné la certitude.

L'empereur parut un moment soucieux... mais c'était un mouvement plutôt porté à la tristesse qu'à l'humeur...

— Mais madame Junot n'est-elle pas aussi fort malade ? demanda Napoléon avec une nuance d'intérêt qui n'échappa pas à Duroc, et qu'il eut grand soin de me remettre sous les yeux.

— Fort malade, sire ! elle doit partir pour les eaux aussitôt que la saison le lui permettra.

L'empereur fit un mouvement d'humeur, cette fois ; puis il dit :

— Eh que diable a-t-elle ? Ces femmes sont toujours malades ou grondeuses... Mais *aussi*, pourquoi porte-t-elle tant et de si gros diamans ?... *c'est ridicule.*

Malgré son extrême attachement pour l'empereur, Duroc ne put retenir une exclamation que l'autre ne parut pas entendre, et il poursuivit en parlant alors de Junot :

— Elle veut une audience pour me parler de Junot... et *moi aussi* j'ai à lui parler... j'aime beaucoup madame Junot... j'aimais beaucoup sa mère... beaucoup, et il appuyait sur ce mot... et je porte un intérêt paternel à madame Junot... Vous la voyez souvent, Duroc, et vous devriez lui dire, lui répéter, quelle devrait vivre davantage comme une personne qui m'est attachée, et ne pas faire sa société intime de mes ENNEMIS...

— Je ne vais pas le soir chez madame Junot, répondit Duroc ; mais lorsque j'y vais le matin, je n'y vois que des personnes qui ne peuvent d'aucune manière mériter ce titre... Votre Majesté me connaît assez pour être certaine que je n'attendrais pas à ce moment pour en témoigner, je n'oserais dire mon mécontentement à madame Junot, mais mon chagrin.

— Oh ! je sais bien que tu n'es pas de ceux que je comble et qui sont ingrats.

— Mais Votre Majesté ne donne pas ce nom à Junot, j'espère, dit Duroc avec une sorte d'émotion.

— A LUI ?... oh ! non... mais laissons cela... Il demande à revenir, il faut qu'il revienne... je ne veux pas *que mon vieil ami* souffre. Dites à madame Junot que son mari sera remplacé dans quinze jours... Je vais envoyer là Bessières... il est conciliant dans ses manières... il fera de la bonne besogne pour ramener ces enragés d'Aragonais...

...... Mais, Duroc, vous portez bien de l'intérêt à madame Junot !... Voyons, répondez en loyal garçon... avez-vous été amoureux d'elle ?

Duroc se mit à rire comme un fou...

— Ce n'est pas répondre, dit l'empereur avec une sorte d'impatience ; avez-vous été amoureux de madame Junot ?

Duroc répondit enfin en reprenant son sérieux :

— Jamais, sire ; et je puis même dire que c'est aujourd'hui pour la première fois qu'il me vient à l'idée que cela aurait pu arriver... Mais la vérité est que, ni elle ni moi, n'y avons jamais pensé.

Et Duroc prit à l'instant un ton sérieux que l'empereur connaissait ; il prit quelques prises de tabac plus rapidement que de coutume, parce que, en général, il n'aimait pas qu'on l'obligeât à se ranger d'un autre avis que le sien... fit quelques pas, regarda sur le pont, dans le jardin ; puis il dit :

— Eh bien ! c'est fort singulier.

Il avait à cet égard des idées qui elles-mêmes *étaient fort singulières*, et je crois *que le bien* le surprenait toujours lorsqu'il le rencontrait chez une femme.

Duroc me rapporta toute cette conversation, et il eut tort. J'étais dans ce moment dans un état d'irritation nerveuse tellement pénible, que ma santé avait fini par céder, et que j'étais vraiment malade; je ne sortais presque plus; je souffrais d'une maladie de foie et d'une irritation violente au pilore. Aussi la confidence de Duroc arriva-t-elle mal à propos, et je le lui dis avec la franchise de la personne souffrante, qui croit toujours qu'elle va mourir... Hélas! qu'il faut souffrir pour en arriver là!... La douleur ne sait pas ce que c'est que la mort... pas plus que le chagrin; on dirait que tous deux aiment la vie...

Junot avait éprouvé un surcroît de contrariété le lendemain de la prise de Saragosse, mêlé cependant à une sorte de joie... Quelques jours avant l'attaque définitive, il apprend par des espions (quoiqu'on n'en eût guère en Espagne) qu'Armand de Fuentès, prisonnier de Palafox, se trouvait enfermé dans l'une des maisons désignées pour la mine; mais il était impossible d'indiquer spécialement cette maison... Junot n'avait donc par cette nouvelle que toute l'inquiétude, et nul moyen de la détruire. Aussitôt que la ville fut prise, son premier soin fut d'aller à la recherche de son malheureux ami!... Il le trouva encore

vivant, mais dans quel état, grand Dieu !... Depuis quatre mois l'infortuné languissait dans une cave humide, sans vêtement chaud, presque sans nourriture!... En se voyant délivré... délivré par un ami..... heureux, rendu à lui-même... assuré de retrouver encore la vie... de revoir le ciel bleu, de sentir un air pur lui frapper le visage... tout cela lui parut si doux, si beau, que sa pauvre tête plia sous le poids de tant d'espérances... On lui avait ordonné une grande sobriété. Il commença par dire à Junot qu'il ferait ce qu'il voudrait... puis il fut moins obéissant; enfin il devint intraitable, tomba malade et mourut au bout de huit jours de maladie, dans des tortures d'autant plus cruelles qu'il vit arriver la mort, et qu'il l'entendait lui dire :

— Tu ne reverras plus ta patrie, ni ton enfant... ni ta maîtresse, ni rien de ce que tu aimes...

Junot fut son exécuteur testamentaire. Il laissa une fortune honnête à une fille naturelle, qu'il avait de mademoiselle Bigotini... il aurait pu lui en laisser davantage, car c'était un collatéral très-éloigné qui héritait après sa mort.

C'est une bizarre destinée que celle de son frère, Alphonse Pignatelli, et la sienne. Tous deux riches, nobles, puissans de la terre enfin ; car la noblesse et la richesse donnent bien le vrai pouvoir quand ils marchent ensemble... parce que, voyez-vous, toutes les fois qu'il y aura un

salon, il y aura une antichambre; mettez dans ce salon un duc et pair; mettez-y un souverain. Remplacez *dans ce même salon* le duc et pair, le souverain, par un cordonnier aux mains poisseuses... eh bien! tout comme le duc et pair et le souverain, il toisera de bien haut celui qui attendra dans son antichambre; qu'il lui plaise d'en sortir, non plus pour emporter des bottes qui allaient mal... mais pour donner du bout de cette botte dans les jambes de celui qui l'ennuiera... et tout cela sera fait un peu plus grossièrement que par le duc et pair, parce que l'éducation est toujours là pour modifier ce qu'il y a de trop rude dans l'insolence, et que l'insolence l'est toujours.

Pour en revenir à la destinée de mes pauvres amis, elle fut étrange... Tous deux moururent heureux... riches... aimés... estimés... ayant un bel avenir... Eh bien! tous deux périrent loin de leur toit; l'un dans une auberge, allant aux Eaux-Bonnes, est mort là, dans les bras de ses domestiques. Pauvre Alphonse! je l'ai bien regretté!... L'autre meurt dans une ville prise d'assaut... au milieu des cadavres et des décombres... respirant encore cet air humide et froid, cette peste qui le tuait à trente-neuf ans, et lui donnait la mort à quatre cents lieues de son enfant et de ses plus chères affections... encore eut-il la douceur, lui, de prononcer le nom d'un ami avant d'expirer.

En apprenant qu'il aurait sa lettre de rappel aussitôt qu'il serait remplacé, Junot écrivit à l'empereur qu'il n'existait pas dans toute l'Espagne un homme plus capable de venir gouverner l'Aragon que le général Suchet... Junot aimait beaucoup Suchet, qui d'ailleurs a grandement prouvé que Junot avait raison ; il avait une belle bravoure, il était neveu du roi d'Espagne, ce qui se retrouvait en son lieu... il convenait donc sous mille rapports. Junot l'écrivit à l'empereur, à Duroc, à Berthier ; enfin la nomination de Suchet arriva, et Junot se disposa à revenir en France. Il avait le commandement d'un corps à la Grande Armée... alors tout redevint joie et bonheur autour de lui dans l'espace de quelques jours... Ses lettres n'étaient plus les mêmes... il ne parlait plus de mourir alors.

Mais quelqu'un qui faillit prendre sa peine au tragique, au point d'en arriver là, ce fut Berthier. Il était marié seulement depuis quelques semaines, ou quelques mois, lorsque M. Visconti mourut. Quoiqu'une mort et de la bouffonnerie aillent peu du même pas, en vérité, elles cheminaient ensemble donnant chacune le bras au pauvre Berthier...

— Hem!... hem!... madame Junot!... madame Junot!... que dites-vous de cela?... Hem!... hem!... mon Dieu!... Je n'ai jamais été heureux, moi!... jamais... jamais!... Ce diable d'homme!... hem!... hem!... aller mourir, que diable! quand je me

marie... S'il était mort au moins deux mois plus tôt!... qu'est-ce que ça lui faisait!... là... je vous demande un peu...

Et ce beau, cet éloquent discours dit, en se rongeant les ongles en même temps que son frein, et ne finissant avec moi que pour aller recommencer avec une autre. Il me fit bien rire à son retour d'Espagne; car, si j'ai bonne mémoire, ce fut alors que nous apprîmes la mort de M. le marquis Visconti, que, du reste, on ne connaissait que par Berthier... Quant à la belle veuve, elle épousa en secondes noces, savez-vous bien qui?... non pas Berthier, puisqu'il était marié... mais elle épousa sa femme... C'était un drôle d'arrangement que tout cela... Je parlais tout à l'heure des prérogatives du rang et de la faveur... il y en avait là de grandes preuves... La verge correctrice de l'empereur frappait sans miséricorde sur de jeunes mains levées vers lui pour lui demander grâce d'une faute, souvent bien excusable, et il avait toute indulgence pour des arrangemens dont le scandale était plus que révoltant... et la veuve continua d'habiter presque la maison de l'homme marié!... C'était une pitié...

J'étais bien malade... j'avais une telle inflammation au pilore que rien ne pouvait passer... pas même un verre d'eau sucrée. Enfin Junot arriva, il fut frappé de mon changement; il souffrait aussi, surtout de cette belle blessure dont la cicatrice

était si bien placée. Elle faisait effet sur le nerf optique, et ses migraines étaient également devenues bien plus fréquentes. Il prit des bains de Barèges, et en trois semaines il fut en état d'aller en Allemagne. Mais avant il voulut me voir prendre le chemin des Pyrénées, où m'envoyaient mes médecins : celui de Cauterêts, M. Labbat, ancien ami de ma mère, se chargea de m'escorter, et je fis la route couchée dans ma voiture, et presque mourante, j'avais avec moi madame Lallemant, et M. de Cherval, deux de mes amis les plus intimes.

La route fut pénible ; à Bordeaux je rencontrai mon beau-frère, M. de Geouffre ; il me rappelait l'autre jour que je fus à la mort d'une crise terrible provoquée par *la moitié d'un ortolan*, que j'avais voulu manger... Je gagnai enfin Cauterêts... Là, il m'arriva ce qui m'était arrivé aux eaux de *Caldas da Raynha* en Portugal... A peine en eus-je bu un verre, que je me trouvai mieux... Au bout de huit jours, je mangeais grossièrement comme une paysanne, et au bout de quinze je courais les montagnes, au risque de me rompre vingt fois la tête.

Cauterêts est un lieu ravissant. A cette époque il était peu connu, il n'y allait que des gens vraiment malades, et des moribonds ne courent guère les champs... Ce fut la reine Hortense qui, l'année précédente, y ayant été pour respirer un air consolateur plutôt que pour prendre les eaux, découvrit avec son regard d'artiste et son âme tendre,

qu'il y avait autour d'elle des beautés non pareilles. Elle se mit en marche, et fit le fameux voyage du Vignemale, la plus élevée des Pyrénées françaises, le Mont Perdu étant de la chaîne espagnole. Elle voulut gravir le Vignemale, et le gravit en effet [1]; le voyage parut tellement périlleux, qu'elle donna à Martin et à Clément, les chefs des *guides-porteurs* de Cauterêts, une médaille qu'ils portaient à leur boutonnière, et sur laquelle était gravé :

Voyage au Vignemale, le... 1808.

A cette médaille était attachée une pension... La reine, toujours aimable dans sa bonté, avait su leur donner ainsi ce qui pouvait les rendre heureux...

Tous les soirs, au soleil couchant, en voyant les glaces du Vignemale se colorer de tous les feux du prisme, je brûlais du désir de monter aussi à son sommet... d'aller m'asseoir sur sa pierre triangulaire... de fouler sa neige vierge et ses plaines éternelles... Clément m'assura que je marchais aussi bien que la reine Hortense, et que j'étais plus en état qu'elle de soutenir une longue fatigue. Aussitôt que la chose fut résolue, je lui donnai ordre de tout préparer, car la saison s'a-

[1] La reine Hortense est la première femme qui ait fait ce voyage.

vançait. Nous étions au 20 août, et, lorsque le 1er septembre est arrivé, le voyage est dangereux à cause de la chute fréquente des avalaches.

La hauteur du Vignemale [1] est 1776 toises au-dessus du niveau de la mer.

1 Des événemens, plus importans que ce qui m'est personnel, m'empêchent, en raison du peu d'espace qui me reste, de raconter mon voyage à Vignemale; j'en parlerai dans le volume suivant.

CHAPITRE IX.

Nouvelle campagne d'Allemagne. — Pourquoi M. de Metternich n'aimait pas la France. — Bravoure de Masséna. — L'empereur pendant la campagne de Wagram. — Le deuil suit nos triomphes. — *Marche! meurs!* — Le 46e régiment de ligne. — Bombardement de Vienne. — Décret qui réunit les États Romains à l'Empire français. — Bataille d'Essling. — Le maréchal Lannes frappé à mort. — Horrible boucherie. — Rapport ennemi sur le nombre des tués et des blessés. — Passage d'une lettre de Junot sur la mort de Lannes. — La bulle d'excommunication. — Fulminant anathème. — Termes dans lesquels il est conçu. — Succès de Suchet en Espagne. — Lettre du comte de Hunebourg à Junot. — Étonnante activité de l'empereur. — Il s'abuse sur les dispositions du Nord, comme il s'était déjà abusé sur celles du Midi. — Singulière *aventure*. — Le maréecal Soult se décide *à accepter les attributs de la* ROYAUTÉ. — Seconde version. — Celle de M. Napier. — Biographie du maréchal Soult, par un de ses amis. — *Nicolas* Ier, ou *Jean de Dieu, ah! ah! roi de Portugal!...* NICOLAS ?... *c'eût été plutôt* NICODÈME. — Nouveaux désastres en Portugal. — Histoire de la comtesse de W. — Nouvelles prévisions : la femme élégante de Paris dans les affreuses solitudes d'Espagne.

Tandis que j'étais à parcourir les belles vallées des Pyrénées, les champs de l'Allemagne étaient

de nouveau couverts de sang, la guerre et ses fléaux se promenaient dans ses sillons, et tous les désastres la frappaient à coups redoublés pour nous être rendus plus tard avec une terrible usure.

Monsieur de Metternich avait quitté Paris comme jamais un ambassadeur n'a quitté la capitale du royaume dans lequel il représente son maître. On a dit que M. de Metternich n'aimait pas la France... mais quel est l'homme qui serait demeuré sans ressentiment en étant humilié, vexé même dans les détails les plus intimes de sa vie, la voyant elle-même menacée !... ayant ses enfans, sa femme, retenus comme otages !... et lui, attaqué dans ses plus précieux droits, contraint de quitter Paris comme un criminel !... dans une voiture dont les stores fermés cachaient aux yeux de tous une figure innocente, un noble front qui ne pouvait rougir que pour nous.

Pendant ce temps, Masséna passait l'Inn, brûlait Scharding, Passaw, et rappelait le héros de Gênes et de Rivoli. Napoléon semait de la graine de lauriers devant tous ces hommes-là, qui n'avaient plus qu'à avancer la main pour en faire des gerbes... L'empereur lui-même fut un foudre de guerre dans le commencement de la campagne de Wagram...furieux que l'ennemi eût eu, quoique craintivement, l'audace de le prévenir, il fondit sur lui avec la rage du lion, et *scia* pour ainsi dire l'armée autrichienne en deux. Par sa manœuvre, il la força à se précipiter et à s'embarrasser dans les

défilés de la Bohême, et là, pendant dix jours, frappée à coups redoublés par la main de Napoléon, qui, toute petite et blanche qu'elle était, maniait une massue foudroyante, cette armée put à peine retrouver son souffle pour fuir cet homme qui venait encore commander aux vieux remparts de Vienne de s'abaisser devant lui.

Toutefois, cette campagne ne fut pas comme celle d'Austerlitz, couronnée de lauriers entremêlés de fleurs... le deuil suivait nos triomphes... et chaque bulletin faisait pleurer mille familles!.. car Napoléon avait toujours cette voix puissante qui disait au soldat :

— Marche!... Et il marchait.

— Meurs!... Et il mourait.

Le quarante-sixième régiment de ligne, parti de Scharding pour arriver à Ebersberg, fit ce trajet en trente-cinq heures... *Il y a vingt-six lieues!...*

Nous recevions fréquemment des lettres du quartier-général. L'armée avançait toujours. Vienne voulut se défendre, on la bombarda pendant trente heures, et la leçon fut rude. On y trouva d'immenses ressources.... elles auraient suffi, me disait un de nos inspecteurs aux revues pour toute une campagne. Voilà à quoi s'occupait le conseil aulique.

Ce fut de Vienne que partit le décret impérial qui réunissait les États Romains à l'empire français. A la vérité, *le pape* avait la faculté de rési-

der à Rome, avec *une rente* de deux millions de francs!... Depuis long-temps l'empereur parlait avec véhémence *du danger* de la puissance spirituelle en France, exercée par un prince étranger. *C'était d'ailleurs Charlemagne qui avait donné les États Romains, que lui Napoléon reprenait!..*

Hélas! ce ne fut pas le bref d'excommunication qui lui renvoya le coup vengeur!... la bataille d'Essling est livrée... l'archiduc Charles est en face de Napoléon, les deux armées sont engagées, et la mort tombe avec furie sur les deux partis... le nôtre perd son plus brave appui, le maréchal Lannes est frappé à mort! c'est une horrible boucherie... L'archiduc annonça de son côté quatre mille trois cents tués et douze mille blessés!... Qu'on juge, d'après le rapport ennemi, toujours voilé et dissimulé, de ce que doit être le nôtre.

Pauvre Lannes!... quels regrets il excita dans l'armée, dans la France!... J'ai encore la lettre de Junot qui me parle de cet événement « *qui* » *met le deuil*, m'écrit-il, *dans la grande famille* » *militaire*. En recevant ma lettre, tu feras faire » un habit de deuil à mon fils, et il le portera » deux jours avec un crêpe à son *petit bras*... » Quant à moi, je le porterai huit jours. »

Junot était alors revenu de Saragosse et prenait les bains de Barèges à Tivoli. Mais dans ce moment il était allé en Bourgogne pour voir son père. Cette action de porter le deuil d'un frère

d'armes, dont il avait eu peut-être à se plaindre peu de semaines avant, m'a toujours paru noble et belle... Oui, Junot avait une âme généreuse.

Tandis que les capitales tombaient à la voix de Napoléon, et que ses capitaines périssaient sous le souffle de Dieu, d'autres chutes, d'autres malheurs, d'autres voix maudissantes se faisaient entendre du fond de l'Italie. Le pape lance, cette fois, non pas un bref comminatoire, mais une bulle d'excommunication... Pie VII, oubliant qu'il a consacré la tête qu'il va maudire, cherche à l'écraser sous un fulminant anathème...

« Que les souverains apprennent encore une » fois QU'ILS SONT SOUMIS PAR LA LOI DE JÉSUS-CHRIST A » NOTRE TRÔNE ET A NOTRE COMMANDEMENT ; CAR NOUS » EXERÇONS AUSSI UNE SOUVERAINETÉ, MAIS UNE SOUVE- » RAINETÉ BIEN PLUS NOBLE, ETC., ETC. »

Ce qu'on peut à peine comprendre, c'est que l'empereur connaissant l'état de l'Espagne au moment où il fait la réunion des États Romains au royaume de France, puisse n'écouter que cette pensée futile de nommer un préfet du Tibre et un préfet du Rhin !... Hélas ! combien il doit payer cher cette triste et pâle gloire !... Comme ses lauriers sont ternes, comme leur verdure est triste!... C'est un vertige produit, je crois, par cette extension de puissance, immense et prodigieuse... Ce n'est pas à la politique qu'on pouvait dire d'attendre, je le sais... mais il a pu bien moins le dire encore à la fatalité qui le pressait aussi, lors-

qu'en 1814, privé de quatre cent mille braves soldats, morts en Espagne devant le démon du fanatisme, il a pu voir combien il payait cher la violation du domicile de Saint-Pierre.

L'armée française et l'armée d'Italie poursuivaient à la fois l'archiduc Jean et l'archiduc Charles. L'armée française en Espagne obtenait quelques succès en Aragon. Le général Suchet justifia toutes les prévisions de Junot : le général Blacke fut complétement battu à Belchitte, Suchet avait trouvé le corps d'armée que lui laissait Junot susceptible d'être conduit à l'ennemi et de vaincre : car l'empereur, tout en laissant Junot revenir en France, lui ordonnait de ne quitter *Zaragossa* qu'après avoir exécuté les ordres qui lui étaient donnés; ainsi donc, lorsque Junot reçut du comte d'Hunebourg (Clarke) la permission de revenir en France, elle était contenue dans la lettre que voici :

« Paris, le 7 avril 1809.

» Monsieur le duc,

» J'ai l'honneur d'informer votre Excellence
» qu'ayant pris les ordres de S. M. relativement à
» la lettre que vous m'avez envoyée par un cour-
» rier avant hier 5 avril, S. M. m'a chargé d'auto-
» riser Votre Excellence à rentrer en France.
» C'est le général Suchet qui vous remplacera

» dans le commandement du troisième corps de
» l'armée d'Espagne.

» Cependant avant de quitter l'Aragon, monsieur le duc, S. M. désire que vous vous occupiez de trois points très-importans :

» 1° D'arrêter avec le commandant du génie[1] le plan d'une forteresse à Tudela et un réduit sur les hauteurs, avec des flèches détachées pour maintenir les communications avec la rivière. Ces ouvrages seront d'abord construits en terre, mais de manière à pouvoir être revêtus successivement et à devenir une bonne forteresse ;

» 2° De mettre en état de siége le fort de Saragosse et d'y faire placer dix mortiers pour commander la ville ;

» 3° De faire évacuer toute l'artillerie sur la France.

» Je charge le commandant de l'artillerie de prendre les ordres de Votre Excellence pour l'évacuation de cette artillerie, et de vous proposer des mesures pour en assurer le transport.

» Sa Majesté désire également que le fort de Jaca soit le plus promptement possible mis en état de défense, et maintienne la communication avec la France par Paco, etc., etc.

1 C'était le général Rogniat, qui depuis a épousé mademoiselle de Pérignon, l'une des filles du maréchal Pérignon.

» Agréez, monsieur le duc, l'assurance de ma
» haute considération.

» *Le ministre de la guerre*,

» COMTE D'HUNEBOURG. »

Cette lettre peut faire juger de la surveillance active de l'empereur. Ces ordres, que transmettait le ministre de la guerre, lui étaient donnés à lui-même par l'empereur, et cela au moment où il allait quitter Paris pour la campagne de Wagram. Et il s'occupe de la forteresse de Tudela... du fort de Jaca... mais surtout du fort Zaragossa *et des dix mortiers qui doivent commander la ville*. Junot exécuta ses ordres, et étant à Bayonne pour en attendre de nouveaux, il écrivit à l'empereur, et lui donna des détails précieux sur l'Aragon, surtout à cette époque où l'empereur n'était pas du tout au courant de ce qui se passait en Catalogne et en Aragon. Sa lettre est une pièce du plus haut intérêt, relativement à la situation de l'Espagne; mais je ne puis l'insérer dans ce volume, la place me manque, je la mettrai dans le volume suivant.

Cette lettre de Junot est remarquable aussi dans l'expression de douleur concentrée qui perce à chaque ligne... le mécontentement est visible, la peine est sourde encore... lui-même ne fait que la pressentir..... Une chose à remarquer également, c'est l'oubli dans lequel Napoléon laissait

le 3e corps, après un horrible siége comme celui de Saragosse!... Tout pour le nord, à ce moment où s'y décidait une grande question... tout pour le nord!... et ce nord, sur lequel il commençait à s'abuser comme sur le midi, devait bientôt l'abandonner à tout le danger de l'isolement de sa force colossale.

Ce fut vers cette époque qu'arriva la singulière *aventure* de la seconde expédition. Je dis *aventure*, car il y a du romanesque dans le fait.

On a beaucoup parlé de l'affaire de *la royauté* du maréchal Soult, et je le crois bien. C'était peut être un des faits les plus bizarres du règne de Napoléon que cette lueur d'ambition, calquée et jetée là dans son chemin par un de ses capitaines. Un membre du parlement d'Angleterre avait bien raison en disant que le cabinet britannique aurait dû seconder, provoquer même la volonté de Soult, lui mettre à la main et sur la tête ce dont il parlait lui-même dans les circulaires écrites à ses généraux de division, et dans lesquelles il disait : *Que l'empereur lui ayant enjoint de garder le Portugal à tout prix, il se décidait enfin à accepter les* ATTRIBUTS *de la royauté*... J'ai vu celles écrites au général Loison et au général Lahoussaye. La faute est dans deux mots mal placés : celui de royauté et celui d'attributs; *attributions* était bien différent.

On a parlé dans un livre fait par un Anglais, un colonel, capitaine, je ne sais trop ce qu'il est,

mais il s'apelle *Napier*, sur ce fait très-important, en une seule ligne, et pour nous dire que ce n'est pas vrai... Je suis certaine que M. le colonel ou capitaine Napier a eu ses renseignemens à une très-bonne source ; et s'il eût voulu nous les communiquer , je suis certaine que nous en serions aussi très-contens ; mais qu'il me permette de lui objecter qu'une ligne n'est pas assez pour une semblable histoire, et quand il n'en aurait consacré qu'une pour la couronne, une autre pour le sceptre, puis encore une pour le trône, il lui en aurait toujours fallu trois, et je suis peu exigeante...

Il existe une biographie du maréchal Soult qui rapporte le fait bien autrement. Cette biographie prétend qu'au moment où l'empereur donna ses dernières instructions au maréchal Soult, il lui dit :

« *Monsieur le maréchal, le duc d'Abrantès a déclaré par mon ordre que la maison de Bragance avait cessé de régner... déclarez-le de nouveau ; et si pour conserver le Portugal il était nécessaire de lui donner une nouvelle dynastie, j'y verrais* LA VÔTRE *avec plaisir.* »

Cette biographie a été faite à Bruxelles, par un nommé Julien, autant que je puis me le rappeler ; mais la notice n'est pas de lui. Elle est d'un homme éminemment spirituel ; il est l'ami

du maréchal. Sans doute cette version peut être vraie; elle est même problable : mais il fallait n'en pas parler, ou bien l'appuyer de preuves positives.

Cependant ceux qui étaient autour de l'empereur, au moment où il reçut cette nouvelle de la prétendue royauté du maréchal Soult, savent très-bien dans quel état le mit cette nouvelle. On a prétendu en nier l'effet, parce que l'empereur, disait-on, n'avait pas pu parler de Nicolas Ier, attendu que le maréchal ne s'appelait pas *Nicolas*, mais *Jean de Dieu*... Cela ne fait rien à l'affaire. Il est certain que lorsque ce méchant Loison arriva auprès de l'empereur, qui alors était à Schœnbrunn, et lui raconta avec du venin de serpent toute l'histoire du Portugal, l'empereur pâlit, et eut un de ces mouvemens nerveux comme il en avait quelquefois. Plus tard, dans la même journée, il parla lui-même de cette affaire, et en parla *en raillerie*, ce qu'il n'eût pas fait si lui-même l'eût provoquée... et il dit en riant, mais de ce rire amer qui changeait sa belle physionomie au lieu de l'embellir :

« *Ah !... ah !... roi de Portugal !... oui... roi de Portugal !... vraiment, oui... Nicolas Ier... n'est-ce pas Nicolas qu'il se nomme ?... Nicolas !... c'eût été plutôt* NICODÈME. »

Croyait-il que le maréchal se nommait en effet Nicolas?... l'a-t-il appelé ainsi pour placer le mot de NICODÈME? je n'en sais rien... mais ce que je

sais, c'est qu'il l'a dit comme je viens de le rapporter, et peu d'heures après avoir appris la nouvelle du désastre de l'armée de Soult.... Hélas! nous n'avions pas fini avec ce malheureux Portugal, et dans ce gouffre dévorant devait être encore engloutie une armée tout entière...

Lorsque quelques mois plus tard je suivis mon mari en Espagne, je fus témoin de faits vraiment douloureux, rappelant à quel point cette retraite du maréchal Soult était effroyablement désastreuse. Il me souvient qu'un de mes meilleurs amis, alors colonel d'un régiment de cavalerie, me racontait cette épouvantable retraite avec des couleurs qui me faisaient frissonner, et pleurer de pitié et d'indignation. Cette retraite faisait une belle suite toutefois à la convention de Cintra; elle prouvait la force de nos chefs dans les diverses positions... Je sais qu'on a prétendu tirer quelque vanité de n'avoir pas négocié la seconde fois; mais il en est de cela comme de l'histoire de la comtesse de W....g dans la campagne de Sobieski; elle était jeune et belle. Les turcs la guettèrent comme elle allait en Bavière : ils voulaient en faire présent au grand-visir.

— Mais je leur ai échappé, disait-elle avec un air de triomphe, et les Turcs ne m'ont pas même vue.

— Et comment avez-vous fait?

— J'ai été rencontrée par le capitaine Schiller, qui m'a gardée six semaines avec lui.

Le capitaine Schiller était un capitaine de Pandours... et ne faisait aucune distinction d'amis à ennemis, quand il s'agissait d'une histoire comme celle de la comtesse de W....g.

Pauvre Péninsule !... laissons-la un moment... Bientôt je la retrouverai pour m'enfoncer dans ses plus affreuses solitudes ; bientôt je vais dérou-rouler des pages dans lesquelles on verra que chez moi la femme n'est plus depuis long-temps un être faible, et tenant à cette nature qui n'a rien que de gracieux, de non-chalamment paresseux. En Espagne, nouveau serpent, j'ai dépouillé ma peau féminine pour en revêtir une autre plus mâle et plus active ; *là*, j'ai reconnu cette vérité, que j'ai déjà émise dans les précédens volumes, c'est qu'une femme peut rendre témoignage que dans toutes les enveloppes humaines, difformes comme gracieuses, débiles comme vigoureuses, l'âme peut être la même... toujours grande et forte. En Espagne, où bientôt je montrerai la jeune femme élégante de Paris au milieu des déserts et vivant de privations, j'ai appris également que tout ce que veut le cœur, la main l'exécute ; c'est là surtout, que perdant un reste de vieux préjugés pour les échanger contre des lumières nouvelles inculquées à l'aide de la plus merveilleuse des instructions, l'instruction pratique, j'ai pris une bien haute idée de la puissance de volonté d'une femme.

CHAPITRE X.

Douleurs, regrets. — Le général Danube. — Le prince Eugène à Leoben. — Armées d'Allemagne et d'Italie. — Nos troupes couvrent la Carniole, le Frioul, la Styrie, le Voralberg, etc., etc. — Bataille de Raab en Hongrie. — Macdonald, grand officier de l'empire. — M. Émile Grandier. — Il serre les *jambes*. — Il n'est pas mort, puisqu'il crie. — Maladie de peur — *Je ne suis qu'un lâche.* — Leçons d'armes. — Quelle invention maudite! là! — Fuite à Perpignan — La *maja*. — Le blason. — Grandier tué en *duel*. — Où est-il aussi, celui-là? — Mort! tous morts! — Bataille de Wagram. — Le champ de bataille converti en horrible charnier. — Tourmens affreux des blessés. — Lettre du roi de Wurtemberg à Junot. — Vanité de Marmont. — On est injuste à son égard — *Vous avez manœuvré comme une huître.* — *Mon ami, je suis maréchal!* — Mystère de la destiné du duc de Raguse.

La mort du maréchal Lannes avait été un dueil universel... Hélas! il précédait cette suite d'amis fidèles que Napoléon devait voir descendre avant lui dans la tombe... Duroc devait suivre Lannes... puis Bessières... et puis... ah! maintenant tout est douleurs, regrets, larmes... Chaque document est enveloppé d'un crêpe... chaque papier

déplié est un extrait mortuaire... C'est bien à présent qu'il faut invoquer cette force dont je parlais tout à l'heure.

Je disais combien la mort du maréchal Lannes avait fait de l'impression, non-seulement dans l'armée, mais dans l'Europe entière. Toutefois, la France fut peut-être moins frappée d'un si grand malheur que s'il fût arrivé dans une autre bataille : mais Essling est une de ces journées funestes où la mort frappe à coups redoublés, et où les blessures se multipliant, on sent moins fortement les malheurs publics tels que la mort du maréchal Lannes. L'empereur, dont l'affection pour Lannes était fort vive, mais qui avait été offensé par lui dans plusieurs circonstances où l'autre lui avait peut-être trop rappelé leurs anciennes relations, qui du reste n'avaient rien d'extraordinaire, montra peut-être involontairement dans cette circonstance que le souverain *seul* regrettait l'homme habile, et que l'ami était peu affecté. Il plaisantait sur l'affaire d'Essling, et disait *que l'armée autrichienne avait eu dans cette journée un allié auquel en vérité il n'avait pas songé : c'était le général Danube, qui, dans cette affaire, avait fait voir qu'il était le meilleur officier de l'Autriche.* Comme les eaux avaient emporté les ponts, il est à croire que la plaisanterie de l'empereur avait rapport à cet effet ; mais je ne sais pourquoi je n'ai jamais pu m'habituer à la pensée qui me représente l'empereur *voulant*

rire... Ce n'est pas *comique*, alors, que je le trouve ; ce n'est pas *ridicule...* c'est entouré d'une atmosphère qui m'est pénible... je souffre et respire avec peine, et je ne retrouve mon état naturel qu'en élevant mes yeux et le regardant au sommet de cette colonne forgée avec ces canons *qu'il jetait à brassées dans la fournaise* [1].

La victoire était cependant toujours fidèle à nos armes. Le prince Eugène battait Jellachich à Leoben, lieu de souvenir pour l'Autriche et pour l'empereur.

Le résultat de cette victoire fut de laisser facilement joindre les deux armées d'Allemagne et d'Italie. L'archiduc Jean, qui faisait face à la dernière, se retira sur la Hongrie. Déjà nos troupes couvraient la Carniole, le Frioul, la Styrie, le Voralberg, l'Istrie, et cependant la campagne n'était ouverte que depuis deux mois. Néanmoins il est à remarquer que cette fois on fut plus lent à opérer que dans la campagne d'Austerlitz et de Tilsitt. Cependant toute la famille impériale était en retraite ; et comme à la première campagne elle se repliait sur la Moravie et sur la Bohême, emportant avec elle la palme de pacification qui devait nous apporter tous les malheurs ensemble.

Nous étions en France dans de grandes inquiétudes sur la grande armée. L'empereur ne laissait

1 Voyez l'ode immortelle de Victor Hugo, sur la colonne... La seconde. Voyez aussi la première. Voyez-les toutes deux.

arriver que ce qu'il voulait bien envoyer ; et nous savions très-bien que les bulletins n'étaient pas toujours paroles d'évangile. J'étais à cette époque dans les Pyrénées, et j'avais des nouvelles plus sûres que tout le monde des eaux, parce que mes lettres m'arrivaient directement de l'Allemagne et que je ne lisais pas un journal. Junot qui commandait les troupes saxonnes et les troupes bavaroises, ne me laissait pas non plus manquer de nouvelles. J'avais donc de bonnes relations; mais je les gardais pour moi quand elles ne s'accordaient pas avec les bulletins, comme par exemple à Essling. La bataille de Raab, gagnée en Hongrie par le prince Eugène contre l'archiduc Jean qu'il a ainsi repoussé depuis l'extrême Illyrie, est une des affaires dont l'empereur eut le plus à se féliciter dans le cours de cette campagne ; et il n'en a parlé que comme d'une victoire ordinaire. Cependant ses résultats furent immenses. Macdonald, qui, à la grande honte de plusieurs maréchaux qui avaient le bâton brodé d'abeilles sans trop savoir pourquoi, n'était pas encore au nombre des grands-officiers de l'empire, y prit place cette fois en récompense de sa conduite dans cette campagne de 1809, et en vérité c'était une dette à aquitter.

Je ne sais où Albert avait connu le général Lauriston, mais ils étaient même liés ; il lui recommanda, à cette époque, le fils d'un ami de notre père, qui avait des propriétés à la Guade-

loupe, et qui avait été assez heureux pour les sauver lors de l'histoire du général Ernouf, qu'il maudissait du reste de tout son cœur. Je ne sais pourquoi il voulait aller à la grande armée, car il n'aimait pas beaucoup cette vie-là, comme on va le voir. Toujours est-il qu'Albert m'écrivit de lui donner aussi une lettre pour Lauriston. Ce que je fis : pour égayer un peu les sombres tableaux qui nous entourent, je vais raconter l'histoire de M. Émile Grandier...—Je ne sais pas bien ce qu'il voulait, mais je crois que c'était une entreprise; enfin, il joignit Lauriston au fond de la Hongrie, à sa très-grande joie. Je pense que Lauriston était alors devant *Raab*. M. Émile Grandier le trouva dans une tranchée, je ne sais où, et lui remit nos lettres. Lauriston les lut à la hâte, et ne s'imaginant pas que nous puissions lui recommander quelqu'un autrement que pour en faire un soldat, il s'étonna seulement que ce quelqu'un n'eût pas au moins un uniforme de *fantaisie*. Tout en cheminant donc autour de ses ouvrages, se donnant un coup contre *un sac à terre*, une autre tape contre un gabion, il questionnait mon protégé, et tout en parlant il se tourna vers lui... il le vit pâle comme un mort, serrant les jambes, pour parler poliment, et dans un état digne de pitié. Dans le même moment on tirait de la ville, ce qui arrivait quand on reconnaissait un officier général, et Lauriston ne put retenir une exclamation énergique en voyant le

pauvre Grandier jeté par terre et frappé du boulet, du moins à ce qu'il croyait. Il s'approche... se baisse... lui prend le bras; l'autre pousse un cri terrible.

— Bon cela! dit Lauriston... il n'est pas mort au moins, puisqu'il crie...

Cela était vrai... seulement M. Grandier fit une maladie DE PEUR, et fut pendant long-temps dans un état digne de pitié. Il avait des attaques nerveuses, et des vertiges qui ressemblaient tellement à de la folie, que Lauriston fut obligé de le faire conduire à Vienne, où il fut saigné, soigné, et enfin *guéri*. A peine put-il se remettre en voiture, qu'il se jeta dans sa calèche, et revint à Paris en payant six francs de guide. Près de Strasbourg sa voiture casse, il verse, et un éclat de glace lui entre dans l'œil gauche, et le lui crève... mais d'une si cruelle manière, que de très-beau garçon qu'il était, il devint affreux.

Un dernier mot sur lui, pour finir sa campagne.

Il était retourné à Marseille sans voir, même de son œil droit, les gens qu'il connaissait à Paris. Il s'établit dans une maison à l'extrémité de la rue de Rome, prenant le nom de sa mère pour cacher celui de son père, car, disait-il à Albert, *je ne suis qu'un lâche!*... et le malheureux pleurait de son pauvre œil, que cela fendait l'âme. Albert n'aimait pas les poltrons; il ne l'était pas, lui, et peut-être était-il un peu trop sévère sur

cet article [1]. De la première force aux armes, élève chéri de Fabien, à l'époque où celui-ci avait tout son talent, il craignait peu de tireurs au pistolet, et je crois lui avoir entendu dire qu'il n'en redoutait pas à l'épée; il était *gaucher*, de plus, et s'il était exposé, il exposait aussi beaucoup... Tout-à-fait en colère contre le fils du vieil ami de notre père, ne voilà-t-il pas Albert qui s'imagine qu'il peut lui inoculer du courage comme on donne de l'appétit... mais l'homme n'était pas du tout friand de la lame. L'instruction d'Albert avait beau être dans les règles, et par tierces et par quartes, l'homme disait en s'essuyant le front :

« Quelle invention maudite !... là... je vous demande un peu !... se tuer ainsi en cérémonie... Au moins d'où je viens... on ne s'y attend pas... mais ici !... divine Providence !... la mort est là !... *là!*... »

Et puis il devenait graduellement plus pâle, et finissent souvent par se trouver mal.

La vie de cet homme était un supplice... Ce supplice prit une couleur effrayante, car on le connut... D'abord ce fut un bruit confus; ensuite on en parla dans les cafés... dans les coulisses... Une actrice refusa l'hommage d'Émile Grandier, « parce que, répondit-elle lorsqu'il lui demanda la

[1] Mais il ne se battait que pour des causes éminemment graves, et lorsqu'il avait raison. Au moment de sa mort, il est probable qu'il aurait eu une affaire d'honneur s'il se fût relevé de sa maladie.

raison de son refus, je veux être sûre d'être défendue si l'on me siffle. »

Et là dessus elle s'enfuit en pirouettant... C'était une danseuse... et la danseuse avait malheureusement raison.

Le malheureux quitta Marseille ; lui et sa poltronnerie s'en furent demander asile à un faubourg de Perpignan. Là, il passait sa pauvre vie à chasser, à aller au spectacle, et à se promener solitaire et triste hors de la ville sur la route d'Espagne. Il faisait une déconfiture d'alouettes et de merles, que c'était une bénédiction... elles ne lui ripostaient pas, les pauvres bêtes, et il leur cassait pattes et ailes tout autant qu'il lui plaisait. Au bout de quelques mois, il se crut guéri de sa maladie de poltron, parce qu'il avait tiré plusieurs milliers de coups de fusil, et, par une suite de son aberration d'esprit, il devint QUERELLEUR. Cela lui prit en Espagne, où il était allé regarder la Catalogne en cendres et couverte de sang. Il voulut plaire à une *maja* [1] andalouse qui, pour le coup, faisait chanter de grand cœur :

[2] Avez-vous vu dans Barcelonne
Une Andalouse au teint bruni, etc., etc.

Mais elle avait deux beaux yeux noirs : et comme

[1] Prononcez *macu* et *maco*.

[2] Charmantes paroles de M. de Musset. La musique de M. de Monpou en fait la composition la plus extraordinairement jolie qui existe.

les yeux sont le miroir de l'âme, elle voulait en trouver deux pour s'y mirer aussi gentiment qu'elle pouvait le faire, et le pauvre Émile n'en avait qu'un... La petite maja était légèrement brutale, elle envoya promener le borgne... Le borgne n'avait pas envie de se promener... elle insista... il se fâcha... Il en résulta qu'un petit majo, qui dansait avec la *maja* toutes les danses voluptueuses du Brésil et du Mexique, et qui était quelque peu *toreador, picador, matador,* s'en vint un beau matin, la *montera* sur l'oreille, demander au pauvre Émille Grandier de porter ses vœux, son argent et son *œillade* ailleurs... J'ai déjà dit qu'Émile Grandier était devenu *crâne*, à ce qu'il croyait du moins; il envoya donc promener à son tour le petit *majo-matador*... Il parlait français le petit majo... il avait dansé et chanté *la cachucha* devant le roi Joseph... et tué deux taureaux devant Charles IV... Il était plus noble, bien plus noble que le roi, et pouvait donc se battre avec Émile Grandier qui ne l'était pas du tout. Mais ce n'était pas ce qu'il prétendait; et, comme toute la noblesse des colonies, il faisait graver des licornes en support par ici, des cannes à sucre en *sinople* sur champ de *gueule* [1] et *même d'azur* par là; tout cela surmonté d'une couronne à la fois de marquis, de comte et de baron; même il aurait voulu

[1] On sait qu'en blason on ne met jamais couleur sur couleur. — Or ou argent sur sinople gueule ou azur.

un peu de duc ou de prince... Eh! mon Dieu! pourquoi pas?... en vérité aujourd'hui je lui aurais moi-même arrangé un petit écusson bien gentil; et toute duchesse, et même un peu princesse du sang impérial que je suis, pour le beau renom que toutes ces merveilles ont maintenant, je l'aurais reçu dans le collége noble de notre temps... Mais il ne pensait pas ainsi, et le pauvre garçon, qui comptait sur lui seul pour perpétuer sa race comme ses cannes à sucre et ses caféiers, regarda le petit majo du haut de sa tête. Le petit majo trouva le procédé malhonnête, et prit le Français par les oreilles comme s'il avait voulu *mancornar el toro*... Albert n'avait pas appris de parade pour cette botte-là au pauvre Grandier. Le petit majo lui dit qu'il DEVAIT se battre... Grandier voulut bien, mais il le voulait au pistolet, et le petit majo aurait aussi bien accepté un canon. Il fallut donc en dégaîner. Le pauvre borgne arriva sur le terrain avec deux témoins heureusement français, car c'eût été pitié que des ennemis vissent une pareille peur. Il était dans un état d'agonie anticipée... en arrivant sur le pré, il faillit tomber sur ses deux genoux à la vue d'une immense épée, qui faisait croire que le petit majo avait l'habitude de se mettre à l'hombre derrière : il y avait de quoi faire un petit bouclier dans la coquille... En voyant cet étrange outil, Grandier demanda si c'était bien vraiment une épée; et, pour dire la vérité, on ne pouvait

croire que son maître pouvait seulement la soulever ; mais bath !... il la leva, la tourna, fit le moulinet... il aurait dansé le *fandango* avec [1]... Le fait est qu'il s'en servit si bien ce jour-là, qu'il tua Émile Grandier comme on tue non pas un taureau, mais un bœuf ; car le pauvre garçon se laissa faire comme la bête à corne lorsqu'elle a les *jambes* et les *bras* attachés. Lauriston, qui avait des relations particulières avec Albert qui dataient de fort loin, et qui avait reçu également une lettre de recommandation de lui pour Émile Grandier, écrivit à ce sujet la plus bouffonne des lettres. Alors que je le revis, et que je lui contai comment Émile Grandier était mort, il rit à s'en pâmer. Hélas ! son genre de mort n'était pas risible ; mais ce qui est assez remarquable, c'est que cet homme, qui ne pouvait parler de la *maja* et d'Émile Grandier sans rire, est mort auprès d'une *maja*.

Ce pauvre Lauriston ! voilà encore un bon, un véritable ami !... mes enfans avaient trouvé en lui un vrai frère d'armes de leur père !... Eh ! bien, où est-il aussi celui-là ?...

— Mort !... TOUS MORTS !...

La bataille de Wagram mit aussi à cette époque une grande partie de l'Europe en deuil. J'étais dans les Pyrénées lorsque la nouvelle m'en

1 L'épée des matadores est une de ces anciennes rapières espagnoles qu'il faut connaître pour s'en servir ; elles sont surtout démésurément longues.

parvint, et j'avoue que j'en fus orgueilleuse presque autant que d'Austerlitz, cependant si ce n'est que Junot n'y était pas. Masséna, le prince Eugène, Marmont, Oudinot, Davoust, voilà quels furent les élus.

Cette bataille de Wagram est peut-être *la plus dramatique des batailles* : on se battait à coups de canon comme on se bat quand on fait des feux de peloton. Cette artillerie vomissant la mort par plus de mille passages était un des spectacles les plus admirables pour ceux que la mort convie à ses fêtes. Cette immense plaine de Wagram qui, deux jours avant, était couverte de riches moissons, de belles prairies, de villages florissans, n'était plus le soir du 6 juillet qu'un horrible charnier où des cadavres entassés gisaient dans le sang, parmi le chaume consumé de ses moissons. Le carnage avait été si terrible, que le 10, c'est-à-dire quatre jours après l'action, on ramassait au milieu des blés des hommes mutilés et vivant encore, quoique à demi-consumés et écrasés par les chevaux d'une cavalerie fuyante et d'une cavalerie poursuivante!... Les malheureux, sans secours, sans abri, recevaient dans leurs plaies sanglantes les dards ardens d'un soleil de la canicule qui les dévorait, les consumait, et jetait la mort là où la guerre avait laissé quelque espérance. On a vu, me dirent des chirurgiens chargés de visiter cette scène de carnage, de ces malheureux couverts d'insectes au point d'être

méconnaissables par l'enflure causée par leurs piqûres : cette sorte de mouche que nous voyons s'obstiner autour des boucheries... eh bien ! elles étaient là par essaim, mordant, dévorant les malheureux blessés, les rendant fous de douleur, redoublant ainsi par leurs souffrances une torture déjà insupportable... et sur ces plaies encore fraîches et saignantes on voyait les vers s'attacher et faire de l'homme encore vivant leur pâture !...

Tandis que l'on se battait avec cet acharnement vers la Hongrie, Junot avait été chargé de s'opposer à Kielmayer ; il lui fallait des troupes que le roi de Westphalie devait lui amener : mais Junot, d'après *certaine prévision*, écrivit au roi de Wurtemberg pour en être soutenu. Voici la réponse du roi de Wurtemberg [1] : je la transcris ici en entier, non pas en raison de son intérêt spécial, mais pour faire juger de l'empressement qu'alors tous les rois de la confédération affectaient de mettre à leurs démarches...

« Mon cousin,

» Je reçois la lettre que vous m'avez adressée
» en date du 12 d'Amberg ici, où je vous ai
» mandé le 4 d'Ellewangen, que je comptais me

[1] Le père de celui qui règne et du prince Paul de Wurtemberg, qui vit depuis long-temps à Paris avec .. une grande constance pour les lieux qu'il habite.

» rendre avec toutes mes troupes disponibles
» pour m'opposer aux invasions des insurgés du
» Tyrol et du Voralberg ; vous concevez, par
» conséquent, que les mêmes motifs par lesquels
» je n'ai pu vous envoyer le renfort de troupes
» que vous m'aviez demandé à Ellewangen sub-
» sistant toujours , et que, me trouvant d'ailleurs
» à quarante lieues de vous, il serait difficile
» d'arriver à temps contre un ennemi qui n'a
» qu'une marche et demie à faire pour vous join-
» dre. D'après mes rapports officiels le quartier
» général du roi de Westphalie est à quatorze
» lieues ; par conséquent il se trouvait à dos du
» corps de Kielmayer : je pense que *sous ces aus-*
» *pices* il est peu à craindre que ce général ,
» surtout après les victoires éclatantes du 5 et
» du 6 [1] , puisse vouloir s'écarter des frontières
» de la Bohême, d'autant plus que des nouvel-
» les très-récentes de Nuremberg ne font nulle
» mention de son approche. Sur ce je prie Dieu ,
» mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne
» garde.

» Votre bon cousin ,

» FRÉDÉRIC. »

» Wemgasten, le 15 juillet 1809.

1 Wagram.

Je ne sais pas bien ce qui advint au roi de Westphalie, mais il n'arriva pas à temps, je crois même qu'il n'arriva pas du tout. Junot ne voulut pas en faire le rapport à l'empereur; mais l'empereur le sut et fut fort en colère contre Jérôme, — Mon Dieu, que l'empereur devait souffrir quelquefois!...

Junot eut, presque immédiatement après ces diverses affaires, le commandement militaire de la Saxe. Il avait eu le gouvernement de la principauté de Bareuth peu de temps avant et tandis qu'il avait sous ses ordres les troupes du roi de Bavière. Tous ces rois, plus soumis que les feudataires de nos rois du moyen âge, étaient obséquieux, même pour les généraux envoyés par l'empereur. Veut-on voir comment le roi de Saxe parlait dans ce cas-là à l'un d'eux?

« Mon cousin,

» J'ai appris avec une grande satisfaction, par
» la lettre que vous m'avez adressée le 17 de ce
» mois, que Sa Majesté Impériale et Royale vous
» a confié le commandement militaire de la Saxe.
» Il me sera bien agréable de vous voir arriver
» ici et de renouveler la connaissance d'un gé-
» néral de votre mérite. Soyez persuadé que la
» réputation qui vous précède vous a déjà acquis
» toute mon estime, et que je serai bien heureux
» de vous en donner des preuves par la confiance

» avec laquelle j'irai au devant de ce que vous » pourrez désirer pour le bien du service et de la » cause commune à laquelle je suis résolu de » concourir de tous les moyens qui sont en mon » pouvoir. En vous remerciant, au reste, des » sentimens obligeans que vous me témoignez, » je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa » sainte et digne garde.

» Votre affectionné,

» Frédéric-Auguste.

» Dresde, le 19 août 1809. »

Et dans une autre :

» ..... Vous connaissez assez ma confiance illi» mitée dans l'empereur, mon auguste allié, et » mon empressement à me conformer à ses inten» tions, pour être persuadé que je ferai tous » les effort possibles pour l'exécution de ce que » vous demandez. J'ai déjà donné les ordres né» cessaires à la commission chargée de l'inten» dance des chemins et chaussées, pour la » prompte réparation de ceux depuis Hof jus» qu'à Reimhenbach : et je prends les mesures » nécessaires également par rapport aux autres » choses que vous *me recommandez* dans votre » lettre, etc. »

On voit comme ils étaient craintifs de dé-

plaire... comme il est soigneux même pour ce que Junot lui RECOMMANDE...

Ce fut dans cette campagne de 1809 qu'il arriva un fait assez intéressant, en raison de celui qu'il concerne.

On sait que, lors de la formation de l'empire, Marmont ne fut d'abord *rien du tout :* Junot en éprouva une vive peine. Il en parla à Berthier et à Duroc, et les trouva tous deux très-mal disposés pour son ami, qui était aussi le leur. L'empereur s'était prononcé par son silence, et pour Berthier c'était beaucoup; quant à Duroc, il avait été froissé par quelques manières hautaines de Marmont, qui du reste, le meilleur de hommes, le plus noble et le plus généreux, n'avait que le défaut d'une attitude vaine et fière qui lui faisait plus d'ennemis en vérité qu'elle n'était réellement offensante; c'était une niaiserie de s'en fâcher, et j'ai bien souvent dit à ceux qui s'en formalisaient, qu'ils étaient bien autrement ridicules que Marmont pouvait l'être. Enfin il avait des ennemis, et injustement, je le dis à haute voix, sans crainte d'être accusée de partialité en raison de l'amitié dont je fais vraiment profession pour lui.

Il ne fut donc *rien* au couronnement. La leçon fut amère, et peut-être son souvenir a-t-il duré plus d'un jour!... je crois que le cœur de l'homme est fait de matières humaines comme *tout nous*, et le souvenir d'une injure est long à s'effacer.

Plus tard, et lorsque Eugène fut nommé vice-roi d'Italie, alors Marmont fut admis dans le collége de la noblesse impériale; car il n'y avait pas encore *de ducs ni de barons, de comtes ni de chevaliers;* il n'y avait que les vingt-quatre grands officiers de l'Empire, vraie et superbe noblesse, fille légitime du sabre et de l'épée, et non pas un enfant bâtard de toutes les intrigues, et souvent des plus basses!...

Ce ne fut donc que dans la campagne de 1809 que Marmont reçut le bâton brodé d'abeilles: il en avait l'espoir, lorsqu'au moment de le voir se réaliser, il le crut au contraire anéanti. Voici le détail que je tiens d'un témoin *oculaire et auriculaire.*

Le soir de la bataille, Marmont, enchanté de s'être trouvé à temps pour exécuter tel ou tel mouvement que je ne me rappelle plus, se présenta devant l'empereur pour recevoir une louange qu'il croyait mériter: l'empereur le regarda avec ses sourcils froncés, et lui dit en passant brusquement devant lui:

— Vous avez manœuvré comme une huître.

Le mot était terrible, d'autant plus que tous ceux qui avaient été à même de juger Marmont dans cette journée avaient pu voir qu'il s'était distingué particulièrement. Il rentre dans son quartier au désespoir.

— Mon ami, dit-il à l'un de ses généraux de division qu'il affectionnait plus que tous les autres,

et dont le rare mérite avait fait dire à Napoléon : *J'ai là de la graine de maréchaux*... mon ami, je suis perdu, disgracié !.. Mon Dieu ! une telle ingratitude !... et lorsque j'ai fait des efforts surhumains pour le servir, pour lui amener des troupes qui ont décidé peut-être le gain de la bataille... Après un tel mot, je ne dois m'attendre qu'à l'exil... ou tout au moins à une disgrâce... Et cet homme, en apparence si froid et si calme, marchait avec une véhémence affrayante : car ce n'était pas en ce moment la perte de sa faveur qu'il pleurait... c'était sur cette ingratitude présumée de l'homme que, lui aussi comme Junot, aimait avec une si grande tendresse.

Le général C.....l ne savait que lui répondre ; il était confondu de cette apostrophe de Napoléon après la conduite militaire de Marmont, qui était vraiment fort belle.

— Que voulez-vous ? dit-il à son général en chef ; l'empereur élude sa promesse... il a donné une destination plus importante pour ses calculs au bâton brodé, et vous, qu'il est *bien sûr* de toujours retrouver, *vous attendrez*.

Marmont tressaillit... Le général C.....l venait de dévoiler un mystère que lui-même craignait de mettre au jour. Une déception venant d'une personne aimée est bien plus amère que celle qui se rencontre dans la route ordinaire de la vie. Ne plus compter sur Napoléon !... ne plus voir en lui le général Bonaparte !... il lui prenait alors de

ces crises nerveuses qui donnent la force de briser du fer...

Dans le même moment un officier du prince de Neufchâtel vint chercher le duc de Raguse. Le duc regarda le général C.....l ; celui-ci lui sourit, mais avec un sentiment pénible, car il aimait Marmont, et d'après tout ce qu'il lui avait dit sa disgrâce lui paraissait certaine :

— Allez, lui dit-il, soyez homme... vous n'avez rien à vous reprocher... C'est un puissant auxiliaire que la conscience!... allez donc avec assurance.

Le duc de Raguse s'éloigna d'un pas presque chancelant. Le général C.....l voulut l'attendre, car il sentait qu'il devait en ce moment les consolations de l'amitié à son général... il attendit peu. Au bout d'une demi-heure le duc de Raguse revint. En entrant dans la chambre il parut insensé au général C.....l. Sa physionomie, ordinairement sombre et sévère, était tellement épanouie par une sensation de bonheur, que ce n'était plus la même figure... Il élevait en l'air un papier... et ne put que dire d'une voix étouffée :

— Mon ami!... mon ami!... je suis maréchal!...

C'était en effet sa nomination...

Ce fait renferme, comme tout ce qui tient immédiatement à l'empereur, un texte à commentaires, donnant la clef de plusieurs mystères de sa destinée... Sans doute le duc de Raguse a été bien heureux en tenant ce chiffon qui ne lui donnait

pas un rayon de gloire de plus, et qui lui avait fait passer bien des nuits sans sommeil !... Ce moment de bonheur compensait-il tous ceux d'insomnie?... Je ne le crois pas!... Et alors... qu'on réfléchisse...

CHAPITRE XI.

Intérêt de l'Angleterre à prolonger la guerre en Espagne. — Lord Castelreagh. — Une balle morte atteint l'empereur au talon. — Divorce prochain. — Conversation avec l'impératrice. — *Je ne veux pas que tu pleures.* — Stérilité. — Fête à l'Hôtel-de-Ville de Paris. — Les dames qui doivent recevoir l'impératrice sont contremandées. — L'embarras. — Dites que vous avez mal aux dents. — Mme de T........d et la toque à plumes. — Savez-vous de qui nous avons l'air ? — Souffrances de l'impératrice, cruelle journée. — L'empereur et la reine de Naples. — Berthier. — Sa conduite à l'égard de l'impératrice. — M. de Ponte. — Je me trouve mal. — Les diamans retrouvés. — Grande chasse à Gros-Bois — Voyage maudit. — Cadet-Roussel, maître de déclamation. — Le divorce est déclaré. — Circonstance dramatique. — Joséphine à la Malmaison — Députation rhénane. — Le cardinal Maury. — Mademoiselle Masséna. — Le faubourg Saint-Germain.

Je recevais fréquemment des nouvelles d'Espagne : indépendamment des relations que j'y avais nécessairement avec les personnes de mes amis qui s'y trouvaient alors, j'avais conservé une correspondance assez active avec quelques autres personnes qui ne me laissaient pas manquer de

nouvelles. Je savais que l'Espagne n'était pas tranquille, et ne le serait pas de long-temps ; car l'Angleterre avait un trop grand intérêt à alimenter le feu de la guerre pour le laisser éteindre... L'Espagne, qu'elle fût sauvée, qu'elle fût perdue, était son ancre de salut au moins momentanée... sa situation était affreuse. C'est en ce moment que lord Castelreagh, alors ministre de la guerre, disait au parlement ces paroles remarquables :

« Il faut[1] que notre pays ne perde pas de vue » le danger éminent où il se trouve, et se mette » en mesure pour s'y soustraire... *et il est important avant tout, d'organiser la troupe de ligne ;* » *et tant que cette force ne s'élèvera pas à 200,000* » *hommes*, L'ANGLETERRE NE SERA PAS EN SURETÉ. »

Ce péril de l'Angleterre, reconnu par elle-même, indiquait à Napoléon qu'elle se précipiterait dans les bras de l'Espagne pour y chercher un appui, puisque l'Europe entière l'abandonnait, et qu'elle se cramponnerait à elle de tout ce qui lui resterait de pouvoir, pour lutter et tirer parti des forces navales et des forces de terre quintuplées par l'insurrection : et elle devait en effet saisir cette diversion puissante de rejeter sur la péninsule les dangers qui menaçaient son île : ses ministres étaient trop habiles pour y manquer,

1 Voir les journaux anglais, même les ministériels, des annés 1809 et 1810 ; et il y en a de plus forts encore, mais j'ai choisi celui-ci comme parlant de l'Espagne, et fait par le ministre de la guerre lui-même.

et n'y eussent-ils pas songé, il y avait alors en Europe un homme qui n'aurait pas marqué de le faire, et cet homme était M. de Metternich.

Les relations de l'Espagne avec l'Angleterre ont plusieurs faces : il en est même d'assez remarquables pour être mises à jour ; c'est ce que je vais faire bientôt, et certes celles-là n'étaient pas dévoilées dans le *Moniteur*.

Enfin l'empereur fit la paix avec l'Autriche... Ce fut le duc de Cadore qui signa le traité avec le prince de Metternich, père du prince de Metternich, aujourd'hui chancelier de cour et d'État. Cette paix était terrible pour l'Autriche déjà frappée de près de 300 millions d'impositions... Cependant elle signa sans murmurer !... La vengeance n'était pas loin !...

Lorsque l'empereur rentra dans Paris, il dut se convaincre du changement d'esprit de sa belle capitale. A peine cependant la première joie de la paix était-elle calmée, puisqu'il était revenu sans d'autre retard que quelques jours passés à Munich. Mais cette campagne avait été si meurtrière, la victoire disputée tellement rigoureusement, que la France commençait à juger que ses lauriers se mettaient maintenant à haut prix : et puis pour la première fois la balle ennemie avait trouvé le chemin de la personne de Napoléon ; une balle l'avait frappé à Ratisbonne... c'était au talon... c'était une balle morte... mais ce talon était celui de Napoléon, et cette balle était en-

nemie... Cette parole si simple s'éleva, quoique à demi-voix :

— *Si la balle avait frappé deux pieds plus haut !...*

Et puis la mort de Lannes... celle de Lasalle... cet assassinat tenté par ce jeune fanatique... Cette mort qui venait ainsi rôder autour de l'empereur sous différentes formes, sans oser pourtant le toucher, mais dont les tentatives semblaient lui dire : Prends garde à toi !... Tout était présage, et présage sinistre.

Un autre intérêt venait se mêler aux intérêts politiques, d'autant qu'il s'y rattachait aussi ; c'était le divorce de l'empereur, dont on n'osait parler qu'à voix basse, mais dont on parlait fortement enfin. Les salons de Paris étaient donc dans un état singulier, et qui ne peut être compris par aucun des hommes d'aujourd'hui, ayant même trente ans ; car alors on les envoyait se coucher. Ils ne savent donc pas qu'alors on ne parlait jamais politique, si ce n'est tellement à la dérobée qu'en vérité c'était un mystère ; mais, à l'époque dont je parle, comme beaucoup d'intérêts privés se rattachaient au divorce, ils furent les plus forts, et l'on parla : c'était à voix basse, mais enfin, je le répète, on parlait.

Lorsque je revis l'impératrice, ce fut à la Malmaison ; j'allai y déjeuner avec Joséphine, ma fille aînée, celle de ses filleules qu'elle aimait le mieux.

Je lui avais envoyé une bruyère des Pyrénées et une sorte de *rododendrum* ressemblant à la rose des Alpes, mais odorant et bien plus foncé, et elle voulait me les faire voir dans sa serre. Mais c'était en vain qu'elle s'occupait des choses qui lui plaisaient le plus : on voyait souvent ses yeux se mouiller de larmes lorsqu'ils se tournaient autour d'elle... elle pâlissait, et son attitude annonçait la souffrance.

— Il fait bien froid! répétait-elle souvent en ramenant son schall autour d'elle...

Hélas! c'était son pauvre cœur qui était atteint par cette glace de la douleur qui ressemble au froid de la mort!... Je la regardais en silence, car le respect m'empêchait d'aborder un semblable sujet de conservation. Je devais attendre qu'elle m'en parlât : ce ne fut pas long.

Nous étions alors dans la serre; la petite courait dans les galeries fleuries, et l'impératrice et moi nous suivions lentement en silence. Tout à coup elle s'arrêta, cueillit quelques feuilles d'un arbuste qui était près d'elle, et me regardant avec une expression presque déchirante, elle me dit :

— Savez-vous que la reine de Naples arrive?

Ce fut à mon tour de pâlir.

— Non, madame.

— Eh bien! elle arrive dans huit jours.

Nouveau silence.

— Et Madame-mère, l'avez-vous vue depuis votre retour?

— Certainement, madame, et j'ai même fait mon service auprès d'elle.

L'impératrice se rapprocha aussitôt de moi, quoiqu'elle en fût déjà très-près, et me prenant les mains, elle me dit avec une expression de douleur qui, encore aujourd'hui, après vingt-quatre ans d'intervalle me retentit au cœur :

— Madame Junot, je vous en conjure, dites-moi tout ce que vous avez entendu dire sur mon compte... je vous le demande comme une grâce... Vous savez qu'elles veulent toutes ma perte... celle de ma pauvre Hortense... de mon Eugène... Madame Junot, je vous en prie... je vous le demande comme grâce... dites-moi ce que vous savez sur moi.

Elle parlait avec une telle véhémence que ses lèvres tremblaient, et que ses mains étaient humides et froides. Elle avait raison dans le fait : rien n'était plus direct pour savoir quelque chose sur son compte que de parler de ce que j'aurais entendu chez Madame; mais il était hors de sens de me le demander; je n'aurais pas d'abord répété la phrase la plus insignifiante dite dans le salon de Madame-mère; et puis j'étais ensuite bien à l'aise, car jamais je n'avais entendu une parole sur l'impératrice prononcée par Madame depuis mon retour des eaux. Je le lui affirmai sur l'honneur : elle me regardait d'un air de doute. J'insistai, et je lui dis que jamais je ne lui aurais dit le contraire non plus, mais que je pouvais lui

affirmer que Madame et les princesses n'avaient jamais articulé le mot de DIVORCE devant moi *depuis mon retour*.

La malheureuse femme faiblissait lorsque ce mot de divorce était prononcé; elle s'appuya sur mon bras et pleura.

— Madame Junot, me dit-elle, rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui, ici... dans cette serre... dans ce lieu qui est un paradis, et qui sera peut-être bientôt pour moi un enfer... rappelez-vous que cette séparation ME TUERA... Eh bien! elles m'auront TUÉE !...

Elle sanglotait... Joséphine revint en courant, et lui tira son schall pour lui montrer des fleurs qu'elle avait cueillies, car l'impératrice l'aimait tellement qu'elle lui permettait de cueillir des plantes dans sa serre... Elle la prit dans ses bras, et, la soulevant de terre, elle l'embrassa longuement en la serrant convulsivement contre elle. L'enfant fut presque effrayée... elle souleva sa belle tête blonde, et, secouant cette forêt de boucles soyeuses qui lui tombaient de chaque côté du visage, elle arrêta ses beaux grands yeux sur le visage bouleversé de sa marraine, et puis se jetant sur elle en l'entourant de ses petits bras...

— Je ne veux pas que tu pleures !... s'écria-t-elle.

L'impératrice la reprit et l'embrassa avec plus de tendresse encore.

— Ah ! me dit-elle, si vous saviez tout ce que j'ai souffert chaque fois que l'une de vous apportait son enfant près de moi ! ... Mon Dieu ! moi, qui n'ai jamais connu l'envie, je l'ai sentie comme un poison terrible en voyant de beaux enfans, bien frais et bien vermeils... l'espoir de leur mère, de leur père... de leur père surtout !... Et moi !... frappée de stérilité, je serai chassée honteusement du lit de celui qui m'a donné la couronne... Et pourtant, Dieu m'est témoin que je l'aime plus que ma vie, et bien plus que ce trône, que cette couronne qu'il m'a donnés...

L'impératrice a pu être plus belle dans sa vie, mais jamais plus attrayante que dans cet instant... Si Napoléon l'avait vue alors !... oui, je crois pouvoir le dire, il n'aurait jamais divorcé... Ah ! lorsque tout à l'heure je mettais en série les malheurs qui l'avaient frappée, je ne devais pas omettre, pour compléter l'année, son fatal divorce !...

Cette conversation, dont je ne rapporte que les traits principaux, me fit une profonde impression. En revenant à Paris, une heure après, je la racontai à Junot, et je pleurais encore en retraçant cette douleur si vraie et si douce, si pénétrante !... Je dis à Junot que l'impératrice m'avait chargée de l'engager à aller lui parler, le lendemain à midi, aux Tuileries... On était alors au 25 de novembre, et tout était commandé pour célébrer dignement le double anniversaire d'Aus-

terlitz et du couronnement. La ville de Paris voulait se distinguer, et le comte Frochot avait fait des projets vraiment féeriques. La cour devait être, comme toujours, transformée en une immense salle de danse, et la galerie qui existe n'en était qu'une avenue. Quoique malade et crachant le sang, je me disposai à faire mon devoir, et le 2 décembre arriva au milieu d'une tristesse générale répandue sur toute la cour. L'empereur lui-même, tout en affectant une sorte de gaieté soutenue, mais forcée, donnait le ton de la contrainte; on prévoyait un malheur... et pour parler avec vérité, c'en était un grand que celui de la séparation de Napoléon Bonaparte avec Joséphine.

J'avais donné la veille la liste au grand-maréchal pour que les femmes qui devaient me seconder pour faire les honneurs du bal à l'impératrice, fussent choisies et connues : c'était toujours moi, du reste, que ce soin regardait, et jusqu'alors on avait peut-être donné huit fêtes à l'Hôtel-de-Ville dont toujours j'avais fait les honneurs avec le comte Frochot [1] et mon mari. M. le comte de Ségur revoyait pour la forme, et tout allait bien.

1 Je dois faire une observation. Junot n'était pas gouverneur de Paris comme un autre. Cette charge ne fut jamais remplacée comme il la possédait. C'est comme cela que j'étais arrivée à faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville. Aujourd'hui nulle autre autorité ne peut y être à côté du

L'empereur avait demandé que le bal commençât de bonne heure, parce qu'il voulait *voir tout le monde*, et surtout le moins *de robes de cour* possible, répétait-il... — J'en vois assez aux Tuileries... la ville de Paris me donne une fête... c'est la ville de Paris que je veux voir.

J'étais partie de mon hôtel à trois heures, parce qu'on avait dit la veille que l'empereur et l'impératrice dîneraient à l'Hôtel-de-Ville, et je devais servir l'impératrice si cela avait lieu. Le comte Frochot m'avait donc priée d'arriver de bonne heure, et Frédéric m'avait couronnée de diamans et empanachée dès le matin; j'étais donc prête de bonne heure, et avant trois heures je me rendis à l'Hôtel-de-Ville.

Les préparatifs étaient admirables; mais je les vis à peine, car les salles étaient déjà envahies par les femmes invitées. Je me rendis dans le petit salon sur l'escalier, où je trouvai toutes ces dames. Elles étaient pour la plupart jeunes et jolies et fort élégantes, ou bien très-bonnes et gracieuses. En général, je n'ai eu qu'à me louer de la bonté et du charme de mes relations avec toutes ces dames, une *seule* exceptée. Comme j'aurai in-

préfet, et madame la comtesse de Rambuteau, par exemple, est la seule personne qui ait le droit de recevoir la reine à l'Hôtel-de-Ville. — Il ne faudrait donc pas prendre pour exemple ce qui s'est passé sous l'empire à mon sujet. C'est un cas à part, et un cas d'une haute faveur.

cessamment affaire avec le mari, je débrouillerai les deux causes ensemble.

Nous étions dans la pièce dont j'ai parlé : l'heure s'avançait, je savais que la reine de Naples était arrivée depuis le matin, mais je n'avais du reste aucun détail. Junot, que j'avais questionné plus de dix fois, ne savait que me répondre; il avait l'air d'un homme qui a fait un beau rêve, qui s'est réveillé, et qui, se rappelant son beau rêve, voudrait rêver encore. Je ne savais donc rien lorsque je vis entrer M. le comte de Ségur...

Il m'appela dans une embrasure de fenêtre, et l'on sait que celles de l'Hôtel-de-Ville sont profondes comme un cabinet.

— Eh bien ! me dit-il à voix basse, voici bien une autre affaire... Il faut que votre essaim prenne sa volée vers les régions supérieures, ainsi que vous, notre belle gouvernante... vous n'avez plus que faire ici... L'impératrice, continua-t-il plus bas, ne doit être reçue que par Frochot... J'ai dit... m'avez-vous entendu?

Il avait raison de me faire cette question, car j'étais comme une statue.

— Et pourquoi cette défense ?

Je l'ignore... *ou plutôt je le sais bien... mais je ne veux pas le dire.*

Il se mit à rire... mais moi je ne riais pas... cette défense si bizarrement faite me semblait un coup de cloche qui sonnait le glas de mort de la malheureuse impératrice. Napoléon, tout en bravant

l'opinion, attachait un grand prix à ses arrêts, et surtout à ses murmures ; ils étaient pour lui non pas une raison pour se conduire d'après elle, mais du moins était-elle grandement influente : cela est positif dans cette circonstance ; il voulait lancer, pour ainsi dire, au milieu de cette fête populaire la première pensée que le divorce était fait... mais une pensée douteuse, une pensée qui permît les réflexions à voix basse, et non pas de ces événemens qui, une fois accomplis, ne permettent plus aucun retour. Ces idées me traversèrent rapidement la pensée, et je crois que je ne me trompai pas.

Je m'en allais fort embarrassée de ma personne lorsque M. de Ségur me rappela :

L'empereur *ne veux pas* que vous disiez *que c'est de sa part* que vient le contre-ordre... Prenez garde à ce que vous allez faire.

— Eh ! bonté divine ! que voulez-vous que je dise ? m'écriai-je... Irai-je raconter à ces dames que c'est une lubie de ma part qui m'empêche d'aller au devant de l'impératrice ?

— Pourquoi pas ? Les jolies femmes se permettent tout...

Je levai les épaules avec humeur, car le compliment ne me touchait pas, et je ne savais comment agir.

— Si je pouvais avoir M. de Narbonne !.. dis-je tout haut en suivant ma pensée.

— Ah ! nous y voilà !... et pourquoi donc ?

croyez-vous que je ne suis pas homme de bon conseil comme ce fou de Narbonne? Le peu de raison qu'il ait, c'est moi qui la lui ait donnée.

— C'est donc pour cela qu'il vous en est si peu demeuré... Allons, voyons, soyez-moi un peu secourable... je ne sais que faire.

M. de Ségur était aussi bon qu'aimable. Il était de ces hommes dont on voudrait faire son père, son frère et son mari... Il me prit les mains, me regarda d'un air touché, et me dit :

— Cela vous fait-il donc tant de peine?... Allons, il y a long-temps que *la chose* est au moment de crouler... Je dis la couronne... non pas la grande, pardieu! celle-là est solide [1]... mais je parle de cette petite couronne si légère, si coquette, que notre chère impératrice s'est trop laissé mettre sur l'oreille... aussi tombe-t-elle... qu'y voulez-vous faire non plus que moi?... Exécutons nos ordres et taisons-nous... Allons, allez à ces dames, dites-leur que... ma foi, dites-leur... dites-leur que vous avez... mal aux dents, et si elles trouvent extraordinaire que vous ayez mal aux dents avec les vôtres, vous leur direz que c'est une mode que vous voulez faire venir, et que vous avez mis votre collier de perles dans votre bouche...

Je ne pus m'empêcher de rire.

1 J'ai bien souvent pensé à cette parole de M. de Ségur... Bon Dieu! les plus remarquables esprits en jugeaient ainsi.

— Ah! diable! n'allez pas rire comme cela... prenez un air grave, un air *de gouvernante de Paris*... d'autant que vous n'avez pas de panaches... Et que dirait madame de T.......d[1] ? Il faut que vous repreniez les paniers... et en ma qualité de grand-maître des cérémonies...

— Mon Dieu, laissez-moi donc agir en effet comme une personne raisonnable, tout ceci me bouleverse. Répondez-moi sans plaisanter : la reine de Naples est arrivée, n'est-il pas vrai?

— Est-ce que vous ne vous en apercevez pas?

— Vient-elle?

— Je le crois bien vraiment! elle va venir avec l'empereur. L'impératrice les précèdera... SEULE... avec son service ORDINAIRE...

Je frappai du pied contre terre.

— C'est affreux!... m'écriai-je; l'empereur n'y songeait pas hier!!... Mais que vais-je dire, moi? que vais-je faire?...

— Écoutez, me dit alors sérieusement M. de Ségur en voyant mon agitation, il est certain que l'empereur n'a pas la prétention que vous fassiez croire à toutes ces dames que c'est vous qui, de votre plein mouvement, avez été arrêter leur marche et la vôtre... Il y a du maître là-dedans, et ma foi tant pis pour celles qui ne le com-

1 La princesse de T.......d prétendait qu'il était ridicule que je fusse à l'Opéra simplement coiffée en cheveux; elle disait qu'en ma qualite de gouvernante de Paris je ne devais *paraître en public qu'avec une toque à plumes*.

prendront pas... Ah! çà, je m'en vais... voulez-vous que je vous envoie Narbonne?...

— Eh! que voulez-vous que j'en fasse?... Vous m'avez conseillé, quoique vous ne m'ayez rien dit.

— Savez-vous bien de qui nous avons l'air? de mademoiselle votre femme de chambre et de M. mon valet de chambre... excepté que nous parlons mieux qu'eux, mais du reste c'est le même caquetage...

— Oui, oui, répondis-je, *et la même indifférence.*

Il leva les épaules, et, me prenant les mains, il me regarda avec une expression indéfinissable, d'autant qu'elle remplaçait à l'instant une physionomie radieuse et gaie:

— Enfant que vous êtes! eh quoi! êtes-vous donc si simple que vous comptiez sur de la pitié si un pareil événement arrivait dans votre famille?... Pauvre jeune femme! ne comptez alors que sur de la curiosité si vous avez assez de force pour vous renfermer en vous-même, et sur de la méchante humeur s'il en est autrement.

Et il sortit comme poursuivi par une pensée déchirante... Hélas! le malheureux père ne savait que trop à quoi s'en tenir à cet égard.

Quant à moi, peu de semaines devaient s'écouler sans que je susse bien à quel taux je devais évaluer cet intérêt que les cœurs royaux nous accordent.

J'allais vers mes compagnes pour leur expliquer

comment nous aillions gagner les places qui nous étaient réservées dans la salle du Trône, lorsque Junot et M. Frochot entrèrent dans la chambre.

— Mon Dieu, me dit Frochot, qu'avez-vous donc? vous êtes VIOLETTE, c'est le mot; avez-vous froid?

Je brûlais, au contraire.

Je leur racontai l'affaire... ils furent stupéfaits... Dans le moment nous entendîmes du mouvement sur la place :

— Il n'y a pas un moment à perdre, dit Junot : si tu arrivais dans la salle du Trône à la suite de l'impératrice, quoique tu ne fusses pas allée au-devant d'elle, l'empereur le croirait et tu serais grondée... Il faut que ces dames et toi vous vous y rendiez à l'instant.

Je ne sais ce que Frochot raconta à ces dames, mais elles s'en contentèrent, et je ne fus pas obligée de m'en mêler. Nous montâmes dans la salle du Trône, où nous étions à peine assises que le tambour battit aux champs, et l'impératrice arriva [1].

Jamais je ne l'oublierai dans ce costume qu'elle portait si admirablement!... jamais sa physionomie toujours si douce, et ce jour-là enveloppée d'un crêpe de tristesse, ne me sortira de la pensée avec cette expression. Il était évident qu'elle ne

[1] Le tabouret qui m'était réservé était à côté du trône. Je pouvais parler même bas à l'impératrice sans être obligée de me lever.

s'attendait pas à la solitude qu'elle avait trouvée au grand escalier, et portant Junot y était, au risque de se faire blâmer par l'empereur; mais il s'y trouva, et fit en sorte qu'il s'y rencontrât également quelques femmes qui ne savaient ce qu'elles allaient faire là. L'impératrice n'en fut pas la dupe; aussi lorsqu'elle arriva dans la grande salle..... lorsqu'elle s'approcha de ce trône sur lequel elle allait s'asseoir à la vue du public de la grande ville, peut-être pour la dernière fois... alors ses jambes faiblirent et ses yeux se remplirent de larmes..... Je les cherchais ses yeux... j'aurais voulu tomber à ses pieds pour lui dire combien je souffrais... Elle me comprit, et me jeta le plus douloureux regard que ses yeux aient donné peut-être depuis que cette couronne, maintenant dépouillée de ses roses, avait été placée sur sa tête. Il disait bien des douleurs ce regard, il dévoilait bien des peines!... Mon Dieu, qu'elle devait souffrir dans cette cruelle journée!

Elle était suivie de madame de La Rochefoucauld, sa dame d'honneur, et de deux dames du palais dont j'ai oublié le nom... Ce jour-là je ne voyais qu'elle... Elle s'assit aussitôt son arrivée, et je le conçois, car après son voyage à travers cette longue galerie et toutes les premières salles, dans la disposition d'esprit où elle était, et d'après ce qu'elle avait éprouvé en descendant de voiture, elle devait se sentir mourir; et pourtant elle souriait!... Oh! tortures d'une couronne!

Junot était auprès d'elle...

— Tu n'as pas craint la colère de Jupiter? lui dis-je ensuite.

— Non, me dit-il avec un air sombre qui me pénétra... non, il ne me fait pas peur quand il a tort...

On battit aux champs une première fois pour annoncer l'empereur... peu de momens après il parut s'avançant d'un pas rapide : il était accompagné de la reine de Naples et du roi de Westphalie.

Napoléon revoyait Paris dans une situation qui pour lui était étrange ; il était bien vainqueur d'une monarchie ennemie, mais, bien que maladive et chancelante, elle nous avait opposé des efforts tellement terribles, que la France était couverte d'habits de deuil. Les lauriers commençaient donc à n'être plus aussi verts... Et puis, on parlait de l'établissement de huit forteresses qui devaient être prisons d'état... On parlait du divorce... Joséphine était aimée, et cette nouvelle faisait murmurer le peuple et la bourgeoisie de Paris. L'empereur savait tout cela, et sa physionomie, en entrant dans l'Hôtel-de-Ville, disait bien qu'en effet il le savait...

La chaleur était extrême, quoique au dehors le froid fût rigoureux. La reine de Naples, dont le sourire accueillant et gracieux voulait faire dire aux Parisiens : *Soyez la bien revenue parmi nous!* parlait à tout le monde avec l'accent d'une extrême

bonté. L'empereur voulant aussi être aimable parcourait le bal, parlant, questionnant, et suivi de Berthier qui trotinait à côté de lui, en faisant les fonctions de chambellan tout autant et même plus alors que celles de connétable. Le nom de Berthier me rappelle une bien légère circonstance qui eut lieu ce même soir, et me fit mal. L'empereur se levait de son fauteuil, et descendait les marches du trône pour aller dans le bal faire une dernière visite ; au moment où il se levait, je le vis se pencher vers l'impératrice pour lui dire probablement de venir aussi. Il se leva le premier ; Berthier, qui était derrière lui, se précipita pour le suivre ; et comme l'impératrice se trouvait déjà levée, il se prit dans la queue de son manteau, manqua de tomber, et, *sans lui faire d'excuse*, fut rejoindre l'empereur. Certainement Berthier n'avait aucunement la volonté de manquer à l'impératrice ; mais il savait le secret... il connaissait tout le drame qui s'allait jouer !... et certes, il n'eût pas fait ce que je viens de rapporter un an plus tôt... L'impératrice s'arrêta tout aussitôt avec une dignité remarquable ; elle sourit comme d'une maladresse... mais ses yeux étaient pleins de larmes, et ses lèvres tremblantes.

La chaleur était extrême, l'empereur faisait le tour de la grande galerie, et parlait d'un côté, tandis que l'impératrice allait de l'autre. J'étais près d'elle au moment où la foule s'y portait ; je

volus gagner une fenêtre, car je sentais que le sang me montait à la gorge, et que j'allais peut-être avoir une hémorragie... J'allais atteindre la fenêtre lorsqu'un chambellan de l'empereur, qui était de service ce jour-là, M. de Ponte, qui pouvait bien avoir six pieds de haut et quatre pieds de large, fut porté de mon côté par le flot de la foule. Je me sentis mourir, mes yeux se troublèrent... je ne vis plus rien, et je ne pus qu'appeler Junot... Dans ce moment M. de Ponte, qui ne me voyait pas plus que si j'eusse été une Lilliputienne, s'appuya sur moi dans une telle posture que je lui servis de fauteuil... Ce fut le coup de grâce; je me trouvai tout-à-fait mal. Junot, qui m'avait entendue, m'enleva dans ses bras, me transporta dans la chambre de Frochot, seul lieu disponible dans tout l'Hôtel-de-Ville; et comme je suffoquais toujours, il m'arracha mes colliers, déchira ma robe, mon corset, brisa tous les cordons, les lacets, et, grâce à ces soins d'un véritable intérêt, je respirai. Il m'enveloppa ensuite dans mon chall, et, sans songer à un autre devoir, il me mit dans ma voiture et me ramena chez moi. C'est ainsi que se termina cette fête si tristement commencée...

Le lendemain matin, un jeune homme[1] attaché

1 Je me suis reproché depuis de ne pas lui avoir demandé son nom. Je partis pour l'Espagne peu de temps après... Si ce volume lui parvient, qu'il y trouve de nouveau mes remercîmens.

au comte Frochot demanda à me parler : on venait d'ouvrir mes volets, et j'étais comme dans une rêverie vague et somnolente. L'impératrice avait envoyé savoir de mes nouvelles, ainsi que plus de cent personnes. Je crus que celle envoyée par Frochot venait dans le même but ; mais elle insista pour entrer, me remit une boîte : elle contenait tous mes diamans!... Ce malheureux Junot n'y avait pas songé en m'emportant ; et moi, dans l'état où j'étais, je n'y pensais guère. Ma femme de chambre les croyait chez le duc, de façon que si Frochot avait eu des gens infidèles, je perdais mes diamans; mais une chose qui doit être connue pour l'honneur de tout ce qui habite l'Hôtel-de-Ville, c'est que *tous* mes diamans, même des *rivières* rompues, se sont retrouvés, sans que j'aie eu à réclamer un seul chaton.

Je ne me rappelle pas si ce fut avant ou après cette fête de l'Hotel-de-Ville que Berthier nous donna une grande chasse à Gros-Bois... ce qui m'est demeuré présent, c'est le froid qu'il faisait et l'ennui que j'y ai éprouvé.

Lorsque je reçus le billet qui m'annonçait que j'avais été nommée pour en faire partie, j'avais une telle souffrance de poitrine et une douleur si vive au pylore que je fus au moment de refuser; mais Junot ne le voulut pas : il aimait beaucoup Berthier, ainsi que moi au reste, et nous l'aimions avec raison... et puis c'était l'empereur qui faisait les listes, ou bien elles lui étaient soumises. On ne pouvait pas refuser.

J'espère que les dames du palais et les dames pour accompagner n'ont pas oublié *les charmes* de ces voyages *maudits* que nous faisions ainsi rapidement, et dans lesquels on ne pouvait emmener qu'une femme de chambre pour trois, et quelquefois pour quatre ? C'était pour moi une annonce terrifiante, que ces voyages-là. Celui de Gros-Bois que je viens de citer est un de mes plus détestables souvenirs. Ceux qu'on faisait dans les châteaux impériaux allaient encore ; mais ceux-ci !... il n'y avait pas moyen d'y tenir : nous étions, par exemple, près de sept à huit femmes dans une seule chambre, et une chambre dont je n'aurais pas voulu pour loger une personne de mon service inférieur ; mais alors nous étions jeunes, nous riions de tout, même de n'avoir pas de glaces pour nous coiffer et nous habiller, car ce n'est pas en avoir que d'en avoir une pour huit.

L'impératrice était fort triste à cette chasse, chacune de nous devinait la cause de son accablement, et l'on en était peiné, car on l'aimait. Pendant la chasse on s'en aperçut peu, parce que *le froid* pouvait gonfler les paupières et rougir les yeux ; mais au dîner, quand vint le soir, quand il fallut rire et se parer, c'est alors que la douleur parut dans son amertume. Pauvre femme ! que de soupirs étouffés !... que de larmes retombant sur le cœur !...

Si che tornò la flebile parola
Più amara in dietro à rimbombar sul cuore.

Le dîner fut triste, quoique tout le monde voulût être gai. L'empereur avait dit : *Je veux qu'on s'amuse !* or, on sait ce que produisent ces ordres-là... Berthier, qui voulait véritablement donner une fête, et qui avait la volonté que l'empereur surtout y prît part, avait imaginé d'avoir les *violons et la comédie*, comme aurait dit la grande mademoiselle ou madame de Motteville... mais même de leur temps, on aurait eu la pensée de s'inquiéter quel air joueraient les violons, et de quelle sorte d'esprit on égaierait la royale majesté qui aurait consenti à venir rire sous le toit d'un sujet. Berthier crut avoir tout fait en mettant dans ses arrangemens sa bonne volonté, et puis Brunet. En conséquence nous nous rendîmes *au spectacle*, qui se donnait dans une charmante petite salle, bien arrangée, bien éclairée... il n'y manquait que *ce qui ne devait pas y être.* Ne voilà-t-il pas que dans le répertoire de Brunet et de Tiercelin, puisqu'on ne pouvait rire qu'avec eux, ils ne trouvèrent que Cadet-Roussel, maître de déclamation !... Enfin le *drame* dans lequel il *veut divorcer* pour avoir des ancêtres !... Dire l'embarras de tout le monde serait inutile : on peut le comprendre ; mais celui de Berthier !.. je le vois encore !... là, à droite de la scène... debout.. rongeant ses ongles à en faire jaillir le sang.. et marronnant entre ses dents je ne sais quoi, mais bien sûr c'était au moins la condamnation à mort de Brunet et de *ses complices :* je n'ai

gardé aucun souvenir plus présent que celui de la physionomie de l'impératrice et de Napoléon ce jour-là. L'impératrice se contenait avec peine... Quant à l'empereur, il était soucieux, de mauvaise humeur, et ne paraissait nullement disposé à partager *l'hilarité* de Berthier, qui voulait probablement persuader à tout son auditoire que c'était fort plaisant, et qui, par intervalle, faisait entendre un bruyant éclat de rire ; ce qui formait un contraste bizarre avec sa physionomie consternée.

Enfin le divorce fut déclaré... on s'y attendait, et je ne puis rendre l'effet que produisit cette nouvelle dans toute la France... dans le peuple et dans la bourgeoisie; il fut immense.. pour eux c'était son étoile qui se voilait... pour la haute classe il y eut indifférence parmi le plus grand nombre; mais en général ce fut cependant un sentiment de bienveillante tristesse; et puis, dans les femmes de la cour, dont cette vie de cérémonie avait bien un peu desséché le cœur, le plus grand nombre, à les prendre par leur intérêt personnel, ne savaient pas comment serait la nouvelle venue... On regrettait déjà la bonté de Joséphine, car une voix qui ne sera jamais démentie sera celle qui la proclamera bonne et indulgente [1].

1 Le seul défaut qu'on pouvait lui reprocher était de trop étendre cette bonté et d'être un peu banale dans ses recommandations; mais ce défaut, si c'en est un, ne voila jamais aucune de ses qualités.

Le résumé donc de toutes ces impressions, soit d'affection, soit d'intérêt personnel, fut de produire une forte stupeur sur toute la société. Je sais bien que, pour moi, j'en éprouvai une peine profondément vive, et *le lendemain même* de l'événement je fus à la Malmaison. Madame la comtesse Duchâtel me demanda de la mener, et nous y fûmes ensemble.

Une circonstance particulièrement dramatique avait donné une teinte de plus à cet épisode de mort, terminant une vie si brillante des faveurs de la fortune. Le prince Eugène, dont on connaît l'amour pour sa mère, se trouvant alors à Paris, dut remplir les fonctions de chancelier d'état, et ce FUT LUI qui porta le message de l'empereur au sénat...

— Les larmes de l'empereur, dit le noble jeune homme, suffisent seules à la gloire de ma mère...

Et les siennes !... comme elles étaient brûlantes et corrosives dans cette horrible journée !... Et pourtant, pour sa pauvre mère c'était encore une jouissance, au milieu de ses déchiremens, de les sentir couler sur sa plaie.

L'impératrice reçut tous ceux qui voulurent aller lui rendre leurs devoirs. Le salon, la salle de billard, et la galerie étaient remplis de monde... Quant à l'impératrice, jamais elle ne fut autant à son avantage ; elle était assise à droite de la cheminée, au-dessous du beau tableau de Girodet, mise très-simplement, coiffée d'une vaste capote

verte, qui pouvait au besoin lui servir de refuge pour cacher ses larmes qui coulaient doucement sur ses joues tout aussitôt qu'il arrivait quelqu'un dont la vue lui rappelait les beaux momens de la Malmaison ; ces temps du consulat qui n'eurent, comme toutes ses joies, que quelques jours heureux suivis de tant d'années de souffrances ; mais ce qui touchait à provoquer les larmes de ceux qui l'approchaient, c'était l'expression profonde d'une douleur déchirante. Elle levait les yeux sur chaque personne qui entrait ; elle lui souriait encore... mais si cette personne était de son ancienne intimité, alors ses larmes coulaient immédiatement et couvraient ses joues, mais sans effort, sans aucune de ces contractions qui rendent un visage de femme si peu agréable quand elle pleure... Sans doute, le désespoir de l'impératrice Joséphine aura fait bien du mal à l'empereur... eh bien, je ne sais en vérité s'il aurait résisté à cette expression muette et déchirante d'une âme à l'agonie.

Lorsqu'il y eut moins de monde, je me hasardai à m'approcher d'elle [1] ; elle me prit la main, me la serra...

— Merci, me dit-elle...

— Ah ! madame !...

[1] Ce ne fut qu'alors, et sans doute un peu tard, que je m'avisai de penser que ma compagne de voyage avait été choisie par moi, tout aimable qu'elle est.

Et je lui baisai la main... Ce seul mot m'avait été au cœur... Je n'avais fait *que mon devoir en allant à la Malmaison*, et il m'importait fort peu que deux lèvres impériales et royales s'entr'ouvrisssent plus ou moins pour me sourire en apprenant que j'avais été voir l'illustre infortunée. J'ai à cet égard un esprit très-supérieur à la faiblesse d'une femme, et je considère comme bassesse toute complaisance pour flatter le pouvoir. Je retournai quelques jours après à la Malmaison avec Joséphine, que sa marraine m'avait dit de lui mener : cette fois, comme j'étais seule, elle ne craignit point de me laisser voir son cœur souffrant, et elle me parla de ses douleurs avec une vérité qui avait quelque chose d'effrayant... Combien elle regrettait ce qu'elle avait perdu !... mais, il faut le dire, l'empereur était ce qu'il lui coûtait le plus d'abandonner. Ses enfans furent admirables pour elle dans ces jours douloureux...

Au milieu de ces circonstances pénibles pour l'empereur, car il aimait Joséphine; au milieu de ces ennuis de l'âme, Napoléon reçut la visite de toute la confédération *rhénane*. Le roi de Saxe, le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg, et tout ce qui portait la *couronne fermée* [1] vint à Paris comme pour lui faire une visite qu'on ne pouvait trop qualifier, car il était certain qu'il

[1] On mit une nuit sur une des grilles du château une petite affiche qui portait : Fabrique de *cires*.

avait non-seulement divorcé, mais que son mariage était *dissous*, puisque l'officialité avait prononcé sa nullité. J'ai eu à cet égard des prises terribles avec le cardinal Maury. Cette séparation de l'empereur avec Joséphine était depuis longtemps le vœu, je ne dirai pas de son cœur, parce que son cœur ne se mettait de la partie qu'avec des raisons très-péremptoires, mais au moins celui de son raisonnement, et par cela de son ambition : pourquoi? je n'en sais rien. On pouvait bien se plaindre quelquefois des préférences plus ou moins injustes de la part de l'impératrice Joséphine, on pouvait dire qu'elle avait une bonté trop générale; mais que jamais une de nous, à la cour de l'empereur, ait eu la pensée seulement que son divorce pût avoir lieu, je certifie que non, et je certifie de même que le jour où il fut prononcé, il y eut un regret universel. Je ne m'en cachai pas, et cependant j'étais alors souvent dans un lieu où ce regret n'était pas senti; car il faut excepter de ce que je viens de dire, la famille de l'empereur... là seulement on était presque content de cet événement.

Le cardinal Maury parlait très-fort et très-haut, comme chacun sait : un jour, après lui avoir répondu autant que possible à demi-voix, je finis aussi par me fâcher, car il prétendait que nous serions *trop heureux* si la Russie voulait nous donner une de ses grandes duchesses... et, en même temps; il circulait sourdement que l'impé-

ratrice-mère avait dit, *avec douceur*, qu'elle aimerait mieux jeter sa fille dans la Néwa que de la donner à Napoléon. Je trouvais ridicule qu'on fît ainsi la courbette, et que l'on fût demander chapeau bas ce qu'on pouvait trouver près de soi, en inspirant une grande reconnaissance. Je développai mon idée, et je m'appuyai sur une conviction : elle atteignit le cardinal.

—Tout cela est fort bien, me dit-il ; mais comment trouver ce que vous dites en France?

— Tout auprès de vous.

Il ouvrit de grands yeux.

Que l'empereur épouse mademoiselle Masséna, et il aura une jolie femme, jeune, fraîche, parfaitement élevée ; il récompensera ainsi un ancien vétéran de gloire, il s'attachera l'armée d'un lien indissoluble, et il n'aura aucune obligation d'alliance à ces rois tributaires qu'il a trois fois détrônés, et qui croiront encore lui faire une grâce en lui accordant une femme nourrie dans la haine de son nom et du nôtre.

C'était avant le divorce que je parlais ainsi, et lorsque mademoiselle Masséna était encore libre. Mon raisonnement était bien bon, et plût au ciel que l'empereur l'eût suivi dans tous ses points!... Je sais que le cardinal lui en parla un jour... il l'écouta fort attentivement, puis il dit :

— Comment, madame Junot s'avise de toucher à ces questions-là?... qu'elle prenne garde qu'elles ne lui *brûlent les doigts*.

Mais le cardinal n'était pas homme à laisser un sujet une fois qu'il l'avait abordé, et il continua. L'empereur reprit alors son sérieux, et dit :

— C'était une chose impossible...

Et moi *je soutiens* que c'était ce qu'il avait de mieux à faire ; il avait un autre parti à suivre, c'était de prendre une femme dans l'une des familles du faubourg Saint-Germain. A cette époque il n'en est pas UNE SEULE qui n'eût fait chanter un *Te Deum* en réjouissance de cet honneur... il aurait choisi une belle jeune fille pour en faire une impératrice, et c'est alors que son système de fusion aurait eu son accomplissement. Mon idée est profonde, et à son exécution tenait la vie de l'empereur tout autant que sa couronne ; mais il n'en fut rien.... et qu'avons-nous vu ?

CHAPITRE XII.

Lucien Bonaparte.—Décret qui retire au pape le patrimoine de saint Pierre. — Charles Musignano. — L'imposition des mains. — Le pape enlevé de Rome. — Le général Radet. — Il passe par une fenêtre. — A genoux ! le Saint Père va donner sa bédédiction ! — Ruse de geurre. — Pie VII à Grenoble. — Le général Miollis. — Lucien, le Mécène des artistes. — Tusculum. — Expatriation. — La tempête. — Fermeté de caractère. — Le port de Cagliari. — Madame Lucien et ses enfans malades. — Lucien et sa famille prisonniers de l'Angleterre. — Fusées à la Congrève. — Malte. — Le palais du grand-maître de l'ordre. — Le capitaine Warren. — Arrivée à Plymouth. — Politique anglaise. — Château de Ludlow. — Scènes d'intérieur. — Banqueroute. — *Les sacs de diamans.* — M. Boyer et la reine de Naples. — *Bathilde, reine des Francs,* poème de madame Lucien. — Madame Simon Candeille. — Concerts intimes. — Madame Lambert. — M. Barrère et madame de Guibert. — Impartialité. — M. Alissan de Chazet. — Désintéressement.

Tandis que Napoléon faisait casser son mariage par l'officialité de Paris, ses affaires allaient fort mal en cour de Rome ; il trouvait un antagoniste puissant dans Lucien, qui, reconnaissant de l'asile que le pape lui avait noblement accordé, souffrait de le voir dépouiller par l'empereur ; il essaya

de redonner un peu de vigueur au cabinet du Vatican, et Gonzalvi, stimulé par lui, écrivit *sous sa dictée même* des lettres dont l'empereur devait être étonné. Pendant plusieurs mois la correspondance entre le cabinet des Tuileries et celui de Rome fut active et importante : il s'agissait de disputer contre Napoléon et de lui retirer des mains ce qu'il tenait déjà. Un décret impérial avait été lancé de Vienne à Rome, ordonnant au pape de quitter la chaire de saint Pierre, car c'était l'ordonner que de lui ôter les États Romains... A la vérité il avait alors la liberté de résider à Rome, où il devait jouir d'un revenu de deux millions.

— Je ne fais que lui reprendre les dons de Charlemagne, disait Napoléon !... et puis je ne veux plus en France de l'influence d'un prince étranger... Cette influence est contraire à l'indépendance de l'État... injurieuse à son honneur, et menaçante pour sa sûreté.

Lucien, sans parler de la suprématie de la cour de Rome qu'il ne voulait pas plus que l'empereur voir régner en France, prétendait, avec justice, que le pape ne devait pas *être dépouillé de son bien*. Il parla si bien, que le pape, touché de son intérêt, s'attacha vivement à lui. Un jour, avant l'arrivée du général Miollis, le pape officiait dans l'une des chapelles de Saint-Pierre ; le cardinal Gonzalvi et le cardinal Caccapiatti faisaient les fonctions de diacres ; Lucien se trouva sur le pas-

sage du saint père lorsqu'il retournait à la sacristie; il avait près de lui son fils aîné, Charles Musignano, alors âgé de six ans; le pape s'arrêta, et posant la main sur la tête de l'enfant :

— *Questo ragazzo*, dit le saint père, *serà il gonfaloniero* [1] *della chiesa... sarà somigliante del padre...*

Néamoins tous les soins de Lucien n'eurent aucun résultat ; le bref d'excommunication comminatoire fut lancé, l'État Romain réuni à la France, et le sort du pape devint inquiétant.

Le 5 juillet 1809, Murat, alors à Naples, transmit les ordres de l'empereur, et le saint père fut enlevé de Rome au milieu de la nuit par le général Radet, officier de gendarmerie. Sommé par lui d'obéir à Napoléon, le pape répondit que sa double dignité de souverain et de chef de l'Église le mettait hors de la juridiction de l'empereur des Français.

— Ses prédécesseurs ont sauvé les miens, dit-il à l'envoyé : c'est le seul souvenir qu'il puisse invoquer.

Il s'enferma dans *monte Cavallo*, revêtit tous les ornemens pontificaux, puis s'asseyant dans un fauteuil, il attendit paisiblement l'arrivée du général Radet. Celui-ci se présenta à la porte principale du palais; la trouvant fermée, bien qu'elle

1 Ancienne dignité que donnait l'Église : le mot est vieux: *gonfalone*, bannière; *gonfalonata*, troupe de gens suivant cette bannière.

le fût tout simplement, il entra dans l'appartement du souverain pontife par une fenêtre du rez-de-chaussée, s'empara de sa personne; et quoiqu'on fût au milieu de la nuit, il le contraignit de monter en voiture, et l'on prit à l'heure même la route de France. L'ordre était de le conduire à Grenoble...

En passant par une petite ville des États Romains, Radet s'aperçut que la fermentation des esprits était à un degré fait pour donner des inquiétudes à un homme chargé d'une mission aussi importante... On relayait; il presse les postillons, et d'autant plus qu'il entendait autour de lui des paroles menaçantes...

— A genoux! s'écrie-t-il, le saint père va donner sa bénédiction!...

Tout le peuple se prosterne le front dans la poussière... lorsque toutes les têtes sont courbées, Radet donne lui-même un violent coup de fouet aux chevaux; la voiture est emportée avec la rapidité d'une flèche, sans le concours des postillons, laissant le peuple de Viterbe exhaler les injures et les malédictions dont il nous accablait, et qu'il aurait peut-être changées en actions plus positives que des paroles... Transféré d'abord à Grenoble, Pie VII n'y demeura que peu de temps : l'empereur donna ordre qu'il fût conduit à Savone; là, il fut gardé presque à vue et n'avait aucune liberté que celle de dire la messe.

Le général Miollis arriva à Rome et prit le com-

mandement de la cité-reine... Lucien s'y trouvait alors dans une étrange position, quoique depuis son exil il ne s'occupât que de beaux-arts, de littérature et de l'éducation de ses enfans... Quoique sa vie fût admirable sous les rapports que je viens de présenter, il sentait que la disgrâce de son frère le plaçait faussement, quelque bien qu'il se plaçât lui-même. Adoré de tous les artistes, qu'il faisait travailler, qu'il aimait, qu'il comprenait, il était le Mécène de tout ce qui était remarquable à Rome, et l'était de leur choix, car Lucien ne sera jamais aimé faiblemeut : c'est un être rare !...

Depuis le départ du saint père il s'était retiré à Tusculum [1] où il serveillait ses fouilles. Le général Miollis le surveillait aussi lui avec une intolérable inquisition. Lucien n'avait d'autre titre que celui de *frère disgracié* de l'empereur, puisque son exclusion de l'ordre de succession à l'empire le mettait pour ainsi dire hors du cercle de famille... Et pour cela, qu'avait-il fait ?... il avait voulu honorer sa parole... garder sa foi... être homme enfin, et honnête homme... Il ne s'agit pas ici de jeter des mots, quelques sottes paroles répétées d'après des ouï-dire et basées sur des

1 Où depuis on chercha à le faire enlever par *Decesaris*, le fameux brigand. Cette entreprise manqua, et son ami, M le comte de Châtillon, qui alors demeurait avec lui, fut la seule victime : cette aventure eut lieu en 1818, lorsque j'étais à Rome.

bulles de savon, dans les pas d'un être supérieur pour embarrasser sa marche dans la route de sa vie... heureusement que c'est le serpent rongeant le marbre... Mais c'est égal... mon sang se soulève lorsque j'entends, lorsque je lis des choses absurdes qui veulent être injurieuses, et qui, au résumé, ne servent qu'à montrer notre misère de sentimens *généreux et nobles.*

Ennuyé de la vie qu'il menait à Rome, voyant la domination impériale traverser, franchir les Alpes, les Apennins, pour venir le chercher dans sa retraite studieuse au milieu de sa nombreuse famille, Lucien se détermina à quitter l'Europe. Il écrivit en France au duc de Rovigo, alors ministre de la police, et demanda des passeports pour les États-Unis. L'empereur connut sa demande sans nul doute, mais il n'y parut pas. Le duc de Rovigo répondit en envoyant les passeports qui sanctionnaient L'EXPATRIATION, L'EXIL enfin de Lucien!... Alors il écrivit à Naples pour que Murat lui envoyât un vaisseau américain qu'il devait alors purger de tout embargo. Murat envoya le vaisseau avec une promptitude et une grâce toutes charmantes... Il semble que Lucien leur faisait peur à tous!... En peu de temps le vaisseau américain arriva à Civitta-Vecchia. Toute la galerie de Lucien, ce qu'il avait trouvé de précieux dans ses fouilles de Tusculum, fut emballé dans des caisses par les soins de M. de Châtillon, qui dirigeait chez Lucien tout ce qui avait rapport

aux arts; mais on n'emporta qu'une portion des caisses, la plus grande partie demeura chez Torlogna, premier banquier de Rome. Lucien emporta avec lui tous les portraits de famille, et l'on sait qu'ils étaient nombreux... il y joignit celui du pape Pie VII.

— Il fut pour moi un ami hospitalier, disait-il, je ne dois pas l'oublier.

Enfin la famille exilée quitta Tusculum pour se rendre à Civitta-Vecchia : on était alors au mois d'août 1810... C'était en vérité un spectacle étrange, que de voir le frère de Napoléon abandonner l'Europe pour aller chercher *un asile* dans un autre monde!... quittant en proscrit les bords paternels avec une âme patriote, un sang français, un cœur ardent pour sa nation!...

Les vents étaient contraires. M. Stamaty, consul de France à Rome, émettait un avis que le capitaine américain rejetait.

— Eh bien! dit Lucien, je vais vous mettre d'accord... nous allons partir!

On partit en effet; mais à peine en mer, une tempête terrible fait rouler le vaisseau dans ses vagues, et menace de l'engloutir. Toujours maître de lui, toujours animé par le courage qui est le vrai courage... celui du calme et du sang-froid, Lucien reconnaissant qu'ils étaient près de Cagliari, exigea du capitaine qu'il les y conduisît. La princesse était souffrante, les enfans étaient malades; il était donc important d'avoir des se-

cours, et puis du repos. Lucien avait d'ailleurs des lettres de Pie VII, qui recommandaient aux souverains de l'accueillir dans son exil... Hélas ! sa position était elle-même assez recommandable et touchante... Arrivé à Cagliari, M. de Châtillon descendit à terre, et fut porter un message au ministre du roi de Sardaigne pour que la santé du port constatât l'état de souffrance de la famille de Lucien, afin d'en obtenir la permission de descendre pour la soigner... Mais cette affaire, très-naturelle pour une famille française d'un nom inconnu, se compliquait étrangement avec le nom de Lucien Bonaparte ; aussi le ministre sarde répondit-il humblement que de telles questions regardaient entièrement M. Hill, ministre de la Grande-Bretagne près la cour de Sardaigne. Ce fut en vain que M. de Châtillon déclina l'autorité de l'Angleterre ; on ne l'écouta pas ; et M. Hill prononça que Lucien Bonaparte, sa famille, le vaisseau américain, tout enfin, serait capturé dans le port même de Cagliari, par deux vaisseaux anglais, mouillés à l'entrée du port. En apprenant cette décision qui violait tous les droit des gens, Lucien pâlit :

— Je ne m'y soumettrai pas, dit-il avec une résolution qui partait d'un cœur français...

Ses enfans étaient malades, madame Lucien souffrait... ce fut Lucien qui alors ne voulut pas permettre que sa famille descendît à terre.... Il sentait une douleur brûlante à l'âme, une de ces douleurs qu'elle devait éprouver cette âme dont

j'ai peint la nature, en disant qu'elle était de fer et de feu, et susceptible des plus doux sentimens... Quelquefois il jetait un regard désolé sur cette famille frappée de proscription, lorsque son chef devait avoir la tête ceinte d'un bandeau de roi!... Et pas d'asile!... obligé de s'entendre SOMMER de se rendre à une puissance ennemie de sa patrie!... la possibilité même de l'expatriation, il ne l'avait pas!...

C'est ainsi que s'écoulèrent quatorze jours, les plus pénibles peut-être de sa vie : — Il faut partir cependant, dit-il un jour... nous verrons s'ils oseront exécuter leur menace.

Le vaisseau américain sortit du port de Cagliari; la veille, en voyant ses préparatifs, les deux frégates anglaises étaient sorties également, ne laissant par là aucun doute sur leurs intentions... A peine l'Américain était-il à un mille de distance du port, que l'une des deux frégates (*la Pomone*, capitaine Barry) lui tira un coup de canon avec commandement d'amener... le navire américain était vaisseau marchand, mais le capitaine avait du cœur, et répugnait à livrer ainsi celui qu'il portait à son bord...

— Je ne veux pas amener, dit-il à son lieutenant.

Pendant ce temps Lucien rassurait sa femme et ses enfans. Le capitaine Barry, voyant ce silence, descendit dans un canot avec deux officiers, et vint lui-même au vaisseau américain

qu'il savait dans l'impossibilité de se défendre; c'était pourtant l'intention du capitaine. En apercevant le capitaine anglais dans son canot, il attendit qu'il fût à la portée de son pistolet, et le mettant en joue, il allait le tuer, lorsque Lucien lui retint le bras, en s'écriant :

—Ah! malheureux! qu'allez-vous faire?...

Et frappant sur sa main, il en fit tomber le pistolet.. Ce fut avec grande peine toutefois que le capitaine américain se rendit... et lorsque six soldats de marine avec quelques officiers vinrent prendre possession de leur prise, il serrait les poings en menaçant... Je suis sûre que cet homme, après son échange, se sera arrangé de manière à pouvoir se venger... il se sera plutôt fait corsaire.

Le capitaine Barry était, ce qu'il est du reste peut-être encore, si les boulets, la hache, les tempêtes ont bien voulu le lui permettre, un homme parfaitement aimable, comme le sont les Anglais quand ils sont aimables [1]... Il annonça à ses prisonniers qu'il les conduisait à Malte; et dans l'intervalle du moment de la prise à celui de leur arrivée, il eut pour eux toutes les attentions qu'on peut avoir au milieu de la Méditer-

1 C'et une vérité. Je ne crois pas possible de trouver un homme plus agréable dans ses manières, dans sa parole, dans toute sa personne, qui soit plus *gentilhomme* enfin, et plus convenable, qu'un Anglais méritant ce nom que nous avions jadis, *d'homme comme il faut*.

rânée ; mais comme toutes les bonnes choses ont un mauvais côté, ce beau temps, ce ciel pur, cet air tiède et embaumé, tout cela donna au capitaine Barry l'idée d'une fête. On signalait déjà le rivage maltais... le capitaine Barry commença par donner un grand dîner à ses officiers, puis ils portèrent une foule de *toasts* à leurs prisonniers. Cette profusion de santés troubla légèrement la raison du commandant britannique, et lorsqu'il fallut clore la fête, il n'imagina rien de mieux que de faire tirer un feu d'artifice ; et avec quoi pensez-vous qu'il le fit ?... avec des fusées à la Congrève... Comme tous les habitans de *la Pomone* avaient largement secondé leur capitaine, les canonniers comme les autres, ils mirent le feu au bâtiment. Leur danger les réveilla, et le feu fut éteint. Si le vaisseau anglais eût sauté, le vaisseau américain était libre... C'était un mode étrange de libération, mais en raison de tous les antécédens, c'eût été une circonstance presque obligatoire.

En arrivant à Malte, la famille fut transportée au *lazaret*. Lucien sollicita, pour ses enfans et sa femme, la permission d'aller dans la ville de Lavalette ; mais le gouverneur de Malte, qui était alors un général *Oxe*, s'y refusa avec une obstination digne de trouver place dans l'histoire de Sainte-Hélène... Il semble, en vérité, que le gouvernement britannique trouve une sorte de gloire à se faire représenter par des hommes

cruels... Quelle est cette politique?... j'avoue que pour moi elle est intraduisible... Se faire craindre, et craindre avec haine, est-ce donc se faire respecter? Non, non; voyez les colons tyrans... le nègre fustigé se courbait jusqu'à terre; le jour où il se releva, ce fut pour frapper à mort.

Lucien fut contraint de faire trois jours de quarantaine!... Cette vexation, inutile dans son but, une fois accomplie, on lui permit d'aller habiter le fort Aciasolli, où il ne trouva que des murs noirs et humides... aucuns meubles... pas une chaise... pas de lit!... Lucien fut obligé d'en faire venir *à ses frais* de la ville de Lavalette... Blessé justement de cette conduite... trop fier pour se plaindre, car il eut toujours à l'âme une fièvre d'orgueil pour sa patrie, il crut néanmoins que pour l'honneur de ce même nom français il devait blâmer la conduite du général Oxe envers lui. Cette conduite avait été si indigne, que les officiers de marine avaient réclamé, mais vainement, auprès de lui... Enfin la réponse d'Angleterre arriva à Malte..... Cette réponse blâmait le général Oxe, et ordonnait pour Lucien et sa famille un traitement honorable. Il fut transporté au château Saint-Antoine, demeure du grand-maître dans les beaux jours de l'ordre. Dans cette prison que l'esprit élevé de Lucien fit regarder à ses enfans comme une *retraite un peu sévère* seulement, il les amena à y trouver de puissantes ressources contre l'ennui, et il en trouvait, ainsi

que madame Lucien, contre le désespoir en s'occupant de l'éloigner de leurs enfans. *Là* dans ce château gothique, sous ces voûtes, ces vieilles murailles qui redisaient tant de souvenirs, qui frappaient violemment la pensée à chaque regard qui rencontrait la pierre, Lucien contraignit de nouvelles traditions à s'asseoir à la place des anciennes. Ils jouèrent tous un opéra-comique de la composition du père Maurice, précepteur des enfans de Lucien... Pendant que les enfans, heureux de cette puissante distraction, entouraient le capucin en poussant de longs et joyeux éclats, l'exilé, retiré dans un lieu solitaire, consolait son âme malade dans ses douces relations avec les Muses; il travaillait alors à son poème de *Charlemagne*. C'est à Malte, dans ce même château de Saint-Antoine, qu'il a composé le beau chant du Purgatoire; c'est là que son âme a laissé parler sa profonde tristesse, et que l'exilé a redit son chagrin dans de sublimes pensées... Ah! que ceux qui méconnaissent l'âme d'un homme vraiment supérieur comme Français et comme patriote, sont eux-mêmes dignes d'être méconnus! qu'ils ne se plaignent pas si cela arrivait.

La réponse définitive d'Angleterre vint enfin... c'était en hiver... Elle fut apportée par le capitaine Warren, commandant la frégate *la Présidente*... Il avait la mission de transporter Lucien et sa famille en Angleterre, et de partir sans délai.

— Je ne suis point prisonnier légalement, dit fièrement Lucien, et je n'obéirai pas à un ordre qui est arbitraire et illégal. Je demande ma liberté et à poursuivre ma route.

Le capitaine Warren était un de ces hommes à humeur impassible, au regard glacé, au sourire dédaigneux, et à la parole péremptoire; il avait, disait-il, des ordres... il devait y obéir.

Lucien demanda alors comme faveur de partir pour l'Angleterre avec le comte de Châtillon; mais de laisser sa famille à Malte jusqu'au printemps! Il espérait qu'arrivé en Angleterre la justice de sa cause frapperait le prince régent, et qu'il en obtiendrait sa liberté; mais le même refus lui fut fait par le capitaine Warren. Il écouta avec une parfaite indifférence les craintes du père et de l'époux sur les dangers d'une traversée pénible dans cette époque de l'année (on était alors au mois de novembre [1]), et répéta seulement :

— J'ai mes ordres...

Le comte de Châtillon descendit au port pour inspecter cette frégate; tout y était convenable, et la conduite des officiers de la frégate fut également bien; il y eut seulement une circonstance de cabine qui faillit amener un duel entre M. de Châtillon et le lieutenant Curson... Cette cabine, qui d'abord avait été réservée pour M. de Châtillon, ne se trouva plus quand il fallut se coucher.

1 Novembre 1810.

Il voulait sa cabine, et encore plus son hamac... Enfin on lui en suspendit un dans la salle à manger et tout fut arrangé; mais il était essentiel de montrer de la vigueur, car on venait d'apprendre que le capitaine Warren avait ordre de ne se mettre en mer *que parfaitement armé,* et *de ne pas rendre* son prisonnier s'il était attaqué... Il y a tout un texte à réflexion dans un ordre semblable, et je ne pense pas que Lucien ait eu à se féliciter de cette marque d'intérêt à sa personne... Il partit enfin l'âme navrée, abattue, et remplie de cette tristesse amère qui fait tout regarder avec dégoût autour de soi... La traversée fut mauvaise, dangereuse même; on fit un détour prodigieux pour éviter les côtes de France, et pendant six semaines, ballottée par les vents et les vagues, ayant son grand mât brisé, la frégate qui portait Lucien et sa famille fut presque toujours au moment de périr... Le passage du détroit surtout fut terrible, et la navigation de l'Océan bien plus fatigante encore que celle de la Méditerranée... Enfin ils arrivèrent à Plymouth. Le caractère sévèrement hautain du capitaine Warren leur avait rendu le voyage encore plus pénible. Dédaignant de se plaindre par dignité pour lui-même, Lucien espérait au moins que son pied allait toucher une terre hospitalière, et il avait, dans cette pensée, fait taire son ressentiment; mais il lui restait à apprendre que jamais la politique britannique n'accorde *qu'à condition*. Arrivé devant le

port de Plymouth, quoiqu'il fît un temps affreux, on ne voulut pas permettre au vaisseau d'entrer... La tempête redoubla pendant la nuit... Elle était effrayante... il semblait que les élémens fussent conjurés pour ajouter aux peines de l'infortuné repoussé du NID parternel... Battue par un temps furieux, la frégate chassait sur son ancre qu'elle finit par briser... Elle était au milieu des rochers... la pluie tombait à torrens... l'orage se jouait du bâtiment comme d'une toupie qu'il faisait tourner ; madame Lucien tout en larmes demandait à genoux à Dieu de sauver ses enfans. Une ancre restait encore... elle fut jetée, et la famille fut sauvée... Avec quel bonheur Lucien éleva au ciel ses mains reconnaissantes !... En descendant à terre après cette horrible nuit, il trouva M. Mackensie, messager d'État, qui l'accueillit avec tous les égards qu'il pouvait demander. Il lui offrit de partir sur l'heure même pour Londres, ayant ordre de son gouvernement de lui offrir *le droit d'asile* et *l'hospitalité la plus étendue*. M. Mackensie appuya sur ces offres, et les accompagna de politesses personnelles telles que pouvait le faire un gentilhomme anglais.

Lucien eut dans cette circonstance, comme toujours, la plus noble et la plus admirable conduite. Il remercia, mais froidement, et avec dignité.

— Je suis prisonnier illégalement, dit-il à M. Mackensie, je proteste contre tout ce qui a été

fait envers ma famille et envers moi depuis ma sortie du port de Cagliari... Je demande à continuer ma route; jusque-là, monsieur, je refuse TOUT ce que m'offre le gouvernement anglais, car, poursuivit-il fièrement, je n'accepterai rien d'un gouvernement ennemi de mon pays, et qui fait la guerre à mon frère.

— Alors, dit M. Mackensie, toujours poliment, mais avec plus de froideur, je suis obligé de remplir ma mission.

Et dès le lendemain Lucien fut conduit au château de Ludlow, antique de sinistre demeure, où il fut remis à la garde de lord *Powis* [1], lord du comté *de Salop*, et beau-père du duc de Cumberland. Il avait la mission de déterminer Lucien à se mettre contre l'empereur. L'Angleterre comptait beaucoup sur cette entreprise importante; elle ne connaissait pas l'homme auquel elle s'adressait.

Alors, et sur ses refus constans, sa captivité devint plus rigoureuse, et on ne lui accorda que deux milles de rayon autour de sa demeure. Seulement il obtint de quitter Ludlow, et il acheta une propriété sur la route de Worcester; c'était un joli château, ayant un parc, une serre-chaude, et tout cet entourage de *confortabilité* qui existe partout en Angleterre dès qu'il est question de

1 Ludlow, capitale du comté de *Salop*: c'est ce qu'on appelle *Burow-Pourri*, entièrement ministériel. Les enfans d'Édouard ont habité le château de Ludlow.

la vie intérieure. Cette propriété appartenait à M. de Lamotte, français établi en Angleterre, et coûta à Lucien la somme de dix-huit mille guinées (quatre cent mille francs). Une fois maître de Thorngrowe [1], il régla la vie de famille qu'on devait mener dans cette nouvelle retraite, et elle fut ce que devait être une chose de cette nature, ordonnée par un homme supérieur tel que Lucien. Il fit d'abord arranger convenablement le château; tous les portraits de famille furent suspendus dans le salon, avec celui du pape qui, ainsi que lui, pauvre exilé, priait pour le retour dans la patrie!... Son amour pour les arts et pour les sciences s'accrut encore dans cette retraite où le sort le rejetait comme dans un port ami. Il avait toujours aimé l'astronomie, il la cultiva avec aptitude; un observatoire fut construit; bientôt un succès complet justifia cette ardeur d'étude. Lucien toujours constant dans la poursuite de ce qu'il entreprend, passait une grande partie de sa vie dans son observatoire... Un jour il signala une nouvelle planète dans la voie lactée... en effet il ne s'était pas abusé, et cette découverte lui appartient. C'est alors qu'il se décida à faire des Éphémérides... Ayant été voir le beau télescope d'*Herschell* [2], il le lui acheta pour la somme de

1 Buisson d'épines.

2 La fille d'Herschell est presque aussi habile que son père. Au moment où Lucien était chez lui, c'était elle qui écrivait les calculs tandis que tous deux les faisaient.

cinquante mille francs. C'est ainsi que Thorngrowe devint un lycée; on y jouait la comédie. Lucien composa même plusieurs pièces pour leur théâtre : dans le nombre il faut mettre la tragédie de *Clotaire*, qui est vraiment un bon ouvrage. C'est à Thorngrowe qu'il termina son poème de *Charlemagne*, et qu'il fit celui de *la Cirnéide*, ainsi que plusieurs odes et quelques autres œuvres. Clotaire, qui est le sujet de notre histoire, fut représenté sur le théâtre de Thorngrowe devant un auditoire de plus de deux cents personnes; mais le ministère étant son ennemi, il ne voulut avoir *aucun tory*, et ne fit inviter que la bourgeoisie des environs. Comme il était auteur, il voulut juger de l'effet de la pièce et n'y prit pas de rôle; ce fut le comte de Châtillon qui remplit celui de Clotaire, Clotilde fut très-bien joué par madame Lucien, les deux enfans furent représentés par Paul et Charles Bonaparte; la femme de Clotaire, par la princesse Gabrielli [1], et Sigeric, confident de Clotaire, par lady Stuart [2]. Madame Lucien, m'a-t-on dit, était remarquablement belle dans le rôle de Clotilde, et je n'en suis pas surprise, car elle est belle, et ce costume ajoute à la beauté... Je ne sais pourquoi je suis presque certaine que

1 Charlotte Bonaparte, fille de Lucien et de sa première femme.

2 Également fille de Lucien et de sa première femme. La rareté d'acteurs fit qu'elle remplit un rôle d'homme dans *Clotaire*.

Ludlow, première prison des enfans d'Edouard, a donné à Lucien l'idée de la pièce de Clotaire.

La vie de Thorngrowe était extrêmement animée, chacun y travaillait... tous les dimanches il y avait une sorte d'examen, on apportait tout ce qui avait été fait pendant la semaine, et il y avait un concours, puis un concert; les jeunes filles chantaient, M. de Châtillon jouait du violon, et le père Maurice tenait le piano.

Le père Maurice est un homme fort spirituel et ayant cet esprit qui *mord* à tout : il est bon musicien, possède des connaissances fort étendues, et peut dignement remplir les fonctions de précepteur auprès des enfans du prince de Canino; mais il a un inconvénient positif, qui le gêne dans quelque chose qu'il entreprenne; c'est son nez : jamais il ne s'en est vu de si long dans ce monde, le lieu où se voient les longs nez, puisque dans l'autre chacun y est camard. Eh bien! même *là* le père Maurice ne le sera pas; je vous dis que *ce n'est pas un homme qui a un nez, c'est un nez qui a un homme.* Toujours est-il que ce *nez* est bon musicien, bon géomètre, et qu'il parle bien.

J'ai dit qu'à Thorngrowe tout le monde travaillait. La princesse de Canino, stimulée par l'exemple, composa un poème dont le sujet était Bathilde, reine des Francs. Il est bien fait, en dix chants, en vers de dix syllabes et à rimes libres. Il donna lieu à un fait étrange, dont, au reste, je

ne crois pas l'empereur capable, mais qui prouve jusqu'à quel point la flatterie était basse et vile autour de lui. Monsieur de Châtillon faisait en même temps l'*Odyssée de Lucien ou l'Exilé*, petit poème en trois chants; il travaillait aussi aux compositions de Charlemagne et de Bathilde, au nombre de 48 dessins, tous composés par lui. Tous ces dessins, qui devaient rendre parfaitement la pensée de l'auteur, puisqu'ils étaient faits sous ses yeux, se gravaient en même temps à Londres chez le célèbre *Heath*; mais la restauration en arrêta la suite.

La retraite de Lucien était donc embellie par tout ce qui rend la vie et la douleur plus légères. Il vivait en vrai sage; non pas en faisant la caricature d'une existence vraiment philosophique, mais comme Bion ou bien comme Épicure. Cette manière d'être fit du bruit en Angleterre : elle excita la curiosité à un degré très-vif, mais il se renferma toujours dans une dignité calme et naturelle qui ne pouvait que l'honorer. Le duc de Norfolk, le premier pair d'Angleterre, voulut le connaître, et fut à Thorngrowe : il enchanta toute la famille : gai, aimable, spirituel, il gagna l'affection de tous les exilés dans les trois jours qu'il demeura avec eux. A quelque temps de là, se trouvant dans le voisinage, à Worcester, Lucien l'apprit, et lui envoya le comte de Châtillon pour lui faire ses complimens. Jamais je n'oublierai la scène dont celui-ci fut témoin, et qu'il m'a racontée.

Le duc de Norfolk est excessivement gros : lorsque M. de Châtillon entra dans la chambre où était *Sa Grâce*, il la trouva assise, position peu favorable, comme on sait, aux tailles sphériques ; mais ce n'eût été rien sans les deux convives qui lui tenaient compagnie, et faisaient ressortir étrangement cette digne rotondité : c'étaient deux énormes chiens, qui, du reste, jamais ne quittaient le duc. Ils étaient là, assis sur leurs derrières, sur une chaise, ayant leur couvert mis devant eux, comme auraient pu l'avoir deux gens à deux pieds, et mangeant avec gravité et propreté ; donnant la patte, sans dire : *Shack hand*, par exemple ; mais aussi bien élevés que peuvent l'être deux mâtins... Le duc, voyant l'étonnement de M. de Châtillon, fit l'apologie de ses chiens, et l'assura qu'ils étaient ses meilleurs amis.

A cette époque de la captivité de Lucien en Angleterre (fin de 1811), il éprouva un nouveau malheur : il semblait que la fatalité voulût le briser et le faire passer par son creuset pour l'épurer... Un monsieur Lemesurier, banquier, lui fit banquerote d'une somme de 300 mille francs. Lucien n'a jamais eu une grande fortune, dans aucune époque de sa vie, pas même lors du fameux traité de Badajoz : il en a été alors de *ses sacs de diamans* comme de ceux qui étaient trop gros pour que je les portasse. Toujours est-il qu'à la perte de ces 300 mille francs, il ne put opposer d'autre

ressource que la vente de l'écrin de madame Lucien. Cet écrin avait été déposé, pour plus de sûreté, entre les mains de Torlogna, premier banquier de Rome. Lucien ayant besoin de ces bijoux, envoya en Italie M. Boyer, neveu de sa première femme, et digne en tout de sa confiance. M. Boyer partit donc d'Angleterre, et fut débarquer à Naples ; la reine y était seule alors : il fut d'abord charmé de l'apprendre ; il lui semblait qu'aucun regard étranger ne l'empêcherait alors d'accueillir l'envoyé d'un frère... et d'un frère malheureux... mais M. Boyer raisonnait comme un honnête homme, et la reine de Naples était à une école où ces beaux sentimens-là ne sont que de la niaiserie : elle le lui prouva bientôt. D'abord il fit une *quarantaine* : une quarantaine, bon Dieu ! en venant d'Angleterre !.. oui certainement. Peut-être craignait-elle qu'il ne fût quelque peu *wigh*. Pour le purger de cette peste, elle le fit donc demeurer *plusieurs jours au lazaret*, et lorsqu'il en sortit, ce fut pour être conduit dans une *auberge*, accompagné de deux agens de police ! probablement que c'était déjà un honneur que d'être sergent de ville alors à Naples... En vérité, on croit rêver !...

Dans le même moment où elle accordait à l'envoyé, au parent de son frère, une *si douce hospitalité*, la reine vit arriver une personne qui depuis long-temps était en dissidence avec elle sur sa manière arbitraire de gouverner : c'était Murat. En apprenant que M. Boyer était traité de

cette façon, il courut *lui-même* à l'auberge, où il était en manière de prisonnier, s'empressa de délivrer le neveu de son beau-frère, et de lui donner toute facilité pour aller à Rome. M. Boyer, arrivé à Rome, y remplit sa mission, retourne à Naples, s'y rembarque, et retourne en Angleterre à travers mille dangers, après avoir été dix fois au moment de périr, avoir fait naufrage, et couru de ces périls qui, en mettant l'homme aux prises avec la destinée, montrent alors ce qu'il possède de force et de courage.

J'ai parlé tout à l'heure du poème de madame Lucien ; voici un fait qui prouve à quel point ceux qui entouraient l'empereur le servaient parfois par-delà ses ordres, et combien aussi lui-même écoutait trop des impressions de rancune que son grand cœur aurait dû rejeter.

Dans le courant de l'été de 1811, il arriva à Thorngrowe un homme qui, ayant autrefois rencontré madame Lucien chez plusieurs de ses amis, venait réclamer d'elle un souvenir ; madame Lucien et Lucien lui-même furent touchés de cette démarche. M. D.......s fut très-bien accueilli, et reçut à Thorngrowe la plus noble hospitalité, celle de la confiance et de l'intimité dans une famille unie et nombreuse. Il fut de toutes les lectures pendant les dix jours qu'il passa au milieu d'elle, connut tous ses projets littéraires. Voici quel fut le résultat de cette confiance.

Le poème de madame Lucien était presque

achevé : encore quelques mois, et elle avait le noble orgueil de voir son nom rendu célèbre littérairement, à côté de celui de Lucien. C'était un sentiment non pas pénible peut-être, mais désagréable pour l'empereur : il y parut bientôt.

A peine y avait-il trente-six heures que M. D......s était de retour de Londres, que madame *Simon Candeille* fut mandée au ministère de la police, et qu'il lui fut *ordonné* de faire un roman dans le style épique, *dont le sujet serait Bathilde, reine des Francs* : on se chargeait du reste de mettre un grand luxe typographique à l'ouvrage ; quant à elle, *de la célérité* surtout, voilà ce qu'on lui demandait. Elle fut docile ; et trois mois n'étaient pas écoulés, qu'il parut un roman *de madame Simon Candeille*, intitulé *: Balhilde, reine des Francs*, entièrement semblable, même pour les épisodes, au poème de madame Lucien ; ce qui est facile à croire, puisque le plan et les notes de l'ouvrage avaient été fournis à madame Candeille. Son roman n'en était pas meilleur pour cela, car elle n'est pas heureuse dans ce genre d'ouvrages. Du reste, on l'avait aidée puissamment ; l'impression était superbe ; les dessins étaient faits par Girodet, et les articles de journaux ne manquèrent pas en leur lieu.

Il était clair, après une telle aventure, que le poème de madame Lucien devait demeurer dans son portefeuille. Que serait-elle venue demander au monde littéraire ? elle n'aurait joué en ce mo-

ment que le rôle d'une plagiaire, tandis qu'elle en était la victime... Elle garda le silence, et fit bien : son poème fut imprimé en 1815, et eut beaucoup de succès.

Et c'est pourtant à cette même époque que Lucien résistait aux séductions qui lui étaient offertes pour élever un parti contre son frère et sa patrie... O justice des hommes, êtes-vous donc si respectable!...

...Je ne sais si ce malheureux divorce avait influé sur notre humeur personnelle; mais jamais Paris ne fut plus triste au milieu des plus belles fêtes que l'empire ait vu donner, à l'exception de celles du mariage et du couronnement. Tous ces rois qui *encombraient* les avenues du palais impérial nous glaçaient sans nous inspirer ce respect obligé qu'exige la royauté. Nous nous en prenions *à tous* de notre méchante humeur. La cour était comme désunie; il n'y avait aucun point central de réunion. C'était en vain que la reine de Naples logeait aux Tuileries [1] : elle n'était pas aimée à la cour de son frère; et quoique éminemment flatteurs, nous sommes de mauvais hypocrites. La reine Hortense était aimée et aimée bien réellement; on le voyait sans peine aussitôt qu'elle réunissait quelques personnes chez elle : on y était à l'aise; elle-même y mettait tout le

[1] Elle y logea en arrivant de Naples. C'était le roi de Saxe, ou le roi de Bavière qui logeait à l'Élisée. Elle y demeura cependant avant de retourner à Naples.

monde ; on faisait de la musique, on causait, on jouait au billard, on dessinait, enfin on s'y amusait, ce qui n'est jamais arrivé chez la reine de Naples, excepté les jours de bals, si ce n'est lorsqu'elle chantait des duos avec le grand-duc de Wurtzbourg : je n'ai de ma vie entendu quelque chose de plus bouffon (ce n'est pas *bouffe* que je veux dire) que l'assemblage de leurs deux voix... et ils n'avaient pas la moindre peur... ils chantaient, là, tous deux, comme s'ils avaient eu une voix pour cela ; et pourtant Dieu sait ce que c'était que ces voix !... voix de princes, s'il en fut jamais [1]. Oh ! c'était une drôle de chose que les *concerts intimes* de S. A. I. la princesse Caroline !... Elle avait cependant plusieurs de ses dames qui devaient lui apprendre ce que c'était que la bonne musique, et madame Lambert à elle seule lui faisait tout un avertissement. Je n'ai jamais compris pourquoi madame Lambert n'avait pas fait partie de la maison de la reine Hortense, lors de la formation ; elle si bonne musicienne, peignant à ravir, aimant les arts... Elle aurait été un agrément de plus dans la cour de la reine, où se trouvaient déjà plusieurs personnes charmantes.

Ce souvenir me ramène sur une chose qu'il me faut *redire* pour la rétablir en son état de justice.

[1] On disait que *La Forest*, chanteur de l'Opéra, avait une *voix de bois*. Le rapprochement pourrait aussi se faire ici.

Tout le monde peut errer, mais il est toujours temps et toujours *bien* de réparer.

En parlant de madame de Villeneuve, dame pour accompagner la reine Hortense, en me laissant aller à en dire tout le bien que j'en pense et qu'elle mérite, j'ai en même temps raconté un fait qui était venu jusqu'à moi par une personne à laquelle je pensais pouvoir accorder toute croyance : il s'agissait de madame de Guibert, mère de madame de Villeneuve et veuve du célèbre Guibert. On m'avait assuré qu'elle avait épousé *Barrère*. Je n'ai rien à objecter contre M. *de Barrère ;* il peut être fort bien de tous points, et même *au demeurant le meilleur fils du monde ;* mais il est de fait que si j'avais envie de me remarier (ce qu'à ne Dieu ne plaise), j'en choisirais un autre que lui. J'avais donc parlé de mon chagrin de voir une personne du nom de madame de Guibert le quitter pour en prendre un que nos troubles politiques ont trop malheureusement signalé. Depuis, mieux informée, j'ai su que madame de Guibert n'avait pas épousé M. de Barrère, et que la chose était complétement et faussement injuste. Je professe trop d'estime pour sa fille et son gendre pour ne pas rectifier une semblable erreur C'est plus qu'un acte d'amitié, c'est justice.

Madame de Guibert est non-seulement demeurée fidèle à son nom, mais au culte constant qu'elle rendit toujours à la mémoire de M. de Guibert,

dont le nom français est toute une gloire pour sa patrie : une de ses occupations chéries était même de faire faire sous ses yeux une édition des OEuvres de M. de Guibert. Les militaires doivent l'en remercier ainsi que les littérateurs. Cette première édition est épuisée, Madame de Villeneuve, sa fille, a le projet de publier une édition complète des OEuvres de son père, et nous devons tous la prier de donner suite à ce projet.

Monsieur et madame de Villeneuve possèdent la belle et charmante terre de Chenonceaux, qu'ils habitent presque constamment. Chenonceaux est dans le fait un attrayant séjour, et il le devient plus encore quand on a le bonheur de connaître ses maîtres.

Je ne connais rien de plus absurde que les *faiseurs* de mémoires infaillibles... de ces esprits à pudeur *rétroactive* qui croient qu'il est de leur dignité d'historien de ne pas dire : *je me suis trompé*... Et pourquoi non? pourquoi, lorsque la preuve d'une erreur nous est soumise, pourquoi ne pas la signaler?... Je dirai plus; il y a non-seulement dans cette action *la dignité du devoir*, mais il y a aussi *la finesse* de la droiture, et *l'adresse* de la loyauté : seules manières *diplomatiques* que devrait avoir une femme; et lorsque je prouve que je reconnais une erreur avec autant de facilité, on peut ensuite ajouter quelque foi à ce que j'affirme ailleurs.

Quand on écrit, il faut pouvoir dire : *j'ai vu;*

j'ai entendu; et non pas : *on prétend, on assure.* Depuis que j'ai commencé ces Mémoires, j'ai apporté une grande circonspection dans les faits touchant personnellement des individus recommandables : avec madame de Guibert, je l'ai négligé une autre fois ; c'est une erreur que je veux aussi réparer.

Je connaissais très-peu M. Alissan de Chazet ; depuis 1808 je l'avais perdu de vue, comme on se perd de vue dans Paris ; et par le temps qui court, cela amène bien plus que jadis une séparation. J'ignorais, lorsque je le voyais en 1808, combien de liens l'attachaient à la royale famille exilée. Depuis cette époque, mieux informée tout à la fois et de ses sentimens et de sa position, j'ai pu reconnaître que l'une recevait un profond intérêt de la vérité et de la constance des autres. Dévouée par devoir à la dynastie de Napoléon, comme il l'était à celle des Bourbons, je n'avais d'abord vu en lui qu'un *transfuge* de notre cause, et c'est en cela que j'avais parfaitement erré. Je reçus cette première opinion d'une personne que je devais croire bien instruite, et qui n'est que méchante. M. de Chazet avait donné une foule d'ouvrages spirituels, agréables, mais ayant un cachet de légèreté qui me corfirmait dans l'idée qu'on m'avait inculquée. C'est dans ce sens que j'en ai parlé dans le sixième volume de mes Mémoires ; depuis qu'il a paru, j'ai acquis la preuve que M. de Chazet, depuis l'abdication de l'empe-

reur, a constamment suivi la même route et la même ligne qu'il s'était tracée. En 1815, il écrivit une lettre dont je donnerai la copie en son lieu ; il refusa également une pension que l'empereur lui fit offrir par M. Lemontey, comme homme de lettres ; Carnot était alors ministre de l'intérieur.

Lorsque le roi fut revenu, M. de Chazet fut nommé receveur des finances à Valogne, et bibliothécaire de Trianon. En parlant des émolumens attachés à ses deux places, j'ai manifesté mon opinion, par exemple, sur l'abus criant qui existait sous la restauration, de cette *cumulation* de places et de l'énormité des appointemens, lorsque de pauvres veuves, chargées d'une famille à élever, n'avaient bien souvent qu'une pension modique à côté de ces magnificences royales, que la reconnaissance de la couronne faisait payer à l'État. Cela me paraissait une injustice, et une d'autant plus vive, *à moi personnellement*, que je pouvais aussi venir demander *justice et restitution*, puisque mon père, mort dans la révolution, avait perdu la haute charge qu'il possédait dans les finances ; et cependant, qu'avais-je obtenu ? une pension médiocre et *positivement insuffisante*, en considérant le nombre de mes enfans, et le nom que m'avait laissé mon mari... nom illustré par une vie glorieuse, écrite avec son sang... ET SON SANG VERSÉ POUR LA PATRIE !... Peut-être ai-je manifesté cette opinion avec un mécontentement un peu acerbe, mais ceci est

mon opinion; mon opinion c'est ma pensée : et dans la justice que M. de Chazet peut réclamer de moi, elle est totalement étrangère à la question qui lui est personnelle.

Pour y revenir, je dirai que, m'étant informée de toute cette affaire aussitôt que la première lueur de vérité vint me frapper, j'ai appris que la conduite de M. de Chazet avait été admirable dans la révolution de 1830 ; je dis *admirable*, parce que les opinions qui demeurent invariables devant un changement TOTAL d'existence, lorsque ce changement vous donne du malheur pour du bonheur, lorsque ce bonheur peut-être conservé et ce malheur repoussé... oui, des opinions gardées à ce prix sont belles et respectables ; aussi m'incliné-je devant elles, et regardé-je comme un devoir de les faire connaître [1].

Lorsqu'en 1830, M. de Chazet fut invité à prêter son serment entre les mains du ministre des finances, alors M. l'abbé Louis, il répondit par un refus, contenu dans une lettre que J'AI VUE, de mes yeux *vue*. Cette lettre est formelle, et même insultante dans ses expressions ; elle con-

1 Madame la duchesse d'Angoulême, la tête la plus forte de toute la famille, comme elle en a l'âme la plus élevée, et le cœur le mieux placé, a bien compris tout ce qui se faisait de mal à cet égard. Toutes les fois que l'armée pouvait recevoir d'elle une preuve d'intérêt, soit général ou partiel, jamais elle n'y a manqué. Si M. le duc de Berry eût vécu, il eût été également le Henri IV de la famille.

tient sa démission de la place de receveur de Valogne : la place valait beaucoup d'argent ; mais il fallait prêter serment, et M. de Chazet ne le voulait pas.

Au mois de septembre suivant, il reçut un avis pour aller toucher ses appointemens de bibliothécaire de Versailles : on lui en envoyait la quittance à signer. Voici sa réponse que j'ai *vue* également écrite de sa main au bas de la quittance raturée par lui-même :

« Je n'ai rien à recevoir comme bibliothécaire
» de Versailles et de Trianon, depuis le jour où
» S. M. Charles X et M. le Dauphin ont abdiqué
» en faveur de Monsieur le duc de Bordeaux...

» ALISSAN DE CHAZET.

» 1er Septembre 1830. »

Cette conduite est d'autant plus honorable que M. de Chazet est père de famille, et qu'il n'avait pas d'autre fortune : c'est donc *un sacrifice*... Si je suis entrée dans tous ces détails, c'est d'abord pour rendre hommage à la vérité, et lui faire prendre la place de l'erreur ; et puis, dans ces jours où tout est sans couleur autour de nous, par cet esprit personnel et positif qui fait vendre au rabais les droits, les sentimens les plus sacrés, il est vraiment doux à l'âme de reconnaître une généreuse bannière suivant l'honneur, quoi qu'il lui en puisse coûter.

CHAPITRE XIII.

Les majestés allemandes à Paris. — L'impératrice Joséphine à Malmaison. — La reine de Naples aux Tuileries. — Sa magnificence. — Le carnaval. — Le comte Mareschalchi. — Le bal masqué. — *El casote delle bestie.* — Maison actuelle de M. de Flahaut. — Ennui général. — Le quadrille. — La *partie d'échecs humaine.* — Les pions *femelles.* — M. de Septeuil — MM. de Canouville. — M. de Brigode. — C'est une tour. — M. de Ponté. — C'est la tour de Londres. — M. de Beausset. — M. Anatole de Montesquiou. — La duchesse de Rovigo. — La duchesse de Bassano. — La reine de Naples. — Le dragon et le chapeau de fou. — *Çà, le gouverneur de Paris!* — Départ pour l'Espagne.

Toutes les têtes royales, les majestés, les altesses, qui se trouvaient à Paris dans l'hiver de 1810, s'en furent à la Malmaison s'incliner devant l'impératrice. Ces visites lui étaient pénibles, et cependant elles lui étaient douces en même temps, parce qu'elles lui montraient que la volonté de l'empereur était qu'elle fût toujours honorée comme l'*épouse de son choix ;* du moins ce fut ainsi que j'en jugeai un matin où j'avais été à la Malmaison. La reine de Naples était presque tou-

jours le sujet de notre conversation. Sa conduite, depuis son arrivée à Paris, démontrait une grande envie de plaire ; elle faisait des cadeaux magnifiques à toutes les femmes de la cour. Mes filles, quoiqu'elles fussent alors tout-à-fait enfans, ayant été la voir avec moi, en reçurent deux parures de corail, dont l'une, gravée, était fort belle. Ce fut dans ce voyage que la reine donna à l'empereur ce beau jeu d'échecs, en lave du Vésuve et en corail.

Le carnaval approchait ; l'empereur dit qu'il le voulait *brillant et gai*. Aussitôt toutes les premières autorités de Paris se mirent en activité. Les bals se succédèrent au point de ne laisser aucun repos. Mais quelle différence de cet hiver à l'hiver précédent !... il y avait cette fois un crêpe répandu sur tout le monde. Chacun cherchait une distraction, soit de cœur, soit de tête... on allait dans la vie comme dans une course dont on voulait atteindre le but. Rien n'était réel à ce qu'il paraissait, et, chose bizarre, il n'est demeuré aucun souvenir doux de cet hiver-là... et la majorité de ceux que j'ai interrogé à cet égard pensent ainsi ; il n'y avait qu'un prestige, mais plutôt pénible qu'autrement, qui donnait comme une ivresse de fièvre.

Le comte *Mareschalchi*, ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie, avait depuis longtemps demandé à l'empereur de lui faire la grâce d'accepter une fête chez lui : l'empereur le lui

avait promis sans fixer l'époque. Mareschalchi, en l'attendant, avait fait construire un immense local en planches à la suite de ses appartemens, et en dehors de la maison, tout-à-fait sur les Champs-Élysées; cette maison était celle qui appartient aujourd'hui à M. de Flahaut. En voyant de la route cet assemblage de planches, dont la disgrâce seule paraissait, l'empereur riait, et demandait à Mareschalchi quand il aurait fini *el casote delle bestie*, parce qu'il voulait qu'il lui donnât un bal, mais un bal masqué, et le plus magnifique que Venise elle-même, Venise, la souveraine des plaisirs et des fêtes, eût jamais vu sur ses lagunes.

Mareschalchi ayant pris les ordres de l'empereur, la fête fut fixée au mardi-gras, et les invitations envoyées à temps pour que les costumes fussent faits avec le plus de magnificence possible...

La reine de Naples n'avait garde de laisser échapper cette occasion de marquer d'une manière brillante. Elle dominait alors, et voulut dominer également par un quadrille, le plus élégant, le plus somptueusement extraordinaire. J'avais deux grands volumes contenant tous les costumes espagnols, que j'avais rapportés de Madrid, ouvrage très-rare, que, soit dit en passant, la reine ne m'a jamais rendu, mais rien ne lui plaisait, parce que, disait-elle, rien n'était *extraordinaire*. Enfin on se rappela qu'il avait été question d'un

quadrille, non pas *dansé, mais joué sur une toile à carreaux*, et cela avec raison; car le quadrille était un jeu d'échecs. A peine le mot fut-il prononcé par Despréaux [1], ordonnateur en chef des ballets de la cour, que le quadrille fut organisé, les rôles distribués, et chaque matin nous fûmes répéter *les pas* de la partie dans la grande galerie de l'Élysée, où la reine de Naples avait été reprendre ses quartiers. On choisit pour les seize *pions* seize femmes de même taille; les deux reines étaient madame de Barral et madame la duchesse de Bassano. Les seize pions étaient en deux couleurs, huit en bleu et huit en rouge. Notre habit était horriblement disgracieux. Ce n'était plus là le voile diaphane des paysannes du Tyrol, leur jupe courte, leurs manches bouffantes... nous étions habillées comme des figures égyptiennes, avec une jupe de gros de Naples blanc fort étroite, et puis une petite pagne rayée en bleu et argent, ou bien en rouge et or, qui nous enveloppait les hanches en nous les serrant fortement, tandis que nos bras, recouverts de manches de gros de Naples très-étroites, devaient être serrés contre nous, parce que nous figurions des momies. Notre coiffure était comme celle de ces sphinx qu'on voit au coin de tous les chenets et au bas des escaliers un peu élégans. Cette coiffure

1 Mari de la fameuse mademoiselle Guimard. Il avait été mon maître de danse avant Abraham.

était bien pour celles de nous ayant des traits réguliers, mais je n'ai jamais compris pourquoi la reine l'avait choisie, car elle lui allait horriblement. La duchesse de Rovigo était fort belle surtout avec le bandeau un peu avancé sur le front; quant à moi, il m'était égal que la coiffure m'allât bien ou mal, car le costume était si laid que tout le reste m'était indifférent. Les deux reines avaient un costume de *reine de théâtre*, extrêmement somptueux et fort bien porté par madame de Bassano et madame de Barral; madame de Bassano était surtout admirablement belle. Les cavaliers étaient coiffés comme nous, en sphinx; mais ils avaient en manière *de queue* une croupe de cheval en osier, avec laquelle ils jouaient le centaure à miracle. Les fous étaient les mieux de la troupe : ils portaient un chapeau de fou [1] avec des grelots d'argent et de la couleur de leur cotte; et puis une jolie petite marotte avec des grelots comme au chapeau; quant aux tours, elles étaient tout simplement représentées par quatre personnes, dont l'une, M. de Ponte, celui qui m'avait écrasée à l'Hôtel-de-Ville, représentait déjà à lui seul la Tour de Londres, sans avoir besoin d'y joindre une tour en osier recouverte d'une toile peinte dans laquelle il s'enfermait. M. de Brigode [2] et M. de Beausset [3] étaient chargés de deux au-

1 *Fools-cape.*
2 Chambellan de l'empereur.
3 Préfet du palais.

tres tours : je ne me rappelle plus quelle était la quatrième. Anatole [1] et Eugène [2] de Montesquiou son frère, M. de Septeuil [3], M. Jules de Canouville [4] Ernest de Canouville [5], M. Fritz Pourtales [6], M. de Curneux [7], furent chargés de représenter les cavaliers, les fous et les rois. Deux magiciens armés d'une longue baguette devaient jouer la partie dont nous étions les pions. Du reste, l'armée féminine était composée à peu près comme toujours : c'étaient la reine de Naples, la princesse de Neufchâtel, madame Regnauld, moi, madame Duchâtel, madame de Rovigo, madame de Colbert [8], madame de Canisy, la princesse de Ponte-Corvo [9], et plusieurs autres dont j'ai oublié les noms.

La partie n'était pas longue, ou plutôt le ballet : le pion du roi bleu faisait un chassé en avant, le pion de la dame rouge lui ripostait par une pareille manœuvre : c'était la reine de Na-

1 Officier d'ordonnance de l'empereur.

2 Colonel du 13e de chasseurs.

3 Aide-de-camp du prince de Neufchâtel.

4 Aide-de-camp du prince de Neufchâtel.

5 Maréchal-des-logis de l'empereur.

6 Aide-de-camp du prince de Neufchâtel.

7 Aide-de-camp du prince de Neufchâtel, et avant de Sébastiani.

8 Madame Alphonse de Colbert, dame du palais de la reine de Naples. C'est mademoiselle Petiet... charmante personne sous tous les rapports.

9 Depuis princesse de Suède et reine.

ples qui était le pion du roi bleu. Le second coup était *dansé* par moi, je m'avançais auprès de la reine pour la soutenir, étant immédiatement à côté d'elle; les pions rouges faisaient de même; ensuite à l'air de *Zéphir* succédait un autre air très-vulgaire qu'on chantait alors dans toutes les rues (*amusez-vous, amusez-vous, amusez-vous, belles*...); le pion prenant faisait faire un tour de main au pion pris, et puis le mettait en *pénitence* sur le côté de l'échiquier. Le magicien bleu touchait alors un cavalier, le magicien rouge un fou; le cavalier arrivait en pas basques, le fou en jetés battus; on jouait enfin l'échec du berger, et la partie était finie.

Croirait-on que pour cette sotte manière de ballet, nous ayons répété pendant quinze jours?... j'en avais par-dessus la tête, ou plutôt par-dessus les pieds. Enfin, arriva ce fameux mardi-gras : nous nous rendîmes à l'Élysée pour nous réunir sous le drapeau de notre premier pion, qui le damait si bien aux autres, et là, nous fûmes d'abord *passées en revue* par le roi de Naples qui, à son gasconnement habituel joignant l'accent italien du patois napolitain qu'il parlait avec les lazzaronis, me parut d'un bouffon incomparable... mais il était bon et excellent, et rachetait d'ailleurs quelques ridicules par tant de qualités qu'il fallait bien les lui pardonner.

Nous partîmes quatre par quatre : il n'y eut que les tours qui se rendirent, je ne sais comment,

et l'une portant l'autre, chez Mareschalchi. Je pris dans ma voiture la comtesse Duchâtel, M. de Montesquiou (Eugène), et l'un des deux messieurs de Canouville, je ne me souviens plus lequel. Arrivés dans le haut de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, mon cocher perdit la file qui suivait la voiture de la reine, et nous voilà égarés ; il y avait un butor de dragon qui ne connaissait que sa consigne ; nous avions beau lui parler de la reine de Naples, il eût autant compris du grec : enfin, M. de Montesquiou, impatienté, et avec raison, car on devait déjà nous attendre, aperçoit un brigadier, et espérant en avoir un meilleur parti, il l'appelle, sort à grand'peine sa tête par la portière, et dit au brigadier, avec un air aussi digne que s'il avait eu son colback :

— Monsieur, voulez-vous bien faire passer cette voiture, s'il vous plaît...? c'est la voiture du gouverneur de Paris. Le brigadier s'approche ; à la lueur des réverbères et des lanternes, il distingue un chapeau pointu du plus beau bleu de ciel, et tellement entouré de petits grelots d'argent, que la tête de ce pauvre Eugène, que la colère faisait remuer, produisait un drelin din din tout-à-fait harmonieux, ainsi que sa marotte avec laquelle il gesticulait pour faire plus d'effet. Le brigadier le regarde, le regarde encore, et faisant tourner bride à son cheval :

— Çà, le gouverneur de Paris !... Ah ben ! par exemple, veut-y m'embêter, celui-là !...

Ce ne fut qu'en se rejetant dans la voiture qu'Eugène de Montesquiou songea que sa coiffure de fou n'était pas *assez raisonnable* pour faire obéir un brigadier *ayant consigne*... Nous rîmes beaucoup de l'aventure, et nous passâmes, je ne sais plus comment...

En arrivant, nous trouvâmes qu'en effet on nous attendait. Deux sauvages prirent une immense toile cirée sur laquelle était figuré un échiquier, et faisant leur entrée dans la salle principale, ils firent taire tous les instrumens, étendirent leur tapis, et l'orchestre ayant joué l'air de notre marche, nous arrivâmes en bon ordre, deux par deux. Les magiciens montèrent sur leurs banquettes pour jouer leur partie, et rangèrent leurs pièces; l'échiquier étant en ordre, l'un d'eux toucha la tête du pion *bleu* avec sa baguette, et le pion partit... On a dit dans le temps que l'empereur était l'un des deux magiciens; mais je n'en ai jamais eu la certitude. Le fait réel de ce ballet, c'est qu'il amusa beaucoup plus les autres qu'il ne nous amusa. Il en est toujours ainsi des comédies et des quadrilles...

.... A peu de temps de là, Junot reçut l'ordre de partir pour l'Espagne, et d'y prendre le commandement du 8e corps. Cette nouvelle marque de confiance de l'empereur ne lui fit aucun plaisir. L'Espagne était un gouffre où la gloire s'effaçait, comme l'âme s'y perdait : tout y était sans fruit, même la victoire, mais il fallait obéir. Je

le suivis. C'est ici le lieu de dire, bien que mes intérêts privés soient de peu d'intérêt dans ces Mémoires, que ce fut *moi* et bien *moi seule* qui *voulus* le suivre. L'empereur ne le voulut pas d'abord ; puis il y consentit. Mais je le répète, *ce fut ma volonté* qui me conduisit en Espagne.

Nous partîmes de Paris le 2 février. Il faisait un froid terrible. Les ordres de Junot portaient qu'il devait être à Bayonne dans un délai très-court :

— Tu ne pourras pas me suivre, me dit-il.

— Partons toujours, lui dis-je; ma force est *plus forte* que tu ne crois.

Je mis un habit de cheval en casimir gris, dont la jupe était ronde. Je fis couper mes cheveux, et mis un bonnet polonais, entouré de fourrures; des brodequins fourrés, et ainsi vêtue, enveloppée d'un grand manteau, je montai à minuit dans une calèche allemande fermant bien, dans laquelle j'étais avec Junot, et nous partîmes pour Bayonne.

CHAPITRE XIV.

Je pars de Paris pour l'Espagne. — Bordeaux. — Madame de Caseaux. — Chagrins de souvenir. — Tristesse. — Le maréchal Soult. — Le maréchal J.... — Lannes et Masséna. — Arrivée à Bayonne. — Entrée en Espagne. — Les cacolets. — La jolie Basque. — La reine Hortense; son portrait. — Alphonse Pignatelli. — Le nez cassé. — Les quatre cadavres. — L'homme coupé en morceaux. — Les belles bruyères fleuries. — M. de Lavalette. — Madame Durosnel. — Le mari-revenant. — Ambassade de M. de Lavalette. — Le général Solignac. — Le général Thiébault. — Burgos. — Les brigands. — La jeune Espagnole. — Empoisonnement d'un bataillon.

Nous allâmes, sans nous arrêter, de Paris à Bordeaux, que nous devions également traverser sans y faire de station. J'avais cependant bien le désir d'y demeurer seulement quelques heures, car j'avais un devoir à remplir, et un devoir de cœur.

Mademoiselle Laure de Caseaux, mon amie d'enfance, une amie bien chère, dont j'ai parlé dans les précédens volumes, avait depuis longtemps quitté Paris pour se fixer à Bordeaux avec sa mère. Leur fortune, la plus belle peut-être de

la France *trois ou quatre ans* plus tôt, s'était évanouie sous le souffle destructeur du chef de sa famille !.. Laure voyant un avenir terrible pour sa mère ; surtout dans *l'état où elle était*, résolut de l'en préserver ; elle partit de Bordeaux, et vint à Paris pour y solliciter... Huit ans avant, lorsque je me mariai, Laure de Caseaux était la plus riche héritière de France !..

Elle avait trois amies ; Mélanie de Périgord, nièce de M. de Talleyrand (la comtesse Juste de Noailles), moi, et madame de Chevreuse. L'amitié qui unissait Mélanie à elle était encore plus forte, parce que madame de Caseaux avait sauvé Archambault de Périgord, père de Mélanie, à l'époque de sa rentrée en France, en le cachant à Sainte-Assise, au péril de sa vie. La conduite de madame de Caseaux fut alors merveilleusement belle ; Mélanie n'avait nul besoin d'être stimulée par des souvenirs de cette nature : c'est une bonne et excellente personne ; mais elle logeait chez sa belle-mère, et n'était pas sa maîtresse. Quant à madame de Chevreuse, elle était exilée.. Il ne restait donc que moi assez heureuse pour offrir l'hospitalité à notre amie, et l'on pense si je le fus de pouvoir lui dire : *ma maison est à toi!*

Junot me seconda merveilleusement, et j'avoue que sa conduite toucha mon cœur. Laure de Caseaux était bien mon amie, mon amie de jeunesse... Mais ses opinions, trop exagérées peut-être dans le sens royaliste, pouvaient être pour

lui, sinon un obstacle, au moins un motif de retenue dans l'expression de sa politesse; il n'en fut rien : sa réception fut à l'instant même amicale et toute cordiale; il vint avec moi jusque dans la cour, où nous reçûmes Laure des mains de M. Lainé, son ami intime, et qui l'avait amenée de Bordeaux.

— Elle vous aime comme une sœur, dit Junot à Laure en me montrant à elle... Voulez-vous de moi pour frère? et il l'embrassa en lui souhaitant la bien-venue dans sa maison. Laure était faite pour apprécier cette conduite, et dès ce moment elle aima Junot comme on devait l'aimer.

Laure venait à Paris *pour solliciter*. C'est un rôle ennuyeux. Je tachai de lui en épargner les épines en la conduisant aussitôt aux sources du pouvoir, et je la menai chez l'archichancelier, qui, étant chef de la justice de l'empire, pouvait lui être grandement utile dans une affaire où elle réclamait contre une friponnerie. Mais quelque célérité que Laure mît dans ses démarches, ses affaires n'étaient pas encore terminées au moment de mon départ pour l'Espagne, et je ne pus l'emmener avec moi. Mon départ avait été si précipité, que je n'avais pas prévenu madame de Caseaux, qui, du reste, faible et malade, n'était plus à cette époque que l'ombre d'elle-même... En approchant de son appartement j'étais profondément émue... mon cœur était déjà si oppressé

dans ces jours de deuil!... Ces instans d'une agonie morale que rien ne peut exprimer fidèlement, et qui accompagnent toujours UN EXIL même volontaire... C'est alors qu'un regard ami, une douce et consolante parole font couler plus de larmes qu'il n'en est sorti de nos yeux depuis bien des jours... Lorsque j'entrai chez madame de Caseaux, je ne lui dis rien, mais je fus me mettre à genoux sur un coussin devant elle, et posant ma tête sur sa poitrine, je pleurai avec sanglots.... et elle!... elle me serrait contre elle... aussi sans me parler.... mais avec une éloquence toute maternelle, une tendresse qui me rappelait mon enfance... puis ces années de quatorze, quinze ans... ce temps de paradis où j'ignorais ces grandeurs, *ces heures dorées* que j'ai connues depuis, mais où j'ignorais aussi les tourmens qui y sont attachés.

Madame de Caseaux ne parlait *que de Laure* ou *de ceux qu'elle aimait*, et IL NE FALLAIT lui parler que de cette manière. Quant aux intérêts majeurs que Laure avait été traiter, elle aurait autant compris *la sura du soleil* dans l'Alcoran. Mais elle me montra *le jardin de Laure, sa volière*, ses livres, sa musique... Je fis tout ce qu'elle voulut; je demeurai même à dîner avec elle. J'envoyai seulement prévenir Junot, et il vint me prendre lui-même le soir à neuf heures. Nous devions partir à deux heures du matin.

Madame de Caseaux n'avait pas revu Junot de-

puis mon mariage ; dans l'état où elle était, c'était presque une nouvelle connaissance. Quand il entra, j'étais assise par terre aux pieds de madame de Caseaux ; ma tête était sur ses genoux, et elle s'amusait à arranger mes cheveux qu'elle regrettait beaucoup de voir coupés : Je dis un mot tout bas à mon mari ; il me comprit... il s'agenouilla aussi devant madame de Caseaux, prit une de ses mains, la baissa, et tout aussitôt elle lui sourit avec cette angélique expression qui la faisait aimer même d'un méchant. Quelquefois elle prenait ma main, la mettait dans celle de Junot, et les serrant contre son cœur, elle semblait nous demander d'être heureux !... Depuis mon départ de Paris, depuis le moment où j'avais quitté ma maison, ma vie, pour me plonger à l'instant dans une région qui, ainsi que celles du Dante, ne tenait à rien d'humain ; depuis ce moment affreux dans son angoisse, je n'avais rien éprouvé d'aussi calme, d'aussi doucement suave pour l'âme, que cette dernière heure passée ainsi dans un demi-silence, bercée par la tendresse d'une véritable amie, d'une seconde mère !... Il faut avoir beaucoup pleuré, beaucoup souffert, pour comprendre les tristes voluptés d'un semblable moment.

Mais il devait avoir un réveil... Je me levai... je dis adieu à mon bon ange consolateur... Adieu, lui dis-je en pleurant, car je sentais mon âme faillir... adieu !... bénissez votre

enfant !... ne suis-je pas votre fille aussi ?...

— Pauvre Laurette ! dit-elle en posant sa main amaigrie sur ma tête, pauvre Laurette !... oui, oui, je te bénis, ma fille !... Et puis, comme suivant une pensée intérieure :

— Pauvre Laurette !... elle qui riait si gaiement !... Et se tournant vivement du côté de Junot :

— Ayez-en bien soin, général... promettez-moi d'en avoir bien soin, poursuivit-elle d'un ton plus doux... elle crache le sang... cette course si rapide... ce froid, peuvent la tuer...

Junot rougit par un mouvement que je compris.

— Laure sait bien, répondit-il, que je suis moi-même fort tourmenté de lui voir entreprendre ce voyage, mais ELLE LE VEUT.

Je l'avais répété mille fois à madame de Caseaux, mais elle oubliait ce que je lui avais dit, en me voyant pleurer : excellente femme !... hélas ! je ne l'ai plus revue !...

En rentrant chez moi, je voulus essayer de dormir, cela me fut impossible... à minuit, je n'avais pas encore fermé l'œil... je me levai, et j'ouvris ma fenêtre. J'étais logée à l'hôtel Fumelle, et du balcon de mon appartement je pouvais entendre le bruit du port, et de toute cette vie active d'une ville comme Bordeaux ; mais ce même soir, il semblait que les élémens se missent aussi contre moi pour me faire de sinistres adieux

au moment de quitter la patrie. Le vent soufflait avec cette furie des jours d'hiver, inconnue dans notre beau Midi. Je grelottais, et pourtant j'étouffais... j'avais besoin d'air, et cet air me glaçait... partout du silence, de l'obscurité... Ordinairement il y a une veillée pour les bateliers de *couralins* [1], tous ne dorment pas... ce soir-là, il semblait qu'une léthargie entière était répandue sur toute la côte... seulement, par intervalle, j'entendais comme un cri poussé dans l'air et je voyais au travers du brouillard quelques lanternes agitées et balancées par le vent... Je me retirai de mon balcon en entendant les grelots des chevaux de poste... j'étais transie de froid, mouillée par le brouillard... j'avais passé plus d'une heure ainsi... Tout en maudissant l'âpreté du temps, j'avais subi, sans m'en apercevoir, toute sa dangereuse influence.

Nous ne mîmes que vingt heures pour arriver à Bayonne. Pendant la route, nous lûmes des journaux étrangers, que notre banquier nous avait donnés à Bordeaux; je les lus avec d'autant plus d'empressement, que depuis long-temps je savais que les nôtres ne nous disaient que ce qu'ils voulaient; les plus curieux étaient les anglais, relativement au mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon, dont on parlait déjà beau-

1 Petit bateau dans lequel on se promène sur la rivière à Bordeaux.

coup. Le 18 janvier, *l'officialité diocésaine* avait dissout le mariage de Joséphine et de Napoléon, en le déclarant *nul*, et l'officialité métropolitaine avait confirmé sa première sentence : ces deux actes avaient fait présumer avec raison qu'il s'agissait d'une question relative. Il est à remarquer que *l'officialité diocésaine* fit l'observation qu'elle déclarait nullité *quant au lien spirituel seulement.*

Je me rappelle que ce fut dans ce trajet de Bordeaux à Bayonne, et à propos d'une lettre particulière venue de Bayonne, annonçant la prise de Séville, ou, pour parler plus juste, son occupation par le maréchal Soult, que Junot me parla longuement de ce dernier, et redressa mon jugement sur lui. Je savais bien qu'il était habile ; mais, habituée à entendre continuellement parler de Lannes, de Lefebvre, de Masséna, de Ney, je ne mettais rien au-dessus d'eux ; je fus donc étonnée d'abord, lorsque Junot me dit que Soult était, sans aucune comparaison, l'homme le plus savant de l'armée française : — Ses talens, me dit Junot, sont d'une nature si supérieure, que je ne comprends pas comment l'empereur ne lui a pas donné une autorité positive sur tout ce qui était dernièrement en Espagne :

— Mais, il ne pouvait commander le maréchal J..... dis-je, avec une de ces convictions inculquées par ces préjugés d'enfance, quelquefois aussi absurdes qu'érronés.

J'avais un air tellement pénétré de cette conviction, que Junot rit à s'en pâmer.

— Le maréchal J.....? dit-il enfin; mais, ma pauvre Laure, tu ne sais donc pas pourquoi il est maréchal?...

J'ouvris de grands yeux...

— Mais, parce que... parce que...

— Tu n'en sais rien, n'est-ce pas? eh bien, ni moi non plus... car si on était maréchal pour ce qu'il a fait, toute l'armée pourrait y prétendre... Mais diable! Soult, c'est une autre affaire!... c'est après l'empereur l'homme le plus capable de toute l'armée française.

J'ai eu cette conversation avec Junot en arrivant à Mont-de-Marsan; elle m'est demeurée gravée dans l'esprit comme une preuve de plus que les hommes pensent et agissent contradictoirement. Cette manière de voir était bien celle de Junot relativement à Soult. Eh bien! il était comme les autres, en Espagne, lorsque Soult fut nommé major-général à la place du maréchal Jourdan: il refusait presque toujours d'obéir, et tout à l'heure je présenterai un exemple déplorable des inconvéniens de cette *sorte d'insubordination* entre les chefs eux-mêmes de l'armée d'Espagne.

Comme nous allions la nuit et sans nous arrêter, nous arrivâmes à Bayonne à quatre heures du matin, le surlendemain de notre départ de Bordeaux; abîmée de fatigue, je me jetai sur un

lit, après avoir seulement ôté mon habit de cheval, et je m'endormis profondément. J'étais encore loin de vouloir me réveiller, lorsque je le fus par Junot qui m'embrassait en me disant *adieu.*

Je me mis sur mon séant... et je me frottai les yeux...

— Comment? *adieu!*

— Oui : j'ai trouvé ici des ordres qui m'ont dépassé, et qui m'enjoignent d'entrer en Espagne aussitôt mon arrivée à Bayonne. Je dois être à Burgos le 15 février; je n'ai donc pas de temps à perdre, et je pars. Toi, tu me rejoindras par le premier convoi, pour lequel je laisse une escorte de 500 hommes du bataillon de Neufchâtel... des hommes sûrs... sois tranquille.

— Je n'en veux pas. Ce n'est pas pour voyager avec un convoi, pour être plus ou moins commodément que je suis venue en Espagne et que j'ai quitté la France... Je vais partir avec toi.

Junot me regarda avec étonnement, mais avec émotion.

— Et tu veux partir avec moi... sans te reposer?

— A l'instant même.

— Alors je partirai plus tard... recouche-toi, et dors pendant quelques heures.

— Pas une minute seulement.

— Laure, tu es souffrante.

— Non.

— Ta main brûle... je ne veux pas que tu te

mettes en route maintenant... l'avant-garde et la première division sont parties depuis hier : je puis, sans manquer à mon devoir, retarder de quelques heures ; nous partirons à midi.

— Et moi je t'affirme que tu me contraries en agissant ainsi : partons maintenant... dis à M. Prevôt de faire seller mon cheval, et sois convaincu que *jamais* je n'entends te causer le moindre retardement : c'est dit entre nous une fois pour toutes... n'est-il pas vrai ?

Je lui tendis la main comme à un frère d'armes ; en effet, la vie tout aventureuse que j'allais commencer me plaçait, pour ainsi dire, au même rang qu'un homme dont il me fallait le courage ; mais depuis quelque temps cette vie avait été bien envisagée par moi, et mon parti était pris. Junot fut donc obligé de faire ce que je voulais ; mon cheval fut sellé en peu d'instant, et nous partîmes.

J'aime Bayonne. C'est une petite ville riante, bâtie dans le genre espagnol, et présentant un aspect tout particulier et très-différent de nos villes de France. Les maisons ont des balcons avec des jalousies ; déjà, on est tenté de chanter sous la fenêtre. La grande place elle-même ressemble à une place espagnole. On y arrive par une belle promenade bordée par l'Adour ; la Nive, autre petite rivière, dont les bords sont ravissans, traverse la ville. Tout est animé, gai, et d'une gaieté de bonne humeur. On voit que ce n'est pas

une joie passagère, et qu'habituellement les habitans sont d'humeur joyeuse.

Les environs de Bayonne sont remarquablement beaux, même du côté des landes de Mont-de-Marsan. Ils offrent un aspect inusité qui a non-seulement du charme comme insolite, mais par cette immense variété de fleurs qui forment, comme dans les landes de Portugal et d'Espagne, une ravissante décoration au paysage. Les environs de Bayonne ont, au reste, avec le Portugal, surtout du côté de Braga, une grande ressemblance. Mais qui ne connaît pas les environs de Bayonne du côté d'Orthez, d'Artir, et enfin de Pau, ne connaît pas un beau pays. C'est fertile, c'est agreste, c'est cultivé, c'est sauvage. On voit des bois, des collines, des rivières arrosant des champs de maïs, de belles prairies, et puis les Pyrénées qui encadrent ce tableau-là : c'est vraiment beau. J'ai fait une fois en ma vie le voyage de Pau à Port-de-Lannes entièrement à cheval et à pied ; voilà comment on connaît une contrée.

Les femmes sont jolies à Bayonne, et généralement dans tout le pays basque. Leur taille est svelte, leur peau blanche, leurs yeux expressifs qu'ils soient bleus, qu'ils soient noirs, et leur physionomie d'une expression charmante. C'est surtout parmi les paysannes qu'il faut aller chercher de jolis visages. J'ai vu de jeunes conductrices de *cacolets* qui auraient été proclamées belles au milieu d'une de nos fêtes. C'est une drôle de

chose qu'un *cacolet*, plus drôle encore qu'un *couralin*.

Figurez-vous deux paniers posés sur un âne, mais posés de telle sorte, que, n'étant pas fixés, si l'un des deux paniers est déchargé avant l'autre, il s'ensuit une culbute. Ce pauvre Alphonse Pignatelli pourrait bien en dire quelque chose. On sait qu'il aimait beaucoup ce qui était joli, et je viens de dire qu'il y a de ces petites conductrices de cacolets qui sont charmantes, mais à rendre saint Ignace païen. L'une d'elles, encore plus jolie que ses compagnes, fut remarquée par Alphonse, qui dès lors ne voulut pas d'autre cacolet que celui de la petite, quoïque cela ne se fasse guère. Mais il était déjà souffrant, et faisait l'hypocrite ; il s'en fut donc un jour *en cacolet*, et bien qu'on soit dos à dos, il était fort entreprenant. La petite Basque était gentille de tout point ; elle demanda la paix, et ne pouvant l'obtenir, elle conduisit tout bellement son âne sur une pelouse, et puis sauta légèrement à terre sans prévenir son compagnon, ce qui fit tomber celui-ci sur son nez. Ceux qui l'ont connu, ce bon Alphonse, savent que ce nez était d'une honorable longueur ; aussi la correction s'y déployat-elle dans son entier. Il revint à Paris trois semaines après, tout pantois d'avoir manqué le plus joli gibier qu'il eût jamais pourchassé, et fort ennuyé d'avoir le nez cassé, car on sait qu'il aimait à plaire.

Pendant le séjour que la reine Hortense fit dans les Pyrénées en 1808, elle alla à Bayonne, et, comme on peut le penser, elle fut *en cacolet*. Sa petite conductrice était si charmante, que la reine la prit en grande amitié, et lui donna son portrait. Les gens du pays ne l'appelaient plus depuis ce temps-là que la *reine Hortense*.

Saint-Jean de Luz a toujours été triste et désert, excepté cependant à l'époque de la guerre d'Espagne; maintenant sa solitude doit avoir de plus le cachet sinistre de la dévastation; mais déjà le soleil est plus chaud. Le vent qui vous frappe en galopant sur cette arène d'un sable fin et brillant est tiède et parfumé. C'est déjà le midi avec ses brises odorantes. Je reçus à l'instant même un effet de l'influence de la température.

Nous fûmes coucher à Irun. Déjà nos troupes assuraient partout la sécurité du chemin; aussi, profitant de la lenteur de notre marche, ai-je fait toute la traversée de la Biscaye à pied ou à cheval. Ce moment était celui de la floraison d'une grande partie des belles bruyères des montagnes, et j'éprouvais une vraie jouissance en trouvant les touffes purpurines, ou bien les cloches d'un blanc d'albâtre de l'*Erica arborea*. Cet arbuste, qu'on devrait davantage cultiver pour nos jardins, est une des plus charmantes plantes de l'Europe. Les bords de l'*Oria*, petite rivière qui coule autour de Tolosa, en sont couverts. J'en ai trouvé qui avaient au moins cinq pieds de

haut; la fleur était également plus vigoureuse et ses pétales plus grands.

Nous traversâmes ainsi Hernani, Tolosa, Alegria, patrie des Mendizabal, Villa-Franca, Villa-Réal avec ses jolies églises; Bergara avec son vallon pittoresque et son gothique château; Mondragon et sa riante vallée avec ses usines et ses moulins [1], et puis Salinas avec son paysage à la Salvator-Rosa. Tout est varié dans ce beau pays, et cette variété est toujours charmante. C'est en parcourant cette suite de tableaux ravissans qu'on arrive à Vittoria, l'une des plus jolies villes de l'Espagne, et la capitale de l'Alava.

Mais quelles sinistres décorations la guerre jetait sur ces scènes jadis riantes et paisibles!... Celle qui s'offrit à moi le quatrième jour de mon entrée en Espagne me causa une impression qui fut lente à s'effacer.

J'avais beaucoup marché depuis le matin; me trouvant fatiguée, je proposai à Junot de remonter dans ma calèche, qui me suivait toujours, ainsi que mon cheval tout sellé. Junot y consentit, et nous montâmes tous deux en voiture. A peine eûmes-nous fait quelques pas qu'il s'endormit. Je n'en avais nulle envie; j'étais fatiguée, mais de

[1] On y fond de *la sanguine*, dont il y a des mines fort abondantes autour de Mondragon. Au sommet de la montagne, M. Magnien trouva du marbre noir tâché de rouge. Les montagnes changent ici de nature, ce qui est annoncé par la subite présence du grès.

cette fatigue qui appelle le repos plutôt que le sommeil. Je regardais autour de moi, et je voyais avec peine que le paysage avait changé d'aspect. La route était montueuse et serpentait sur le versant d'une montagne escarpée dont les flancs étaient couverts de quelques bouquets de chênes rabougris et de roches d'un granit brunâtre presque enveloppées de mousse. Le jour baissait, et le temps, qui d'ailleurs avait été couvert toute la journée, était alors presque obscur, mais pas assez, néanmoins, pour ne pas distinguer les objets. J'étais triste; je rêvais à bien des souvenirs.. et lorsque la pensée rétrograde, n'est-ce pas toujours pour des regrets? Je regardais donc vaguement devant moi, et voyais disparaître lentement chaque détour de la montagne, car la route était rapide et dangereuse... Tout à coup, arrivés sur un plateau, je vois devant moi un chêne vert d'une forme et d'un aspect étranges... ses branches me paraissent rompues et s'agiter pesamment sous le vent qui, à cet endroit de la montagne, souffle plus violemment... Ma vue, qui est fort basse, ne me permit pas de distinguer complétement la physionomie de cet arbre. Pendant que je cherchais mon lorgnon, la calèche avait gravi la montagne et parvenait justement au-dessous de l'arbre... Le postillon, presque endormi par la lenteur de ses mules, ne se détourne qu'à demi... J'avance ma tête pour mieux voir, et dans ce mouvement, mon front reçoit le coup de pied

d'un horrible cadavre, nu, sanglant, déchiré, et accroché à cet arbre pour montrer quelle était la justice des Français. Il n'était pas seul... il y en avait encore trois !...

Au cri que je poussai, Junot s'éveilla, et le postillon arrêta ses mules... il les arrêta devant les quatre cadavres que je ne voulais pas regarder, et que par une horrible attraction, je ne pouvais m'empêcher de fixer !.... Oh ! que long-temps après j'ai vu dans mes rêves ces figures, dont la dernière expression avait été celle de la rage, mais d'une rage démoniaque... Je vois encore leurs membres déchirés, souillés... et les mules, les oreilles droites, les naseaux ouverts, qui râlaient en reculant, par un double effroi des cadavres, et de ces cadavres plus horribles que tout ce que l'horreur peut nous présenter...

— Veux-tu marcher ? cria Junot d'une voix de tonnerre au postillon. Et prenant sa canne qui était auprès de lui dans la calèche, il en asséna lui-même un coup sur la croupe de la mule du brancard... La calèche partit comme un trait...

— Que veux-tu ! me dit Junot en se replaçant tranquillement dans le coin de la calèche, c'est un mal nécessaire...

Et il se rendormit.

Oh ! moi, je ne dormis pas !... c'en fut fait de mon sommeil pour bien des nuits !...

— Enfant ! me dit Junot lorsque je lui reprochai son *indifférence* pour cette horrible scène...

il ne fallait pas venir à la guerre, si tu ne peux supporter de pareils spectacles... Qu'as-tu donc vu? quatre coquins qui avaient probablement massacré des Français endormis, ou quelque femme, quelque vieillard... peut-être même un enfant!... crois-moi, réserve ta sensibilité pour d'autres malheurs.

Quelques jours après, dans les buissons de genièvre et de buis qui croissent entre les rochers de Pancorvo, parmi des touffes de thym [1] et de lavande, nos soldats trouvèrent un cadavre mutilé, que les assassins avaient coupé par morceaux!... sur l'un des bras on reconnaissait parfaitement les vestiges d'un uniforme français!... Ah! Junot avait raison, c'étaient d'affreux malheurs!...

C'est une jolie petite ville, qui serait remarquée partout, que Vittoria; et en Espagne, où son architecture est différente de celle du reste des autres villes, elle l'est encore plus; sa place est grande, aérée, et l'aspect de la ville est tout rempli d'activité et d'industrie. C'est à Vittoria que j'ai trouvé une douce jouissance, la plus intime pour une mère... Depuis la France, je n'avais pas eu de nouvelles de mes enfans; les dernières, en raison de la rapidité de ma course et de mon entrée subite en Espagne, n'avaient pu

[1] *Thymus, martichina*; les landes de l'Espagne en sont couvertes.

me rejoindre. Inquiète sur cette partie de moi-même, dont j'aurais voulu m'occuper à chaque heure de la journée, j'avais écrit de Bordeaux à ce bon Lavalette, afin qu'il me fît parvenir par l'estafette des nouvelles de mes enfans. Lavalette, qui était le meilleur des pères comme le meilleur des hommes, m'avait compris avec son âme : il avait donc chargé l'estafette qui allait à Madrid d'un petit paquet pour moi, qu'il avait été chercher lui-même à mon hôtel, avant que mes filles ne partissent pour la Bourgogne avec leur tante ; et, croyant que je devais être à Bayonne, ou tout au plus à peine entrée en Espagne, il avait écrit à Bayonne que, si j'en étais partie, l'estafette devait me remettre le paquet partout où je serais : un directeur-général des postes est toujours obéi; aussi me remit-on à Vittoria ce que l'amitié de Lavalette m'envoyait : c'était deux charmantes petites lettres de mes filles, et mon Napoléon avait griffonné son nom au bas de la lettre de Joséphine [1]... Il faut être loin de sa patrie... loin des siens... loin d'enfans adorés, pour comprendre le délire de joie d'un tel moment !...

C'était un homme parfaitement bon que Lavalette, et en même temps parfaitement spirituel; mais il y a long-temps que j'ai dit qu'une bête n'était jamais bonne. Quant à Lavalette, il avait des

[1] En lui tenant la main, bien entendu : il n'avait que deux ans.

qualités éminemment précieuses... il était aussi l'un de nos plus chers amis !... Celui-là encore ne répond que de la tombe!...

Son nom me rappelle une anecdote extraordinaire qui le concerne, et qui eut lieu après la campagne de Wagram... elle est bien comique dans ses détails.

L'empereur avait dans ses écuyers un homme d'une remarquable distinction, qui était le général Durosnel. Il faisait auprès de l'empereur les fonctions d'aide-de-camp. Son intelligente bravoure le faisait aimer de Napoléon, et, partant de ce point, on pense qu'il devait l'employer souvent. Le jour de la bataille de Wagram, il le charge de porter un ordre à l'un des maréchaux; Durosnel part au grand galop de son cheval, l'empereur le suit avec sa lunette d'approche... tout à coup il jette un cri!... Durosnel avait été frappé par un boulet, et il venait de le voir rouler dans la poussière.

Ce fut un deuil; le général Durosnel était aimé de ses camarades autant qu'estimé. Il avait du talent... il mourait là encore jeune devant un bel avenir... Il laissa des regrets, et l'empereur en parla avec éloge dans le bulletin.

Mais où le boulet avait frappé un second coup, c'était sur un être qui adorait celui qui venait de mourir... Le général Durosnel avait une femme dont il était aimé comme on aime quand on est jeune, et qu'une passion peut avoir tout son aban-

don. C'est alors que le mariage est une de ces félicités donnant la vision du paradis. Cette malheureuse jeune femme éprouva combien on peut souffrir, mais elle acquit en même temps la preuve que le chagrin, le désespoir lui-même ne tuent pas.

La mort de Durosnel la laissait sans aucune fortune, car il était aussi probe que brave. Elle attendait que l'empereur réglât son sort, mais quel qu'il fût, elle ne pouvait plus demeurer à Paris. Son père vint de la province pour la chercher, et les préparatifs de départ se firent ; il y avait alors quinze jours que la triste nouvelle était parvenue à Paris.

Un jour l'impératrice Joséphine reçoit une lettre de l'empereur dans laquelle il lui disait :

« Durosnel n'est pas mort... il n'est pas même blessé, le boulet n'avait frappé que son cheval ; *fais savoir cela à sa femme.* »

La chose n'était pas facile, le pauvre cœur humain est si bien habitué à tout ce qui fait souffrir, que rien ne l'étonne en douleurs et en infortunes ; mais une joie, une de ces joies qui nous tirent de l'enfer, oh ! voilà ce qu'il ne faut pas jeter brusquement à l'âme... c'est pour en mourir.

L'impératrice, qui connaissait madame Durosnel, qui savait l'effet qu'allait produire cette réaction de sensations si opposées, pensa d'abord à y aller elle-même... mais dans ce moment Lavalette arrivait avec sa femme pour déjeuner chez l'impératrice.

— Ah! s'écria-t-elle, c'est le ciel qui vous envoie!...

Et lui expliquant toute l'affaire, elle le pousse par les épaules, et l'envoie chez madame Durosnel.

Ce ne fut qu'à sa porte que Lavalette, se recordant pour exécuter sa mission, s'aperçut combien elle était difficile. Jusque-là il n'avait fait que sourire à cette idée de ramener paix et joie dans une maison désolée; mais lorsque les paroles de l'impératrice lui revinrent en mémoire. Il eut peur de la somme de bonheur qu'il portait.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, Lavalette, lui avait-elle dit... car vous pouvez LA TUER.

Diable dit *l'ambassadeur* tout en montant l'escalier, je suis fâché de m'être chargé de cette commission-là.

Il était à peine onze heures : le moment n'était pas très-bien choisi pour une visite : ce fut d'abord ce que le père de madame Durosnel faillit dire à Lavalette, mais en apprenant qu'il venait de la part de l'impératrice, il s'empressa de l'annoncer à sa fille, pensant avec raison qu'il était chargé de quelque message important et relatif au sort de madame Durosnel.

Or, il faudrait, pour apprécier la situation de Lavalette, le connaître particulièrement. Il était à la fois l'homme le plus malin et l'homme le plus naïf; il avait un caractère dont les combinaisons

étaient un composé très-bizarre, et pourtant il était naturel ; il était fin, mais honnête homme et vrai, et une dissimulation complète était une chose fort difficile, et à laquelle il était maladroit. Si Sterne avait connu Lavalette, il aurait tracé son caractère.

Il trouva madame Durosnel dans un boudoir près de sa chambre ; quoiqu'il fût de bonne heure elle était déjà habillée avec cette rigueur des premiers temps du veuvage : elle n'avait aucun cheveu sur le front, et sa tête était enveloppée dans un bonnet noir sur lequel était ces barbes appelées *pleureuses ;* son vêtement en étamine noire lui cachait toutes ses formes... elle était là, assise au bout d'un canapé, silencieuse, triste, et ne pleurant plus parce qu'elle ne pouvait plus pleurer. En la voyant si pâle et si changée, lever sur lui un œil atone, Lavalette se dit :

— L'impératrice a raison... je vais TUER cette femme-là...

Il salua et s'assit, mais *il ne parla pas*. Madame Durosnel, qui croyait que l'impératrice lui envoyait M. de Lavalette pour lui annoncer quelque bienfait de l'empereur, attendait et devait attendre qu'il prît l'initiative. Cependant voyant que son silence se prolongeait :

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix tremblante, Sa Majesté est doublement bonne de vouloir bien...

Lavalette tressaillit comme si on l'eût éveillé en sursaut.

— Madame, dit-il à la pauvre affligée, commencez-vous à vous consoler un peu?...

— Ah! monsieur! s'écria madame Durosnel.

Et son visage fut à l'instant couvert de larmes.

— Diable! disait Lavalette, si elle rentre dans son désespoir, comment vais-je faire?

Et le voilà faisant en lui-même un appel à tout ce qu'il croit le plus capable de mettre madame Durosnel sur la voie, et, entre autres choses adroites, il n'imagina rien de mieux que de lui demander si elle croyait aux revenans?...

— Hélas! non, monsieur, et je voudrais non-seulement y croire, mais je voudrais qu'il y en eût...

Et les larmes coulent de nouveau... La pauvre femme faisait pitié à Lavalette; mais plus elle lui paraissait intéressante, plus il redoutait l'effet qu'il allait produire. Enfin, comme il fallait prendre un parti, et qu'il était entendu que de tout le jour il ne ferait rien que de gauche, il entreprend de raconter à la pauvre affligée l'histoire d'une femme enterrée toute vivante, et délivrée par un fossoyeur qui voulait la voler; enfin toute une histoire de Mathieu Laensberg, en n'oubliant pas les joies ineffables de toute cette famille en revoyant celle qu'ils avaient perdue.

— Hélas! dit madame Durosnel avec une voix brisée par les sanglots, ils étaient bien heureux, ceux dont vous parlez là!...

Et, cette comparaison la frappant, elle se pen-

che sur le coussin de son divan pour pleurer librement, et surtout pour ne pas voir cet homme qui semble se faire un jeu de redoubler son affliction.

Pendant ce temps, Lavalette cherchait un nouveau moyen de se faire comprendre de madame Durosnel; il commençait à douter que cela fût possible : aussi il jugea que le plus court, comme le plus certain, était de parler, et commençant à prendre un air agréable, ce qui, avec son inquiétude, formait le plus étrange contraste, il se mit à regarder madame Durosnel en souriant, et à lui faire des signes, si bien que la pauvre femme commença à croire que le neveu de S. M. l'impératrice Joséphine était devenu fou; mais elle le crut bien autrement, lorsque Lavalette, ayant enfin pris son parti, lui demanda d'un air très-résolu, si elle avait déjeuné.

— Ah, mon Dieu! s'écria-t-elle.

Lavalette était le meilleur des humains, mais il commençait à prendre de l'humeur : il répéta sa question.

— Je ne sais, monsieur, si, depuis que vous êtes ici, vous vous apercevez que vous me tenez des discours bien étranges... Je vous demande la permission de me retirer.

— Et vous, madame, s'écria Lavalette, comment ne vous êtes-vous pas aperçue depuis mon arrivée du véritable motif de ma mission?...

Madame Durosnel retomba sur son divan, en

regardant Lavalette, dont l'excellente physionomie était radieuse en ce moment :

— Ah!... dit-elle, qu'est-il donc arrivé?...

— En bien! *rien du tout... il n'est rien arrivé...* m'entendez-vous à présent, madame?... Oterez-vous enfin votre vilain bonnet noir?... Votre mari n'est pas mort!...

Un cri terrible lui répondit.... Le père de madame Durosnel accourut... Il trouva sa fille la tête enfoncée dans le coussin de son canapé, et prête à suffoquer. Quant à Lavalette, après avoir lâché le grand mot, il était retombé anéanti de l'extrême effort qu'il avait fait sur lui-même... Quand il vit le père, il se hâta de se lever, et de sortir ; il avait encore plus besoin d'air que la veuve, qui ne l'était plus : il s'en fut sans qu'on prît garde à lui, tant la maison était troublée et joyeuse.

— Ouf!... disait-il en s'essuyant le front à plusieurs reprises, tandis qu'il descendait l'escalier... ouf!... j'ai eu plus de mal à faire revivre ce mari-là, que l'empereur n'en aurait à le faire tuer... mais aussi, quelle personne que sa femme!...

— Mais pourquoi lui demander si elle avait déjeuné?... lui fîmes-nous observer ensuite?

— Belle question!... A la manière dont elle avait pris sa douleur, elle aurait été capable de mourir d'une attaque d'apoplexie foudroyante : son déjeuner pouvait l'étouffer. Je voulais bien en finir, mais non pas en la tuant.

Néanmoins, la manière brusque avec laquelle il lui donna cette nouvelle, malgré les refléxions qu'il faisait depuis son arrivée, faillit être fatale à madame Durosnel. A peine fut-il parti, qu'échappant à son père, elle courut à son cabinet de toilette, arracha ses pleureuses, ses voiles noirs, et mit sur sa tête toutes les guirlandes de roses qu'elle put trouver... elle en mit sur ses habits... partout!... Et une de ses amies, qui logeait avec elle, et voulait l'emmener loin de Paris, rentrant en ce moment, la crut complétement folle : Halley me dit, à cette même époque, que cela aurait pu arriver.

Deux ans plus tard, madame Durosnel, étant au bal du prince Schwartzenberg, fut jetée à terre, foulée aux pieds, et dans un état affreux. Son mari, qui la cherchait, la rencontra enfin, mais sans connaissance, les jambes et les bras presqu'entièrement brûlés. Au moment où le général trouva sa femme, un homme était occupé à lui voler ses boucles d'oreilles de diamans.

Une particularité singulière du fait de sa brûlure, c'est que les jambes furent brûlées profondément, et que le bas de soie fut à peine roussi.

Nous trouvâmes à *Bribiesca*, mauvaise bicoque entourée de murs de terre, un homme que je revis avec plaisir, et que je n'avais pas rencontré depuis son retour d'Égypte; c'est le général Reignier : il avait une attitude que j'aimais;

il avait du calme, de la dignité, et ses camarades lui reconnaissaient une capacité militaire remarquable. Il fut du dernier étonnement de me voir en Espagne, et ne le cacha pas : il y avait dans l'expression animée de cet homme, si froid habituellement, un effet qui impressionnait. Il ne faisait que passer : plus tard, nous nous retrouvâmes... hélas ! c'était dans un désert plus triste encore que ne l'était Bribiesca...

Il était temps pour moi que nous arriviassions à Burgos, où le duc avait son quartier-général ; je crachais le sang, j'étais fort souffrante, et j'avais un besoin réel de repos. En arrivant dans cette vieille cité de Burgos, je compris tout le charme de la paresse, et j'éprouvais une vraie jouissance en entendant battre la diane le matin, et en pensant que ma tête n'avait pas besoin de quitter l'oreiller sur lequel elle reposait.

Junot retrouva à Burgos un homme qui lui avait les plus grandes obligations : c'était le général Solignac. Très avant dans la disgrâce de l'empereur, à propos d'affaires relatives à Masséna dans la campagne de Naples et problablement injustement, le général Solignac avait été recommandé à Junot par la grande-duchesse de Berg, tandis qu'il était à Lisbonne. Junot ne pouvait rien refuser à une telle recommandation, et le général Solignac ne pouvait l'ignorer ; mais ce qu'il devait aussi savoir, c'est combien Junot eut de peine à faire, non pas revenir l'empereur, ce fut impos-

sible, mais l'engager à l'employer de nouveau. Je ne me mêle guère de semblables questions : ici, je dis ce que j'ai long-temps *vu* et *entendu*.

Le général Solignac n'était à Burgos que par *interim ;* il y remplaçait momentanément un homme dont la noble conduite, les talens, l'humanité bien entendue, avaient changé l'anathème lancé sur nous par les Castillans en bénédictions, du moins pendant son séjour à Burgos. Cet homme, dont je m'honore d'être l'amie, est le général Thiébault. Envoyé par l'empereur pour prendre le gouvernement de la vieille Castille, il trouva Burgos semblable à un cloaque infâme, fait pour donner et répandre la peste dans toute la Péninsule : lorsqu'il arriva, il y avait deux mois que nulle autorité n'y exerçait de pouvoir, si ce n'est *les chefs qui passaient dans la ville ;* aussi rien ne peut donner une idée du nombre de victimes qui tombaient sous le couteau des dévastations, du pillage, qui ravageaient les campagnes à un demi-mille de distance. Les injustices les plus révoltantes étaient commises par les nôtres, souvent en représailles d'atrocités exercées sur nous : ces injustices étaient de nouveau vengées, et c'est ainsi qu'une chaine de désastres s'établissait sans espoir de la voir finir. Le général Thiébault eut le courage de la briser ; il jeta un coup d'œil désolé sur le désert de quatre ou cinq lieues, formé par le fer et par le feu, entourant la ville comme une ceinture de malédiction,

et dans lequel on ne trouvait que la famine, la ruine, le désespoir, et la mort!... Cette situation était surtout horrible dans les casernes, les dépôts isolés... les prisons surtout!... et les hôpitaux!... cependant, Burgos était un lieu des plus importans en Espagne, un lieu de repos! Depuis Bayonne jusqu'à Madrid... croirait-on qu'il n'existait aucune justice?... pas de tribunaux, pas de juges? tout avait fui... tout avait disparu comme devant l'épée de l'ange exterminateur... le peu d'habitans qui étaient restés ne s'inquiétaient pas de leur vie; s'ils n'étaient pas partis, c'est qu'ils ne l'avaient pas pu: ils erraient comme des spectres dans les rues mal pavées de Burgos, mais dont les cailloux pointus ne blessaient plus leurs pieds, car une couche épaisse d'immondices couvrait le sol, et dans cette boue infecte étaient ensevelis plus de deux cents charognes, et plus de cent cadavres!... La peste pouvait sortir de ces exhalaisons méphitiques, et s'unir aux autres fléaux qui frappaient à coups redoublés sur la malheureuse Espagne... Un mois de retard encore, et ce désastre arrivait...

Le préfet de Burgos, don blanco de Salcedo, était un digne homme; mais il était trop faible pour résister à cette masse effrayante par sa force et son volume. Il voulait le bien et ne pouvait le faire. Néanmoins aussitôt qu'il fut requis de prêter son aide, il seconda le général Thiébault avec une ardeur tout-à-fait louable; mais il espéra peu

de succès. Lorsque le général Thiébault lui dit qu'il voulait d'abord commencer pas assainir la ville, il lui répondit en hochant la tête : *Votre Excellence entreprend plus que le nettoiement des écuries d'Augias!...*

Mais le général Thiébault avait encore la mémoire nouvelle de ce que Junot avait fait à Lisbonne, dont les rues étaient obstruées en 1807 par les décombres du tremblement de terre de 1755!... Le duc d'Abrantès les fit enlever, ces décombres, et le nettoiement de Lisbonne, pendant son gouvernement général n'est pas un des moindres bienfaits qu'il lui ait laissés.

Le général Thiébault fut récompensé de ses peines par un plein succès. En quelques mois de temps Burgos fut entièrement changée. J'ai causé louguement à Burgos avec le préfet, le corrégidor, l'intendant, enfin toutes les autorités... Elles n'avaient qu'une voix, qu'une parole en parlant du général Thiébault, et c'était pour le louer [1]. Je ne crains pas d'être démentie en parlant ainsi, parce que mes renseignemens m'ont été donnés sur les lieux mêmes, et par les gens du pays. Les boutiques se rouvrirent, les mar-

1 Voici un fait plus positif encore s'il est possible. En 1823 le général Thiébault voulut faire entrer un de ses fils au service d'Espagne; il en fit la demande en invoquant l'opinion des Espagnols sur lui... La réponse fut à l'instant de nommer son fils lieutenant dans la garde du roi, il est depuis repassé au service de France.

chés se repeuplèrent, la justice reprit son cours, et six mois ne s'étaient pas écoulés, que non-seulement Burgos ne fut plus un lieu d'effroi, mais qu'il fut embelli par des soins soutenus. Le général Thiébault fit construire des prisons, des casernes, planter une promenade au bord de l'Arlanzon, dans laquelle, flattant à la fois le fanatisme et l'esprit chevaleresque des Castillans, il fit apporter de Saint-Pierre de Cardena, les ossemens du Cid et de dona Ximena, dont des dragons avaient violé le tombeau. Ce tombeau fut réédifié, et subsiste toujours au bord de l'Arlanzon [1].

Je ne nommerai pas le général qui était à Burgos avant le général Thiébault... Ses remords doivent être assez grands sans y ajouter le martyre du blâme public. Mais j'ai entendu des paroles de mort prononcées sur le nom de cet homme!... j'ai vu des effets terribles de la terreur qu'il inspirait!... en voici un exemple.

Un régimens arrivé à Burgos fut envoyé contre la guérilla du marquis de Villa-Campo, et le chef qui était alors à Burgos lui donna des ordres de la plus excessive sévérité, pour agir contre les habitans qu'il trouverait devant lui, notamment contre ceux d'un petit village en avant de la fameuse forêt de Covalleda, forêt primitive,

1 La marquise de Villuena (la douairière) ayant obtenu de la ville de Burgos le terrain dans lequel est ce tombeau, pour en faire un jardin, l'a religieusement conservé.

où le jour pénètre à peine; dans laquelle on ne trouve que quelques sentiers, et qui était à la fois un repaire de brigands et l'asile des guérillas. Dans toute cette première guerre d'Espagne, une particularité singulière était la célérité avec laquelle les chefs insurgés étaient avertis de nos mouvemens, et de la difficulté que nous trouvions à nous procurer un espion, ou un guide, presque toujours infidèle. Le bataillon chargé de la mission dont je viens de parler, partit de Burgos, et se rendit à *Arguano* [1], à travers un pays affreux, en gravissant des rochers à pic, traversant des torrens d'eau glacée, et partout craignant une mort imprévue et cachée. Arrivé devant le village, le commandant n'aperçoit aucun mouvement... n'entend aucun bruit... Quelques soldats s'avancent... Rien... une solitude absolue... Le chef se méfiant de quelque embûche, ordonne la plus grande circonspection... On entre dans la principale ou plutôt la seule rue du village... on arrive sur une petite place où fument encore des gerbes de maïs; de froment, mais consumées, calcinées, et des pains encore entiers, n'offrant plus qu'un monceau de charbon... Ils étaient là, gisant à terre, dans des flots de vin coulant encore des outres ou peaux de boucs qui avaient été

1 Je crois que c'est Arguano: le nom fut écrit si vite dans le livre de notes de mon voyage d'Espagne, que je ne puis bien le relire, mais je crois être sûre que c'est Arguano.

percées par les habitans avant leur départ, comme le pain et le blé avaient été brûlés, pour que les Français ne trouvassent aucune provision...

Aussitôt que nos soldats eurent acquis la certitude qu'après une si longue et si dangereuse fatigue ils n'auraient aucun reconfort dans ce désert désolé, ils poussèrent des hurlemens de rage... Et nulle vengeance à exercer !... Tous les habitans sont partis !... partis pour cette forêt de Covalleda dans laquelle l'enfer né pourrait faire pénétrer ! Tout à coup des cris se font entendre dans l'une des chaumières abandonnées où les soldats s'étaient répandus dans l'espoir de trouver quelque butin ou quelque nourriture... C'était une femme... jeune... et portant sur ses bras un tout petit enfant d'un an ; les soldats l'entraînent devant leur lieutenant.

Tenez, mon lieutenant, dit l'un deux, voilà une femme que nous avons trouvée auprès d'une autre vieille qui ne peut plus parler, questionnez-la un peu...

La jeune femme était pâle, mais elle ne tremblait pas ; elle portait le costume des paysannes des montagnes de Soria et de la Rioja.

— Pourquoi es-tu seule ici? lui demanda le lieutenant.

— J'y suis demeurée auprès de ma grand'mère qui étant paralytique n'a pas pu suivre les nôtres dans la forêt, répondit-elle avec une sorte de hauteur, et comme fâchée d'être contrainte de

laisser tomber une parole devant un Français... Je suis restée pour la soigner.

— Pourquoi les tiens ont-ils quitté ce village ?

Les yeux de l'Espagnole s'allumèrent... elle regarda le lieutenant avec une étrange expression, puis elle lui dit :

— Vous le savez bien, ne deviez-vous pas nous massacrer ?...

Le lieutenant leva les épaules.

— Mais pourquoi avoir brûlé ce pain, ce blé ? avoir défoncé ces outres ?

— Pour que vous ne trouviez rien... ils ne pouvaient pas tout emporter, alors il FALLAIT bien le brûler.

Dans ce moment des cris, mais cette fois des cris de joie, se firent entendre ; les soldats apportaient plusieurs jambons, quelques pains, mais surtout plusieurs peaux de boucs remplies de vin. Ils avaient trouvé toutes ces provisions dans une cave dont l'entrée était cachée par la paille sur laquelle était couchée la vieille paralytique... En voyant les soldats possesseurs de ces provisions, la jeune femme leur jeta un regard de vengeance infernal. Le lieutenant eut un moment de joie, car ses hommes n'avaient qu'un peu de pain, et il ne savait comment les faire souper. Le soleil se couchait, et il était impossible de prolonger la marche dans l'état de fatigué où ils étaient. Cependant plusieurs malheurs récens, des exemples terribles lui donnant de la méfiance, il dit à la jeune paysanne :

— D'où viennent ces vivres ?

— Ce sont les mêmes que ceux qui ont été brûlés... nous les avions cachés pour les porter aux nôtres.

— Est-ce que ton mari est avec les brigands ?

— Mon mari est au ciel ! répondit-elle en y levant les yeux... il est mort pour la bonne cause, celle de Dieu et de Ferdinand !...

— As-tu donc des frères parmi eux ?...

— Je n'ai plus personne... que mon pauvre enfant...

Elle le serra contre elle... La pauvre petite créature était maigre et jaune, et ses grands yeux noirs brillaient dans son pâle visage en regardant sa mère.

— Mon commandant, s'écrièrent les soldats... ordonnez donc la distribution, car nous avons bien faim et surtout diablement soif....

— Un instant, mes enfans... Écoute, dit-il à la jeune femme, ces vivres-là sont bons, j'espère ?

Et il attachait sur elle un œil défiant et investigateur, car déjà plusieurs citernes avaient été empoisonnées par les habitans des montagnes...

— Comment seraient-ils mauvais ? répondit l'Espagnole en faisant un geste de mépris... Ils n'étaient pas pour vous...

— Eh bien ! alors à ta santé, demonio, dit un jeune sous-lieutenant en décoiffant une peau de bouc.

Et il se disposait à boire... mais le lieutenant, plus prudent que lui, l'arrêta encore...

— Un moment. Puisque ce vin est bon, dit-il à la jeune femme, tu en boiras bien un verre, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon Dieu, tant que vous voudrez... Elle prit la tasse de campagne que lui remplit le lieutenant, et la vida tout d'un trait.

— Houra ! houra ! crièrent les soldats tout joyeux de pouvoir s'enivrer sans crainte...

— Et ton enfant, fais le boire aussi, dit le lieutenant ; il est si pâle que cela lui fera du bien.

L'Espagnole avait bu sans hésiter... En prenant la tasse pour l'approcher des lèvres de son fils, sa main trembla... mais ce mouvement fut inaperçu, et l'enfant vida la tasse... tous les soldats burent le vin des outres, et mangèrent le pain et les jambons... la troupe était nombreuse...

Tout à coup, l'un d'eux, qui regardait en ce moment la jeune Espagnole et son fils, vit l'enfant devenir livide, ses traits se contractèrent, et sa bouche tordue par la souffrance laissa échapper des cris perçans... sa mère elle-même, quoique plus forte, pouvait à peine se soutenir... Elle retenait ses plaintes, mais ses souffrances ne pouvaient se dissimuler sur son visage décomposé...

— Malheureuse, s'écria le commandant, tu nous as empoisonnés !...

— Oui, dit-elle avec un affreux sourire, en se laissant tomber sur la terre à côté de son enfant, qui râlait déjà pour la mort... oui, je vous

ai empoisonnés... Je savais bien que vous iriez chercher les outres là où elles étaient... est-ce que vous auriez laissé une mourante sur la paille de son grabat [1].. Oui... oui, vous allez mourir, et mourir damnés... moi... j'irai au ciel...

On entendit à peine ces dernières paroles ; les soldats ne comprirent pas d'abord toute l'horreur de la situation; mais à mesure que le poison exerçait son ravage sur l'Espagnole, son discours se traduisait pour eux sur ses traits en convulsions... Aussitôt que le mot poison fut compris par eux, aucune puissance ne put les retenir. Ce fut en vain que leur commandant se plaça entre eux et la jeune femme ; ils le repoussèrent, et la prenant par les cheveux, ils la traînèrent au bord du torrent, dans lequel ils la jetèrent après l'avoir percée et lacérée de plus de cent coups de sabre... elle ne poussa pas un cri... Quant à l'enfant, il fut la première victime.

Vingt-deux hommes périrent par suite de cette action, que je ne puis cependant appeler autrement que grande et courageuse. Le commandant

[1] Cette pensée que nos soldats iraient violer le lit d'une moribonde pour y chercher de l'argent, était une des choses les plus terribles à redouter de nous sans contredit ; et l'homme qui pouvait dire : *que rien ne soit à l'abri de vos recherches*, produisait cet effet. Voilà comment on agissait du temps du général D... et voilà comment dès l'origine on a exaspéré les populations. Si les habitans d'Arguano n'avaient pas été prévenus qu'ils seraient massacrés, ils n'auraient pas pris l'initiative.

y échappa par miracle, m'a-t-il dit lui-même...

Tel était le peuple au milieu duquel je me trouvais alors. En écoutant ce récit, qui me fut fait la veille de mon départ de Burgos, je frémis à la pensée de cette terrible guerre déclarée ainsi à mort d'un peuple à un peuple !... Pour la première fois je tremblai depuis mon entrée en Espagne... J'étais devenue craintive... Hélas ! je ne l'étais pas pour moi... mais j'allais encore être mère... et dans quels périls, ô mon Dieu ! allait donc naître mon enfant !

FIN DU TOME DOUZIÈME.

TABLE

DU DOUZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME.